

no 08521 x949

Les correspondants du peintre Fabre (1808-1834).

Lettres de Bertin aîné, Garnier, Férogio, Boguet, Mérimée père, Girodet-Trioson, Guérin, Gérard.

Lettres de Bertin aîné (1).

Paris, 4 septembre 1808.

Contre mon ordinaire, je m'empresse, mon cher Fabre, de vous faire part de l'arrivée de votre tableau, et de vous témoigner tout le plaisir qu'il m'a fait. J'ai déjà de plus imposans témoignages que le mien à vous offrir. Le cadre était tout prêt. J'ai fait enlever le papier qui s'était incrusté dedans le tableau, on l'a reverni et, hier

(1) Ces lettres de Louis François Bertin, dit Bertin aîné, fondateur du *Journal des Débats*, sont conservées à la Bibliothèque-Musée Fabre, de Montpellier, dans les papiers légués par le peintre Fabre, avec ses collections et sa bibliothèque, à sa ville natale. Elles sont classées par ordre alphabétique sous un numéro unique du catalogue (*Catalogue général des manuscrits des Bibliothèques*. Tome I).

François Xavier Fabre, peintre, né à Montpellier le 1^{er} avril 1766, était élève de Jean Conston et de Louis David. Il avait obtenu, en 1787, le grand prix de peinture avec son tableau : *Nabuchodonosor fait tuer les enfants de Sédécias en présence de leur père*. Il habita Florence jusqu'en 1824, année où mourut la comtesse d'Albany, à laquelle l'attachait une étroite affection ; il revint alors se fixer à Montpellier où il mourut le 16 mars 1837. Nous avons fait à ces textes quelques coupures portant sur des passages relatifs à la transmission des correspondances ou à des affaires privées sans intérêt (Communication de M. LÉON-G. PÉLISSIER).

Document



0000005651429

matin, j'ai appelé votre maître (1) : il est enchanté et me charge de vous faire ses complimens.

Girodet sort à l'instant de chez moi ; son avis est le même. Tous deux pensent que ce tableau vous fera le plus grand honneur au Salon, qui n'ouvrira que le 14 octobre. Je vais m'occuper des démarches pour le faire placer comme il mérite de l'être. Ecrivez de votre côté à M. Denon. Votre maître est particulièrement frappé de la beauté du groupe de Pâris, de Vénus et de l'Amour.

Quelques personnes avaient blâmé la palme, il l'a jugée nécessaire ; il est resté une heure à examiner, et, en jugeant l'ouvrage « avec la plus grande sévérité » (ce sont ses termes), il n'a vu à reprendre que la draperie du bras droit de Pallas et la draperie rouge de Junon. Il trouve « les plis de la première trop simétriques, » et celle de Junon « pas assez sortante du tableau, eu égard au relief de la tête et des cheveux ». Il a ajouté (de ceci je ne suis pas juge) que vous avez trop employé de cinabre, dans cette draperie, et que « dans vingt ans, les ombres disparaîtraient ». Entre vous le débat.

Je sais, du reste, qu'il a professé la plus sincère admiration pour votre bel ouvrage, et cela ailleurs que chez moi. J'oubliois de vous dire qu'il a répété plusieurs fois que « sous Louis XIV, personne, sans exception, n'auroit

(1) Le peintre Louis David.

fait aussi bien un tableau de cette dimension ».

Girodet est entré dans nombre de détails, mais il a été également satisfait. J'espère que vous êtes persuadé, mon cher ami, que ces éloges m'ont fait presque autant de plaisir qu'ils devront vous en faire, et que ce n'est pas seulement comme propriétaire du tableau que je suis content.

J'ai quitté ma campagne et mes ouvriers pour le *Jugement de Pâris*. Aujourd'hui même, je vous en demande pardon, je vais retourner à mes moutons ; mais c'est avec la ferme résolution de revenir bientôt revoir et faire voir mon tableau. Je ne manque pas de curieux ; l'opinion de David et de Girodet en augmentera le nombre.

J'ai reçu, en même temps, vos gravures. Je vous remercie. Celles du Gaspren sont charmantes. Je n'ai point encore fait passer à M. Buterlein celles qui sont pour lui, parce que j'ai perdu son adresse qu'il m'avoit envoyée ; mais, à mon premier voyage, je m'occuperai de le trouver.

J'ai fait remettre à Fantin l'exemplaire relié du *Racine* que je vous avois promis. Vous ne serez pas plus content que je ne l'ai été du dessin des gravures ; elles n'ont point fait honneur à votre camarade Garnier.

Votre maître achève un tableau d'histoire pour le Salon, qui sera sûrement le plus beau qu'il y ait encore eu, et dont le *Jugement de Pâris* ne sera pas un des moindres ornemens.

Est-ce que vous ne viendrez pas voir ma chaumière ? Que faites-vous donc dans une *ville de Province* ?

Que signifient les deux branches qui restent sur l'autel ? Je serais bien aise que vous pussiez m'envoyer une description exacte de votre tableau ; je m'en servirai en tems et lieu.

Je demande à madame d'Albany la permission de lui présenter mes respectueux hommages.

Adieu, mon ami, je vous embrasse de tout mon cœur. Tout à vous.

BERTIN.

Paris, 7 Janvier 1809.

Pardon, mon cher ami, mille fois pardon ! On ne peut pas être plus coupable, plus repentant ; et cependant je me connois si bien que je n'ose vous promettre de ne plus avoir le même tort. Grondez-moi beaucoup et pardonnez, sauf à me pardonner encore à la première occasion.

Votre correspondant M. Castelan étoit bien informé. J'ai été très dangereusement malade d'une fièvre pernicieuse qui a promptement cédé au quinquina, mais dont les suites cruelles ont été longues et se font encore sentir aujourd'hui. Le premier accès de 46 heures a été si violent qu'il m'a brisé les fibres de la jambe gauche. L'inflammation s'y est mise aussitôt, et la gangrène a menacé. J'en ai été quitte

pour quatre abcès consécutifs à différentes parties de la jambe, qu'il a fallu ouvrir avec le bistouri. J'ai souffert. Il m'est resté une foiblesse dans la jambe, qui s'enfle au moindre exercice, et qui se trouve reprise par l'affection dartreuse dont m'avoit délivré le beau climat que vous habitez, et dont on me fait espérer la guérison au printems. Dieu les entende ! A cela près, je me porte parfaitement.

Votre charmant tableau est maintenant dans mon salon, avec celui de Girodet. Ils sont l'un et l'autre visités par de nombreux admirateurs. Vous ne savez pas, sans doute, que la justice qu'on vous a rendue dans le *Journal de l'Empire* vous a valu, ainsi qu'à Girodet, l'honneur de quelques injures rimées qui ont été criées à la porte du Salon. Je vous apprends cela comme une bonne nouvelle.

J'ai eu, hier, la visite de M. de Fabre, qui est venu savoir de votre part si j'étois mort. Il vous aura, sans doute, fait part de mes remords sur ma paresse et mon inexcusable négligence. Ne croyez pas, cependant, qu'il me soit toujours possible d'écrire une lettre. En ce moment même, à huit heures du matin, M. de Châteaubriand est déjà dans ma chambre, attendant que j'aie cessé de vous entretenir, pour revoir avec moi les épreuves de son nouvel ouvrage ; et c'est, depuis huit jours, tous les jours la même chose. J'en ai jusqu'au 15 Mars, au moins. Ce n'est pas tout : je fais un jardin sous la direction de votre

camarade Bonnard. En voilà plus qu'il n'en faut à un fainéant.

Je suis fâché d'avoir à annoncer à madame la comtesse d'Albany une nouvelle qui la contrariera peut-être. C'est une traduction des *Mémoires* d'Alfiéri, absolument indigne de l'original : elle est écrite par un homme qui, certainement, ne sait pas le françois. Elle s'imprime chez Nicole, qui m'en a montré quelques épreuves. Il me semble que je vous avois prié de m'en faire parvenir un exemplaire par la poste, au moment de la publication. Je comptois m'amuser à les traduire moi-même, et si mes occupations ne me l'eussent pas permis, j'aurois, du moins, trouvé un traducteur qui n'eût pas tout gâté.

Girodet est à Montargis, depuis deux mois, et ne revient qu'à la fin du mois ; il est attendu ici avec impatience par les nombreux modèles auxquels il a promis leurs portraits. Beaucoup resteront là, car il a plusieurs ouvrages à faire pour l'Impératrice. Il a pris, cette année, un grand essor, et a triomphé de toutes les préventions. Votre maître travaille toujours à ses grands tableaux ; il a beau faire, il n'en fera jamais que des tableaux ennuyeux. Des portraits et des vêtemens françois ne produiront jamais autre chose.

Les *Trois âges*, de Gérard, n'ont eu aucun succès au Salon. Il se prépare, dit-on, à prendre sa revanche à la prochaine exposition, et a, en conséquence, refusé de se charger du tableau

représentant la distribution des croix aux peintres.

Si madame d'Albany désiroit connoître la traduction des *Mémoires*, je vous en ferai passer un exemplaire par la poste, quand ils seront imprimés. Je vous promets aussi de vous adresser, par la même voie, un exemplaire des *Martyrs* de M. de Châteaubriand, avant qu'ils soient publiés à Paris. C'est un cadeau que je vous prierai d'accepter pour vos étrennes.

Où en est la *Transfiguration*? J'ai bien de la peine à y renoncer. Vous n'avez donc jamais besoin de moi à Paris?

(Sans date).

Je vous remercie, mon cher ami, de n'avoir pas plus abusé de la permission que je vous avois donnée. Pour moi, vous voyez que je suis incorrigible. Vous savez sûrement, aujourd'hui, que votre maître n'est pas mort. Il se porte à merveille et fait, en ce moment, le portrait de M. le Directeur général des Droits réunis. Quelle chute pour un si rude amateur des *Droits de l'homme*!

Malheureusement, vous étiez mieux instruit pour ce qui me concerne. N. a manqué d'un million, et je me trouve, dans cette faillite, pour une somme très-considérable. Me voilà excessivement gêné pour plusieurs années. A force de privations et de patience, je m'en tirerai; j'espère même n'être pas obligé de vendre ma maison de

campagne, ce qui me contrarierait singulièrement. Au surplus, mon mal est une véritable épidémie. Vous ne pouvez vous faire une idée du nombre des banqueroutes dans toutes les professions ; c'est une liquidation générale.

Je vous remercie du portrait de l'Arioste, que je n'ai pas encore reçu. Je suis bien aise du noble désintéressement de Morghen (1), car je ne dois plus songer de sitôt à acheter des gravures et des tableaux. Je vous fais mon compliment sur vos belles mascarades ; nous ne sommes pas si gais ici.

Avez-vous été content des articles du *Journal de l'Empire* qui vous concernent ? Si cela est, vous serez à peu près le seul.

D'ici à quelques jours, on va mettre en vente l'*Itinéraire* de M. de Châteaubriand. J'imagine que madame la comtesse et vous serez bien aise de le lire. Je vous l'adresserai par la poste, et j'espère que madame d'Alb... (*sic*) sera la première qui l'aura à Florence. N'oubliez pas de lui présenter mes respectueux hommages et de l'assurer que je suis fier des sentimens qu'elle veut bien avoir pour moi.

On croit que les prix décennaux seront distribués pendant les fêtes qui auront lieu pour la naissance du roi de Rome, car nous sommes tellement accoutumés à voir s'accomplir les désirs

(1) Raphaël Morghen, graveur.

et les volontés de l'Empereur, que personne ne doute ici que l'Impératrice n'accouche d'un fils.

Vous avez vu, par les journaux, que M. de Châteaubriand vient d'être nommé de l'Institut. Ce corps a, de plus, déclaré, par une lettre du ministre de l'Intérieur, que le « *Génie du christianisme*, dont le plan est défectueux, renfermoit des beautés de premier ordre, et qu'en conséquence l'Institut proposait à Sa Majesté de lui accorder une distinction particulière. »

Votre maître et Gros se flattent toujours de faire changer les prix de peinture, c'est-à-dire de faire donner le prix d'histoire aux *Sabines* et le prix d'histoire nationale à la *Peste de Jaffa*. Je crois et je désire que ces messieurs se flattent mal à propos.

Percier a été reçu samedi dernier de l'Institut ; Fontaine sera reçu mardi prochain. Les peintres de l'Institut sont immortels ; immortalité qui fait enrager notre ami Girodet.

On assure que le plan de Percier et Fontaine pour un palais nouveau sur l'emplacement des *Bons hommes*, en face du Champ de Mars, avec un jardin qui rejoindra le bois de Boulogne, est définitivement arrêté (1). On y montera par des rampes douces et par des escaliers dans le genre de ceux de l'Orangerie de Versailles. Bonnard, qui a vu ce plan, et qui, comme vous savez, admire peu les autres, m'a dit qu'il étoit fort

(1) C'est le premier projet de ce qui est devenu le Trocadéro.

beau. Voulez-vous me rendre le service de me trouver en Italie et de me rapporter l'ouvrage dont la note est ci-jointe ? J'ai promis à Bonnard de le lui avoir, parce que je connois votre extrême obligeance.

Mille amitiés à monsieur votre père ; je me fais une fête de vous revoir tous les deux, au mois de Juin. Toute ma famille se porte bien. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Rapportez-moi des graines des pins de la villa Borghèse, de la villa Pamphili, des cyprès florentins, et de ce que vous trouverez de beau en ce genre dans l'Italie, soit en arbres, soit en arbustes, soit en fleurs.

Ne m'imites pas, et écrivez-moi plus souvent. Vous savez tout le plaisir que j'ai à recevoir de vos nouvelles : c'est bien rue de Tournon, n° 6.

Le Salon dure toujours, et on a refusé de me remettre votre petit tableau avant la fin de l'exposition.

Paris, 13 avril 1813.

... Mes affaires sont toujours dans le même état, c'est à dire fort mauvaises. J'avois espéré des consolations qui ne sont point venues. Je suis moins embarrassé que dans les premiers tems qui ont suivi ma catastrophe, mais, au fond, j'ignore encore comment je m'en tirerai. Dans le premier moment, il a fallu faire ressource de tout. La plus grande partie de ma bibliothèque, mes gravures et mes tableaux y ont passé, à

l'exception du *Jugement de Pâris* et d'*Atala*, dont je n'ai pu me résoudre à me détacher. Je ne vous parle pas du petit paysage ; si l'on me réduisoit à l'hôpital, je l'emporterois avec moi. Je puis vous donner une idée du prix des tableaux dans ce pays-ci, en vous marquant celui qu'on a mis à mon *Boguet*, à mon *Denis* et aux *Granet*. Ces derniers ont été vendus quatre-vingt francs : ils m'avoient coûté dix louis. *Denis*, qui m'avoit coûté cinquante louis à Rome, et plus de six louis de frais, a été acheté cent quatre-vingt francs par *Lebren* qui n'y a mis *un si haut prix*, à ce qu'il dit, que par égard pour son ami *Denis*. Quant au *Boguet*, payé aussi cinquante louis, personne n'en a voulu pour cent cinquante francs. Au reste, si l'on apprécie aussi mal les paysagistes et les peintres de genre, il paroît qu'on traite mieux les peintres d'histoire, car on assure que le *Bélisaire* qui est en vente, en ce moment, sera payé au moins vingt mille francs.

Quoi qu'il en soit, je dois vous annoncer la réconciliation *sincère* de Gérard et de Girodet. C'est moi qui me suis chargé de cette grande négociation, sur la prière de Gérard. Un de mes amis, auquel Gérard fait, en ce moment, un fort beau cadeau, celui du portrait de son fils unique, mort il y a trois mois, a été l'amphitryon, et *Boutard* (1) le cinquième convive. Les choses se

(1) J.-B. Bon Boutard (1771-1835), architecte, rédacteur de la partie relative aux Beaux-Arts dans le *Journal des Débats*, beau-frère du Bertin.

sont passées à merveille ; on ne s'est séparé qu'à trois heures du matin. La séance a été si chaude que Girodet en a été malade pendant six jours. Ils ne sont pas encore brouillés.

On nous annonce le prochain Salon comme devant effacer tous les précédens. Cette fois, dit-on, les bottes et les culottes de peau laisseront quelque place aux héros d'Homère, etc. Votre maître travaille à un grand tableau d'histoire qui n'est pas son *Léonidas*, auquel il a sagement renoncé. Sa fureur contre le prix décennal de Girodet est toujours aussi vive que le premier jour.

Girodet assure qu'il va se mettre à faire un tableau pour M. de Sommarives. Le sujet n'est pas encore déterminé. Son portrait de l'Empereur, qui fera aussi partie de la prochaine exposition, est incontestablement le plus beau qui ait encore été fait.

Gérard est, depuis longtemps, devant une toile homérique ; mais, malgré la franchise du vin de Champagne, du punch, etc., etc., il ne nous a pas dit dans quel chant d'Homère il avoit pris son sujet.

Guérin aura, outre la *Mort du Maréchal Lannes*, deux tableaux d'histoire : *Agamemnon assassiné par Clytemnestre* (scène de nuit), et *Didon écoutant le récit d'Énée*. La reine de Carthage a sur ses genoux l'Amour, sous la figure d'Ascagne. La gravure de sa *Phèdre*, par Desnoyers, paroît depuis quelques jours ; elle ne

fait un grand honneur ni au peintre, ni au graveur. Nous verrons.

J'ignore si Gros quittera, pour cette fois, l'histoire moderne, et vous me direz si vous êtes bien déterminé à ne pas faire partie de ce brillant concours.

Le tableau de Lethière est resté dans le Salon. Il est isolé, maintenant, et paroît beaucoup moins mauvais. Je persiste, cependant, à regretter que ce beau sujet ne soit pas tombé dans des mains plus fermes.

J'aurois dû, mon cher ami, commencer par vous prier de remercier pour moi madame d'Albany. Je lui dois beaucoup de reconnoissance de ce qu'elle daigne vous engager à plus d'indulgence pour ma paresse. Priez-la de recevoir l'assurance de mon respectueux dévouement. Elle peut faire prendre, chez M. Lenormant, les sept livraisons nouvelles de M. d'Agincourt et les derniers volumes de Massillon. Elle devra 410 francs pour le premier ouvrage et 41 francs pour le second. Si elle désiroit qu'on les lui envoyât, vous voudriez bien me le faire savoir. C'est bien moi qui lui ai fait adresser le livret du Salon. Si j'oublie, ou plutôt si je diffère de jour en jour d'écrire, je ne me dispense jamais des commissions que vous me donnez.

J'ai appris avec plaisir que vous aviez été content de l'article de Boutard, et je me doutais bien que c'étoit sans votre ordre que le tableau avoit été à l'Exposition de cette année.

Je compte toujours sur la visite que vous m'avez promise pour cet été. Puissé-je vous revoir encore aux Roches, car j'ai traité ma maison de campagne avec la même prédilection que le *Jugement de Pâris* et *Atala* : je ne l'ai point encore vendue, et je résisterai tant que la résistance ne sera pas impossible.

Rappelez-moi au souvenir et à l'amitié de M. votre père. Ma femme me charge de vous dire mille choses à l'un et à l'autre. Quoiqu'elle ait eu un peu de mal à se faire au logement septentrional que nous habitons dans le fond du Marais, je suis assez content de son courage et très content de sa santé. Si vous fussiez revenu en France, vous eussiez été d'une grande utilité à mon fils aîné qui, décidément, veut être peintre (1), et j'avois un peu compté sur votre assistance. Quelque hasardeuse que soit cette carrière, je n'ai pas cru devoir l'empêcher d'y entrer, parce que son infirmité lui interdit un grand nombre de professions. En attendant, il achève ses études qu'il fait avec succès, et déjà il dessine passablement. Si la poste n'étoit pas si chère, je vous aurois envoyé un de ses dessins. Vous verrez cela cet été, et vous me direz s'il y a lieu à continuer; aucun avis ne peut remplacer le vôtre, pour moi.

(1) François Édouard Bertin, fils de Bertin l'aîné, né en 1797, élève de Girodet, est, depuis, devenu un peintre paysagiste de talent. Son tableau : *Vue prise dans la forêt de Fontainebleau*, fut particulièrement remarqué au Salon de 1831.

Ma petite fille va mieux, sans qu'on puisse raisonnablement compter sur sa guérison absolue. C'est là le plus cruel de mes tourmens. Mes deux autres enfans ont eu des prix à l'Université et ont, en conséquence, des bourses pour tout le tems de leurs études au lycée Napoléon.

Vous voyez, mon ami, que je ne sais pas plus finir que commencer, et qu'après vous avoir demandé excuse pour ma négligence, il me faut encore solliciter votre indulgence pour l'étendue démesurée de ce griffonnage. Adieu, mon cher Fabre, écrivez-moi donc plus souvent; il ne faut pas rendre le mal pour le mal. D'ailleurs, si cela peut vous déterminer, je vous promets d'être moins inexact.

Mon adresse est Vieille rue du Temple, n° 75.

Paris, 15 septembre 1821.

« Vous ne m'auriez donc jamais écrit, si votre fils n'eût pas été à Rome ? »

Je sens la justesse et la force du reproche. J'en mérite mille fois davantage; et cependant, mon cher Fabre, je suis persuadé que vous me pardonneriez. Que voulez-vous? Je suis atteint d'une manie véritable. Il faut bien que ma répugnance au style épistolaire soit invincible, puisque je n'écris jamais à mes amis, même à ceux, en petit nombre, que j'aime, comme vous, de tout mon cœur. Sachez, ce qui est à peine croyable, et ce qui pourtant est vrai, que, depuis tant d'années, parmi tant de fortunes diverses,

je n'ai jamais passé trois jours sans me dire à moi-même, sans dire à ma femme, à mes enfans : « Il faut que j'écrive à Fabre ! »

Mais, en vérité, je suis trop bon de me justifier ; je devrois, au contraire, vous gronder. En effet, mon cher ami, vous qui, comme moi, n'êtes pas atteint d'une manie anti-épistolaire, pourquoi vous être découragé sitôt et n'avoir pas hasardé une, deux, trois lettres, après celle que vous m'avez fait remettre par Benvenuti ? Pourquoi ne me faire jamais rien dire par tous vos visiteurs de Florence revenant à Paris ? Pourquoi..... mais j'aime mieux vous pardonner que de vous quereller plus longtems. Je me bornerai à vous dire ce que devoient dire à peu près tous les prédicateurs : « Faites ce que je dis, et non ce que je fais. »

Que d'évènements publics et privés depuis votre dernière lettre ! Pour commencer par ce qui nous regarde personnellement, vous ne doutez pas, j'en suis certain, du profond chagrin que m'a causé la nouvelle de la perte que vous avez faite. Vous connoissez les sentimens que j'avois voué à votre pauvre père.

Pour moi, je ne doute point des sentimens que vous avez éprouvés si vous avez appris, dans le tems, la mort subite du second de mes fils, de celui qui me donnoit les plus brillantes espérances, de ce pauvre Jules. Écartons ces cruels souvenirs.

Je vous adresse Édouard, l'aîné de mes

enfans. Si vous l'aviez oublié, son infirmité vous le feroit reconnaître. Il se rend à Rome, devinez pourquoi? Pour étudier, dit-il, la peinture! Malgré l'aveuglement paternel, je crains bien qu'il ne s'obstine à *vouloir rimer malgré Minerve*. Quoi qu'il arrive, il aura toujours vu l'Italie. Donnez-lui, mon cher ami, tous les conseils que votre expérience et votre bonne amitié vous dicteront. Il part aujourd'hui même de Paris par un voiturin qui doit le conduire à Rome en vingt-huit jours. Vous recevrez cette lettre plusieurs jours avant qu'il ait le plaisir, que je lui envie bien, de vous embrasser.

Comment vous portez-vous? C'est la seule chose qui m'inquiète pour vous, car je suis instruit que, du reste, vous êtes aussi heureux que mon amitié même peut le désirer. On m'avait annoncé, l'année dernière, votre prochaine arrivée à Paris, pour cause de mauvaise santé. Je me suis consolé de ne pas vous voir, l'année dernière, en songeant que vous vous portiez mieux, puisque vous n'aviez plus besoin des médecins de Paris. Puissiez-vous n'y jamais venir que pour le besoin de revoir vos amis, à la tête desquels je me compte toujours.

Que faites-vous de la peinture? Je me flatte que votre santé ne vous a pas obligé de quitter des travaux qui sont des plaisirs pour le talent. Nos peintres, ici, du moins ceux avec lesquels j'ai des relations, ne font pas beaucoup de besogne. En attendant, ils dînent ensemble. La

semaine dernière, j'ai dîné à Auteuil, dans la superbe villa de Gérard, avec Girodet, et ces deux amis ont dîné, lundi dernier, aux Roches : vous vous rappelez peut-être que c'est le nom de ma modeste maison de campagne. Depuis que vous ne l'avez visitée, les arbres ont grandi, et vous ne la reconnoîtriez plus. Quoi qu'il en soit, les deux dîners ont été fort gais, et l'on eût dit que les deux rivaux avoient toujours été les meilleurs amis du monde ; ils se sont rappelé leur jeunesse et ont ri de bon cœur.

Cependant, comme ils ne peuvent pas longtemps chanter la même gamme, Girodet dit que son *Pygmalion* sera son dernier ouvrage et qu'il n'est plus qu'un amateur. Gérard, au contraire, affirme que jamais il ne s'est plus senti le besoin de produire ; et, en conséquence, il fait faire un atelier même à Auteuil. Vous en croirez ce que vous voudrez. Le fait est que, pour l'instant, Girodet ne fait rien, et que Gérard est devant *Daphnis et Chloé*. J'ai vu l'ébauche ; la composition est charmante. Le double écueil du sujet, la niaiserie ou la gravelure, est très heureusement évité. Il faudra voir l'exécution.

Vous devez avoir le désir de voir la belle Vénus mutilée que M. de Rivière a rapportée de Melos (1). Vous n'avez rien vu de plus beau ; il n'y a point là d'exagération.

(1) La Vénus de Milo, signalée par Dumont d'Urville à M. de Rivière, ambassadeur à Constantinople, qui chargea le secrétaire d'ambassade, M. de Marcellus, d'en faire l'acquisition.

Vous avez probablement su, dans le tems, que j'avois suivi le roi à Gand, et que j'y avois rédigé son journal. Il n'y a pas encore longtems que c'étoit un titre à la persécution. Maintenant ce n'est plus un crime, mais ce n'est pas encore un mérite, et l'on ne m'a pas encore remercié. Toutefois, je ne me plains pas. Je suis rentré dans tous mes droits au *Journal des Débats*, que je continue à rédiger, et je suis content.

Vous imaginez bien que ma femme veut que je la rappelle à votre souvenir. Elle exige même que je vous avoue qu'elle m'a demandé au moins cent fois si je vous avois répondu. Je me sou mets à la pénitence.

L'état de ma pauvre Louise s'est un peu amélioré, mais est toujours très fâcheux ; cela et la perte de mon fils sont les deux grands malheurs de ma vie ; le reste n'est rien et ne laisse d'ailleurs que des souvenirs qui ne sont pas sans quelques charmes.

Je n'ose point vous prier de parler de moi à madame d'Albany. Probablement elle ne se rappelle plus mon nom ; pour moi je n'oublierai jamais l'honneur qu'elle m'a fait. Si cette considération vous paroît suffisante, mettez à ses pieds l'hommage de mon respect et de mon dévouement.

Adieu, mon cher ami, il faut finir ce long gribouillage. Je ne sais ni commencer, ni finir. Écrivez-moi, et surtout aimez-moi comme je vous aime.

P. S. J'oubliois de vous dire qu'au diner des Roches, Girodet, Gérard et moi, nous avons parlé de vous et regretté que vous ne fussiez pas de la partie. Vous savez bien, je l'espère, quel est celui des trois dont les regrets étaient les plus sincères.

Paris, 4 Mars 1823.

Mon cher ami, par une fatalité malheureuse, votre lettre est datée de votre lit, et moi je l'ai reçue et lue dans le mien. Ce n'est même que deux jours après la réception qu'on m'a permis de la lire, malgré mon impatience. J'en ai été quitte pour la peur. Après quatre jours de fièvre violente et de délire, le mal à cédé aux remèdes, et, huit jours après, j'étois sur pied. Puissiez-vous m'apprendre bientôt que vous n'avez pas tardé à en faire autant et que cette abominable goutte vous laisse jouir tranquillement de votre heureux sort.

Vous me demandez ce que dit Gérard du premier sculpteur Bosio (1)? Il ne dit rien, mais il enrage; c'en est fait désormais de tous ses beaux projets de suprématie. Il ne remplacera pas Lebrun, là pas plus qu'ailleurs.

J'attends avec beaucoup d'impatience les nouvelles de mon fils que vous me promettez, car

(1) François-Joseph Bosio (1768-1845), peintre et sculpteur, premier sculpteur du Roi, auteur de la statue équestre de Louis XIV et des bas-reliefs de la place des Victoires.

il s'obstine, et c'est une chose déplorable que l'obstination dans un art, quand on ne doit arriver qu'à la médiocrité.

Il paroît que notre ami Guérin (1) a eu de la peine à s'installer sans bruit. Mon fils m'écrit que les murs de l'Académie sont tapissés des caricatures de la *Didon*, de la *Phèdre*, etc., etc. Ce n'est pas tout bénéfice.

Girodet se porte mieux ; il a mis en vente deux lithographies parmi lesquelles se trouve l'*Ariane* qu'il vous a donnée. L'autre représente le *Sommeil d'Erigone*. Le succès est fondé sur le nu, et, dans ce cas, je crois qu'il a eu tort de ne montrer que le *devant*. Qu'en pensez-vous ? Du reste, il est toujours devant ces éternels portraits de Vendéens : c'est vous dire assez qu'il ne fait rien. Je crains bien qu'il n'ait laissé là le tableau dont il vous a fait confidence.

Madame d'Albany, à laquelle je vous prie de présenter mes respectueux hommages, a dû bien rire des *Montagnes calcaires* de son ami Alexandre Laborde (2). Quel vieil enfant !

En vous parlant de Gérard, j'oubliois de vous

(1) Le baron Pierre Narcisse Guérin (1774-1833), élève de Regnault, directeur de l'Académie de Rome en 1822, auteur de *Phèdre* (Salon de 1802), d'*Énée racontant à Didon les malheurs de la ville de Troie* (acheté 2400 francs par le Louvre en 1818), etc.

(2) Le comte Alexandre de Laborde (1774-1842), archéologue, auteur d'un *Voyage pittoresque et historique en Espagne* (1809-1818), etc., député en 1820, préfet de la Seine après les journées de juillet.

dire qu'il vient d'achever *un immense portrait du Roi dans son cabinet*. Le portrait est fidèle. Le Roi est devant la table qu'il a transportée de Mittau à Hartwel, et de Hartwel à Paris. C'est une table de chêne, extrêmement grossière. Je vous le répète : c'est bien la chambre du roi telle qu'elle est ; mais tout cela me paroît d'une excessive foiblesse, comme peinture. Si l'archevêque n'est pas fini, il est du moins terriblement baissé ; ceci entre nous. Le portrait est fait pour madame du Cayla, et sera placé à Saint-Ouen, que le roi lui a donné.

On vend ici, sous le manteau, une gravure du *Serment du Jeu de Paume*. Cela coûte cinquante écus ; mais on ne peut plus en avoir. Votre maître a fait une excellente spéculation ; son graveur a fait un mauvais ouvrage. Cela rend mal le dessin que nous avons vu ensemble dans le salon de la rue de Seine.

Vous ne me parlez pas du résultat de votre voyage dans votre patrie. Avez-vous été content ? Je suis bien aise que vous le soyez du *Journal des Débats*. C'est aux hommes comme vous qu'il est adressé !

Avez-vous su que les guenilles de ce pauvre Michallon (1) ont été vendues plus de soixante

(1) Achille-Etna Michallon (1796-1822), remporta en 1817 le premier grand prix de paysage historique avec son tableau *Démocrite et les Abdéritains*. Le Louvre possède de lui un *Paysage* et le Musée de Montpellier un tableau représentant *l'île de Lemnos*.

mille francs ! Girodet a payé quatre cents francs une petite étude dont, le jour que nous avons visité l'atelier, nous n'aurions pas donné vingt francs ! *Vivent les morts !*

Vous devez avoir déjà le printemps. Que vous êtes heureux ! Nous sommes ici dans l'eau ou dans la glace.

23 Mai.

Mon cher ami, je suis toujours si pressé, et j'ai l'habitude si invétérée d'attendre au dernier moment, que j'ai à peine le tems de vous adresser quelques mots par M. Delécluze (1), qui part demain matin à cinq heures pour votre belle Italie.

Je crois que vous le connoissez déjà ; c'est un élève de votre maître. C'est, de plus, un homme fort instruit ; il sait très bien le latin et le grec, espèce de connoissances reçue dans toutes les professions. C'est lui qui a fait le dernier Salon dans le *Moniteur*, et quelques articles du *Journal des Débats* signés D... Vous me direz ce que vous en pensez. Je vous le recommande vivement.

J'espère que ce n'est pas votre goutte qui vous empêche de m'écrire, et, pour la première fois, me *donne barre* sur vous. J'aime encore mieux que ce soit la paresse, parce que je suis

(1) Étienne-Jean Delécluze, peintre et critique d'art, dont la *Revue rétrospective* a publié les intéressants *Souvenirs* inédits, (1824-1828), dans ses tomes IX-XI.

certain, par moi-même, que la paresse ou la négligence épistolaire n'empêchent nullement d'aimer les gens de tout son cœur. Je vous écrirai ces jours-ci par la poste, et je vous parlerai au long de vos collègues.

Je n'ai plus le tems que de vous prier d'offrir mes respectueux hommages à madame la comtesse d'Albany.

Écrivez-moi donc, mon cher ami, que vous vous portez bien. C'est là la meilleure nouvelle que vous puissiez apprendre à votre vieil ami.

14 Septembre, 1823.

Mon cher ami, cette lettre vous sera remise prochainement, je l'espère, par M. Deschamps. C'est un jeune homme fort aimable, l'ami de mes enfans, et qui me ramènera probablement Edouard pour le mois de Janvier.

Maintenant, je commence par vous exprimer toute la joie que m'a donnée votre lettre. Quoi! plus de goutte! Et je vous vois d'ici, devant un grand tableau, *Per la Patria!* Cela est trop beau. Toutefois, je me flatte que cela dure, et que vous ne tarderez pas à me l'assurer.

Je vous dois aussi des félicitations pour vos nouvelles acquisitions, et je suis bien certain que vous ne lâcherez pas votre Raphaël. Des Poussin, des Guide, des Raphaël, quelle magnificence, dont, je pense comme vous, vos compatriotes sont bien peu dignes! Les arts du dessin et la

musique ne sont cultivés, en France, qu'en *serre chaude*, et il n'y a de *serre chaude* qu'à Paris. Je ne veux pas, toutefois, vous détourner de votre noble et patriotique dessein ; il vous honore. Cela suffit pour que j'en désire l'exécution.

Ce que vous me dites de la santé de madame d'Albany m'afflige beaucoup. Je suis désolé de vous avoir alarmé sur sa santé, et je me flatte qu'elle est en ce moment beaucoup meilleure. Remerciez-la bien de ce qu'elle a la bonté de penser quelquefois à moi. Je ne l'oublierai, moi, certainement jamais, et je la prie d'agréer la nouvelle assurance de mon respectueux dévouement. J'espère toujours avoir encore le plaisir de la voir.

Girodet est toujours à la *Folie Trioson* ; il n'est pas même venu, cette année, fêter la Saint-Louis, aux Roches. Il a publié, depuis quelque tems, une tête de grandeur naturelle qu'il appelle une *Odalisque*. Elle me paroît belle ; cependant il a fait mieux. Cela a, évidemment, pour but de lutter avec la *Corinne* de Gérard ; il ne sortira pas de là. Cette lutte a été l'affaire de sa vie. Bien entendu que l'*Odalisque* est lithographiée.

Quant à Gérard, on dit qu'il travaille. Je n'en sais rien. Il me paroît se laisser aller à cette humeur noire qui prend à presque tous les hommes, à cinquante ans. Au milieu de toutes ses prospérités, il est fort malheureux, et se tourmente encore plus que Girodet. Vous avez gardé pour vous seul tout le bonheur de l'École de votre maître.

Urbain Massard (1) grave en ce moment *Les Sabines*. Je crois que cela fera une très belle gravure. Je n'entends plus parler de celle de l'*Entrée de Henri IV*.

Quand vous verrez mon fils, à son retour en France, n'oubliez pas de vous assurer de ce qu'il peut faire; car tout le monde m'avoit promis de m'en instruire, et personne ne m'en parle. Vous seul avez assez d'amitié pour moi pour me dire la vérité.

Je meurs d'envie d'aller vous voir.

Paris, 17 novembre 1823.

Je suis tout fier, mon cher Fabre, d'être en avance avec vous; toutefois je préférerois beaucoup être en arrière, si cela pouvoit me procurer plus souvent de vos nouvelles.

Vous imaginez bien tout le plaisir que m'a fait votre dernière lettre. Je vous vois debout devant une grande toile, car je me flatte que votre goutte, votre maudite goutte vous aura laissé jusqu'ici dans cette heureuse position. De la santé, un grand tableau en train, la découverte et la propriété d'un Raphaël : vous voyez, de Florence, toute ma joie. Surtout apprenez-moi que rien de tout cela n'est changé.

Vous me dites, mon cher ami, que vous me

(1) Jean Baptiste Raphaël Urbain Massard, graveur, né à Paris en 1775, a gravé plusieurs tableaux de David, de Gérard, de Girodet, de Fabre, etc.

parlerez une autre fois de vos *projets sur Montpellier*. Je vous ai déjà dit ce que je pensois des *amateurs* et des *artistes* qui habitent votre patrie, si peu digne de vous, sous le rapport des arts. J'ignore votre détermination définitive, et il faut cependant que je la connoisse. Voici le fait :

M. Delécluze a envoyé ici un article sur votre belle galerie. Rien de mieux. Mais, dans cet article, il parle de votre projet comme d'une résolution absolument arrêtée. Dans ces circonstances, j'ai dû, je pense, différer l'impression de cet article jusqu'à ce que j'aie reçu votre autorisation. Je ne puis, sans cela, vous faire prendre, dans le *Journal des Débats*, un engagement qui vous contrarieroit. J'attendrai donc votre réponse à cette lettre.

J'espère que les inquiétudes que vous donnoit, cet été, la santé de madame la comtesse d'Albany, ont cessé. Rappelez-moi à son souvenir et offrez-lui l'hommage de mon respectueux dévouement.

Voulez-vous, mon cher ami, me rendre un petit service? Mon fils revient en France et sera à Florence dans les premiers jours de Décembre. Je vous prie, en rappelant au libraire Piatti nos anciennes relations, de lui dire de remettre à mon fils huit cents francs et de tirer immédiatement sur moi à Paris, rue de Seine n° 8. Pardon de l'embarras.

J'ignore si Girodet vous a écrit, car il est à la campagne depuis cinq mois, et j'ignore aussi

quand il reviendra. Je sais seulement qu'il a fait *maison nette* et chassé impitoyablement les anciens serviteurs de M. Trioson. Vous voyez qu'il n'est guère plus raisonnable à la campagne qu'à Paris. Il n'a cependant pas encore fait la folie de publier son poème. Quand on est un grand peintre, peut-on se faire connoître pour un poète médiocre ?

Ne penserez-vous donc jamais à faire graver un de vos tableaux, votre *Abel*, par exemple ? Bien entendu, par un graveur du premier ordre. Qu'en dites-vous ?

Adieu, mon cher ami, n'oubliez pas de me dire où en est la grande toile. Malgré le retour de mon fils, je pense toujours à aller vous voir. C'est le plus magnifique de mes *châteaux* : j'espère qu'il ne sera pas toujours en *Espagne*. A propos, quelle canaille que ces Espagnols !

Adieu, encore une fois, mon cher Fabre, ne soyez pas si vindicatif et écrivez-moi bientôt.

Paris, 24 Janvier 1824.

Vous vous impatientez sans doute contre moi, mon cher ami, et vous avez raison, et, par extraordinaire, moi je n'ai pas tort. Voici les faits :

M. de Sommarives ne m'a envoyé le dessin du beau *Pyrrhus* (1) que le 3 Janvier, jour de la fête

(1) Il doit s'agir du *Portrait du chien danois Pyrrhus, offert à la comtesse Louise d'Albany, tableau qui figure au musée de Montpellier.*

de ma femme. Girodet dinoit chez moi. Je lui ai montré le dessin et l'ai prié de m'envoyer M. Aubry-Lecomte (1), en lui faisant part de vos intentions. Cet arrangement ne lui a pas d'abord convenu : « Aubry, m'a-t-il dit, n'aura pas le tems ; il a beaucoup de besogne pour moi ; il fait, en ce moment, la plus grande *expérience* lithographique. Il ne s'agit de rien moins que de mon *Déluge* ; c'est un travail immense qui ne peut être interrompu. »

Que dire ? Je ne me suis cependant pas rebuté. Le lendemain, j'ai envoyé Armand chez le lithographe : personne ! Trois jours après, on y est retourné : personne ! Alors j'ai écrit : point de réponse. Quelques jours après, n'entendant point parler d'Aubry, je suis allé chez Girodet. Là, nouveaux obstacles. Cette espèce de geôlier qu'il appelle son portier me jure ses grands dieux que son maître n'y est pas : « Eh bien, je l'attendrai ! » Et, bon gré, mal gré, je vais m'installer dans sa cuisine, sans feu. Cinq minutes après, on vient me dire que M. Girodet me prie de monter. Je monte ; je le trouve devant la pierre sur laquelle un de ses élèves venoit d'achever la lithographie de la tête de sa *Galathée*. Pendant que j'admirais, Aubry arrive. Un peu embarrassé, il *m'assure* qu'il n'a pas eu connoissance des deux visites de

(1) H. L. V. J.-B. Aubry-Lecomte, peintre, dessinateur, lithographe, élève de Girodet, né à Nice en 1797, mort à Paris en 1858.

de mon fils, et qu'il n'a pas reçu ma lettre. Nous nous expliquons, et tout cela finit par déclarer à Girodet qu'il peut se charger du portrait du beau *Pyrrhus*, sans rien prendre au *Déluge*. Le lendemain matin, il vient chez moi, et je lui remets le dessin; il m'a promis de le rendre avec la plus sévère exactitude. Nous avons parlé du prix; il a demandé six cents francs, les frais de tirage à part, et nous avons conclu. Il aura fini, dit-il, dans deux mois. Je n'ai pas cru devoir marchander. Girodet prétend que cela n'est pas cher. Vous me direz ce que vous en pensez.

Il y a déjà huit jours que ces détails justificatifs seroient en route pour Florence, si je ne les avois pas passé dans mon lit avec une fièvre dont je ne suis quitte que depuis quarante-huit heures.

Édouard a repris la fièvre à son arrivée; il est dans un état de langueur qui m'afflige beaucoup. Comme l'Italie l'a arrangé! Il me charge de vous remercier, et il vous prie de mettre aux pieds de madame d'Albany l'hommage de sa respectueuse reconnaissance. Vous voudrez bien en faire autant pour le père. Édouard a réellement travaillé, en Italie, et rapporté une énorme quantité d'études peintes et dessinées; c'est beaucoup, infiniment mieux que je ne m'y attendois. Je suis très-fâché que vous ne les ayez pas fait déballer à Florence.

J'espère que la goutte vous laisse enfin tranquille et que la santé de madame d'Albany est aussi bonne que vous pouvez le désirer.

Paris, 14 Février 1824.

Mon cher ami, il est inutile que je vous dise que je partage bien vivement votre trop juste douleur (1). Elle est de celles auxquelles le tems seul peut apporter quelques consolations.

Quel parti allez-vous prendre? Si vous vous en rapportiez à moi, le choix seroit bientôt fait. Mais, dans tous les cas, vous savez que j'approuverai celui que vous prendrez, s'il peut contribuer à vous distraire et vous rendre à la santé et au bonheur. Si je puis, dans les circonstances, vous être bon à quelque chose ici, je me flatte que vous me donnerez la préférence.

Je ne crois pas devoir vous parler d'autre chose, aujourd'hui.

J'attends prochainement de vos nouvelles.

Paris, 6 Juillet 1824.

Je m'empresse, mon cher ami, de vous annoncer que le beau *Pyrrhus* est remis à M. Treillet, et est probablement en route pour Florence. J'espère que vous serez content. Il me semble, si je ne me trompe, que c'est une des productions les plus remarquables de la lithographie. Vous en jugerez. Vous verrez ici l'inscription. J'ai cru devoir retrancher ces mots : *chien favori*. Vous jugerez encore.

(1) Par suite de la mort de la comtesse d'Albany.

Je joins ici la note de M. Aubry, que je vais acquitter immédiatement. Cela auroit été fait ce matin, si je l'avois trouvé chez lui.

Je vous félicite bien sincèrement d'avoir si promptement et si heureusement terminé vos affaires testamentaires. Vous avez pris le grand moyen : celui d'un parfait désintéressement.

Je n'ai point encore pu faire passer l'article de Lécuse (1) sur votre don à votre ville natale. La malheureuse guerre dans laquelle je suis malheureusement engagé, est cause de ce retard qui me contrarie. En attendant, votre noble magnificence est déjà très-connue ici, et est appréciée comme elle le mérite.

Pour moi, je suis toujours un peu jaloux de Montpellier, parce que l'amour de la patrie vous enlève à Paris, et par conséquent à vos amis de Paris.

J'ai fait moi-même des démarches à la chancellerie de la Légion d'honneur. On m'a promis prompt expédition, et, si l'on ne m'a pas trompé, vous ne tarderez pas à recevoir votre autorisation.

Je ne vous donne pas des nouvelles bien positives de Girodet, parce que je ne puis le joindre. Je sais seulement qu'il se porte bien. La gravure de sa *Galathée* est très-mauvaise; en revanche, la lithographie de sa *Danaé* est admirable.

(1) L'article de Delécluze.

Tous les miens se rappellent à votre amitié, et moi je vous embrasse de tout mon cœur, rancune tenante de ce que vous ne venez pas à Paris.

28 Juillet.

Mon cher ami, j'arrive des Roches, et je trouve votre lettre du 7 juillet. Je présume que, le jour où vous l'avez mise à la poste, vous avez reçu celle dans laquelle je vous annonçois la remise chez Treillet de votre beau *Pyrrhus*.

Je suis en effet *vivement* occupé, et même trop vivement, car je me sens trop vieux pour la guerre dans laquelle je suis engagé. Mais je ne conçois pas comment vous pouvez croire que je m'ennuie en m'occupant d'une chose qui vous intéresse. Quant au retard, nous avons affaire au plus habile, mais au plus avide des lithographes. Il accepte toutes les besognes, sauf à faire attendre trois ou quatre mois après l'époque qu'il indique. Enfin cela est terminé. Bientôt vous allez voir le chef-d'œuvre, et, si vous en êtes content, tout sera pour le mieux.

Je reconnois bien là la mémoire du maire de Bièvres. C'est un ancien agent de change qui possède au moins deux millions, le château de Bièvres, une forêt de chênes verts de quatre-mille arpens dans votre Languedoc; de plus, comme il vous l'a dit, de fort bons tableaux, mais ce n'est pas avec de l'esprit qu'il a gagné tout cela. *Gaudeant bene nati!* Il dinera, en effet,

avec moi, le jour de la Saint-Louis. Vous ne doutez pas que, si j'avois eu à choisir un convive parmi les *Citoyens* de Montpellier, ce n'est pas lui que j'aurois choisi.

Je ne puis me faire à l'idée de votre résidence définitive dans cette ville, tandis qu'une existence si agréable vous attend à Paris. J'espère toujours, au moins, que vous viendrez voir notre Salon.

S. l. n. d.

Enfin, mon cher ami (1), voici de vos nouvelles. Je m'impatientois de ne pas savoir où vous étiez, mais j'apprends avec plaisir que le pavé de Montpellier vous invite, comme moi, à venir à Paris. Je ne vous promets pas une aussi belle température, mais *non in solo pane vivit homo*.

Tout le monde a eu ses exemplaires. Madame la comtesse de Lobau a eu, de plus, ceux qu'elle m'a redemandés. J'ai envoyé les deux exemplaires au prince Aldobrandini, qui n'est pas encore à Paris; on les lui remettra à son arrivée.

Vous avez été trop bon d'accorder à Aubry son indiscrète demande. C'est un habile lithographe, mais un grippe-sols.

Ce que vous me dites de l'état des arts dans

(1) Cette lettre est adressée à Montpellier.

votre patrie (*sic*). Vous fonderez à Montpellier une très-belle galerie, mais non pas des yeux pour la voir. La Peinture succombera sous la Médecine.

Le tableau d'Ingres a réussi ici; il y a de fort belles choses, toujours dans cette imitation des vieilles écoles romaines et florentines.

Il n'y a pas assez de formules d'éloges pour satisfaire les admirateurs de la coupole de Gros. Cette admiration est exagérée, quoiqu'il y ait un rare mérite d'exécution dans ce grand travail. Tous ses anges sont nus, mais sans idéalité; ils étalent des *culs* de chair flamande d'une vérité à faire peur. Par une idée singulière, il a donné à Charlemagne la pose et le mouvement du Père éternel de Raphaël, au Vatican. Du reste, d'en bas, on ne verra rien. Quoi qu'il en soit, on doute que Gérard fasse les pendentifs, quoique les échafauds l'attendent.

Il n'a pas été content du public, à cette exposition. Entre nous, le public n'a pas tort. Son *Philippe V* est, de tout point, un mauvais ouvrage, et sa répétition de *Corinne* est à peine digne d'un élève.

Girodet a été plus heureux que sage. Les portraits, que vous connoissez, ont vieilli. Il a, de plus, ajouté un portrait de femme qui est très bien. J'ai fait votre commission. Il va, dit-il, vous écrire et se reproche sa négligence.

Ne soyez pas si longtems sans me donner de vos nouvelles. Votre maudite goutte m'inquiète

toujours, lorsque vous êtes si longtems sans m'en parler.

Vous ne me dites pas si vous avez quitté Florence définitivement.

Adieu, mon cher ami, songez un peu plus à Paris et surtout à votre vicil ami.

Jedi, 9 Décembre, à 3 heures de l'après midi.

Mon cher ami, je ne veux pas que vous appreniez par les journaux la déplorable nouvelle. Un d'eux annonce, ce matin, que Girodet est mort!

La vérité est qu'il respire encore, au moment où je vous écris, mais il n'y a plus aucun espoir de lui conserver la vie.

Demain, je vous écrirai.

Vendredi, 10 Décembre.

Mon cher ami, mes cruels pressentimens n'étoient que trop certains. Notre pauvre Girodet a expiré hier, à dix heures du soir, après une cruelle maladie de douze jours.

Pour le reste, vous le trouverez dans le journal.

Tous les miens se portent bien. Vous savez si j'apprendrois avec plaisir que vous en faites autant.

Que pensez-vous de Montpellier?

Paris, 4 Février 1825.

Mon cher ami, vous me croyez revenu à ma négligence, à ma paresse accoutumée? Eh bien,

ce n'est pas encore pour cette fois. Mais rien n'est plus difficile que d'avoir réponse : 1^o d'un héritier auquel tombe une grande fortune qu'il n'attendoit pas ; 2^o d'un libraire fripon.

J'ai reçu, hier, votre portrait avec la contre-épreuve. Je vous garde le portrait, en attendant que je vous l'envoie par la voie que vous m'indiquerez. Je vous prie de me permettre de garder la contre-épreuve. Je la ferai terminer avec soin par un habile élève de Girodet. Vous savez d'avance quel prix j'attacherai à ce double souvenir. Du reste, le dessin de Girodet me paroît une des meilleures choses qu'il ait faites en ce genre. Le portrait est d'une ressemblance parfaite.

Je viens au libraire Raynouard(1). Sa réponse, pour laquelle il a fait revenir mon fils trois fois, n'est pas tout à fait si positive. Il ne sait pas ce dont on veut parler ; mais son fils est à Florence, et lui écrira sûrement à ce sujet. Alors il me fera prévenir. Entre nous, c'est un homme qui fera le possible pour s'approprier le paquet. Dites-moi ce que je dois faire.

Je persiste, mon cher ami, à regretter que vous ne vous soyez pas présenté à l'Institut. J'ai vu, depuis, Percier, Lethière, Garnier, Hugot ; ils sont tous de l'avis de Gérard. Quoi qu'il en soit, quand vous voudrez enfin venir à Paris,

(1) L'orthographe du nom de ce libraire est *Renouard*. Voir la lettre de Fabre ci-après.

nous pourrons reprendre la chose. Je dois toutefois les plus grands éloges à votre excessive modestie. Elle honore vos sentimens et est la preuve de vos rares talens.

On est occupé, en ce moment, du catalogue des objets d'art provenant de la succession de notre malheureux ami. Le catalogue sera long, et on croit à une vente d'un très grand produit. Je tâcherai d'avoir un dessin. Si vous voulez quelque chose, faites-le moi savoir.

Ingres reste à Paris, où il est, en ce moment, en assez grande faveur.

Schnetz (1), dont les ouvrages ont eu un très grand succès au Salon dernier, repart pour Rome aujourd'hui même.

Mon fils, qui s'obstine, partira dans le mois d'avril pour Gènes, Florence, etc., etc., et reviendra par Venise.

Adieu, mon cher ami; rancune tenante de votre amour pour Montpellier, et toujours dans l'espoir de vous revoir à Paris, je vous embrasse de tout mon cœur.

Je ne vous parle pas de la goutte; j'espère qu'elle aura cédé aux enchantemens du pays natal.

(1) Jean Victor Schnetz (1787-1870), peintre d'histoire, directeur de l'École de Rome en 1840, auteur d'un grand nombre de tableaux remarquables qui ornent les musées du Louvre, de Versailles et diverses églises de Paris.

Note de Fabre pour M. Renouard, libraire.

A la fin du mois d'octobre passé, M. François Tassi, bibliothécaire de S. A. S. M. le Grand-Duc de Toscane, fit partir de Florence une caisse de livres qu'il renvoyait à M. Renouard, et il voulut bien y joindre les œuvres d'Alfieri, reliées en 21 ou 22 volumes, ainsi que la *Vie de Canova* par M. Missirini, en brochure, le tout enfermé dans une petite caisse à l'adresse de M. Girodet-Trioson, rue Neuve-Saint-Augustin n^o 55, avec prière à M. Renouard de la lui faire parvenir franche de port. Cette caisse doit être arrivée à Paris après la mort de M. Girodet. Comme c'est un présent d'amitié que je lui faisais, je réclame cette caisse qui doit être entre les mains de M. Renouard et que je le prie de remettre à M. Bertin, à qui j'adresse cette note. Au reste, j'ai déjà écrit à Florence à M. François Tassi, pour qu'il confirme ce que je viens d'écrire, et qu'il assure que cette caisse est ma propriété.

Montpellier le 12 mars 1825.

F. X. FABRE.

Correspondant de l'Institut royal de France.

Fabre à Bertin.

Vous êtes vraiment adorable et je me prosterne devant votre inépuisable bonté. Non, je ne vous ai cru ni paresseux, ni négligent, mais très

occupé de vos *expéditions guerrières* qui, au surplus, n'aboutiront à rien, je le crains pour ma bourse, et j'en suis bien fâché.

En revanche, je suis enchanté de savoir mon portrait entre vos mains, et je suis très heureux que la contre-épreuve vous fasse plaisir. Je vous remercie de me l'avoir demandée. Quant aux livres, je viens d'écrire à Florence pour qu'on donne à M. Renouard (c'est ainsi que j'écris le nom de celui à qui j'ai affaire, et non pas *Raynouard*; je pense qu'il n'y en a pas deux avec cette différence de noms) les instructions que je lui donne moi-même, dans la note ci-jointe, que je vous prie de lui faire remettre. S'il n'était pas de bonne foi, j'aurai, j'espère, les moyens de le mettre à la raison.

A présent, je vous prie d'avoir la complaisance de faire encadrer le dessin de Girodet, comme ceux que j'ai déjà vus chez vous, de le faire mettre dans une petite caisse bien fixe, et je vous dirai plus tard si vous devez le faire remettre chez MM. Treuttel et Würtz, ou bien me l'expédier par la diligence. Je dois écrire à M. Treuttel pour savoir s'il a déjà ramassé assez de livres à moi pour former une petite caisse qu'il m'expédierait à Montpellier. Dans le cas contraire, j'aurai recours à la diligence.

Quels sont les héritiers, ou qui est l'héritier de notre pauvre Girodet? J'ai entendu souvent parler d'un frère qui avoit essayé de se brûler la cervelle : est-ce celui-la? Au reste, je vous prie

de m'envoyer par la poste le catalogue de la vente qui doit se faire des ouvrages de notre ami. Je choisirai quelque chose, et nous verrons s'il est possible de se le procurer. Je suis bien désolé de ne pas être à Paris : je serais plus sûr de mon choix et je ferais en sorte qu'il me fût assuré.

Malgré les « enchantemens du pays natal », la goutte a voulu me prouver que je suis toujours sous sa dépendance. L'accès n'a pas été extrêmement fort, mais je suis resté plus de huit jours au lit, et je ne suis pas encore entièrement rétabli. Je compte toujours partir pour l'Italie dans les premiers jours du mois. J'espère trouver à Florence M. Édouard.

Bertin aîné à Fabre.

20 Mars 1825.

Mon cher ami, je reçois dans l'instant les premières épreuves du catalogue de Girodet, et je me hâte de vous les adresser par la poste, attendu que la vente commencera le 11 avril. Le catalogue entier ne sera prêt que mercredi ; je vous l'enverrai. Mais vous avez l'essentiel. Vous me ferez connoître ce que vous voulez et à quel prix, et je ferai comme vous direz.

J'ai reçu, hier, le paquet de livres, moyennant douze francs remis à Renouard. Que dois-je en faire ?

Je fais porter aujourd'hui, aux Messageries de

la rue Notre-Dame-des-Victoires, une caisse contenant votre portrait encadré. J'ai pensé que vous ne seriez pas fâché de le recevoir promptement. Mille remerciemens pour la contre-épreuve. Vous verrez que Girodet avoit pensé à *tout* et que je n'ai pas été obligé de faire mettre : *Girodet Trioson del.*

Paris, 13 Avril 1825.

Je reçois à l'instant votre dernière lettre. Je n'ai que le tems de vous apprendre que vous êtes propriétaire de l'esquisse de l'*Hippocrate*, pour la *bagatelle* de mille deux francs. C'est, sans contredit, parmi les bonnes choses, celle qui a été vendue à meilleur marché. Il a fallu renoncér au *Déluge* (trois mille six cents francs), et à l'esquisse de Gérard (deux mille quatre cents). Le premier peintre de Sa Majesté ne s'est pas contenté de ce prix : il a fait mettre dans les journaux qu'on l'avoit revendue quatre mille francs, afin qu'il fût bien constaté qu'il étoit plus cher que notre défunt ami (1). Cela est misérable. Que voulez-vous ? Il est fait comme cela.

Je verrai pour les autres objets et pour les livres.

Paris, 30 Avril 1825.

Je reçois à l'instant même, mon cher ami, votre lettre du 25. Elle m'afflige beaucoup et me

(1) Le premier peintre du Roi étoit, en 1825, le baron Gérard.

fait encore plus regretter que vous n'avez pas préféré Paris à Montpellier. Quoique cette dernière soit une ville de médecine, ce n'est qu'à Paris que des infirmités comme les vôtres peuvent être parfaitement traitées. Avant de quitter la France, ne manquez pas de me donner des nouvelles de votre santé.

Vous en êtes déjà aux petites tracasseries : Dieu veuille que vous n'arriviez pas aux grandes !

D'après votre lettre, je crains que vous ne soyez pas content ; cependant, non seulement j'ai fait pour le mieux, ce qui va sans dire, mais par le fait, vous êtes du petit nombre de ceux qui ont eu ce qu'on appelle ici des *bons marchés*. Nous verrons ce que vous en pensez. Je joins ici la note de vos acquisitions. Je payerai la note des héritiers lorsqu'ils me l'adresseront, et je vous ferai passer la quittance.

Je fais faire la caisse des objets et je la mettrai à la diligence lundi.

Quant à l'histoire classique de l'esquisse du *Marius*, Gérard en a été pour ses frais. Les autres esquisses de Girodet se sont vendues beaucoup plus cher ; et enfin le portrait en buste de la *belle Elisabeth* (de cette personne qui avoit servi de modèle pour l'atelier) a été vendu *neuf mille trois cents francs*. M. Valedau (1),

(1) Agent de change, amateur de tableaux, qui a légué au musée de Montpellier une collection de tableaux hollandais de premier ordre.

votre compatriote, l'avoit poussée jusqu'à neuf mille francs.

Gros a acheté pour beaucoup d'argent. Enfin tout ce fouillis que vous avez vu dans l'atelier de Girodet et dans ses chambres a été vendu deux cent vingt mille francs. Observez que la collection du Poussin, qui avoit coûté à Girodet cinq mille francs, a été donnée pour sept cents francs! En général, ce qui n'étoit pas de lui s'est mal vendu.

L'esquisse du *Déluge* a été vendue trois mille six cents francs. Une esquisse peinte représentant *Vénus sortant de l'onde* a été vendue quatre mille deux cents francs.

Vous voyez que la succession de Girodet sera bonne. L'héritier a déjà refusé trois cent vingt mille francs de la maison. Reste les deux terres de Montargis et un grand nombre d'objets d'art qui ont été gardés ou vendus à part, par exemple les dessins de l'*Enéide*, qui ont été vendus vingt mille francs; ceux de l'*Anacréon* dont j'ignore le prix, et le plus beau de ses dessins, celui des *sept chefs*, qu'on fait lithographier.

Tout cela est échu à une pauvre nièce, que Girodet ne voyoit pas, et à laquelle il faisoit une pension de *trois cents francs*! Elle avoit épousé, déjà âgée de vingt-six ans, un petit notaire de Châtillon-sur-Loing, qui a déjà vendu sa charge. Vous allez juger s'il s'attendoit à pareille fortune : on a trouvé, chez notre pauvre ami, qui se plai-

gnoit toujours de n'avoir pas le sol, et qui mangeoit avec des fourchettes de fer, beaucoup d'argent comptant et des caisses d'argenterie. Le notaire a emporté le tout à Châtillon, et en a perdu une partie en route !

Vous me demandez ce que je ferois à votre place, si le projet est adopté. Il l'est. Je garderois mes rentes si, comme vous, j'étois à Montpellier et si, comme vous, je ne voulois ni ne pouvois m'occuper des tripotages de la Bourse. Que risquez-vous à attendre ?

Encore une place vacante à l'Institut que vous auriez certainement eue, si vous aviez été ici ! Denon (1) a été frappé à mort à une vente de tableaux, dans laquelle un tout petit tableau du Corrège a été vendu quatre-vingt-un mille francs, une *Vierge* et un *Enfant Jésus* de Rubens soixante mille francs, et un petit Paul Potter vingt-huit mille francs. Vous voyez que votre galerie vaut un million !

Adieu, mon cher ami, rassurez-moi sur votre santé, faites un bon voyage et revenez-nous bientôt.

P. S. — Mon fils est assez gravement indisposé, ce qui retarde son départ pour l'Italie.

J'ai aussi payé mon tribut à la succession de Girodet. J'ai acheté pour moi une tête d'étude

(1) Le baron Vivant Denon, peintre et écrivain, membre de l'Institut, né à Givry en 1747, était mort à Paris le 27 avril 1825.

au pastel, pour mon *album* un dessin un peu sale, sept dessins pour mon fils, des croquis de Girodet de Valenciennes, et de Michallon. Tout cela pour 849 francs.

Vous devriez m'envoyer une note exacte sur votre donation et votre établissement, pour le *Journal des Débats*.

Aux Roches, 8 Août 1826.

Mon cher ami, je reçois aux Roches votre lettre du 4 courant, et, quoique manquant ici de renseignemens détaillés, je m'empresse de vous faire passer mon avis auquel je n'attache, comme de raison, aucune importance.

La préférence, suivant moi, est due à Pradier, auteur d'un *Fils de Niobé* exposé au Salon de 1822, et qui, dans le tems, m'a paru promettre un sculpteur, chose rare partout, mais en France surtout. Je connois encore de lui une *Psyché* qui n'étoit pas indigne de la famille de Niobé. Il est d'ailleurs, ici, l'espoir de la jeune Ecole.

Quant à M. de Bay père, j'ai une idée assez confuse d'une seule statue de sa façon. C'étoit, si je ne me trompe, une statue de Saint-Sébastien (1), faite à une époque où les *Saints* ont

(1) Jean Baptiste Joseph de Bay, sculpteur, né à Malines en 1779, mort à Paris en 1863. Sa statue de Saint-Sébastien, exposée au Salon de 1819, orne l'église Saint-Merry, à Paris.

commencé à devenir à la mode. Encore je ne connois que le modèle en plâtre, et j'ignore si elle a été exécutée.

Franchement, il ne peut y avoir d'hésitation dans le choix, si l'on veut un homme de talent.

Comme je veux que vous ayez ma réponse avant le 17, je ferme ici ma lettre et l'envoie à Paris.

Je vous gronderai et vous féliciterai une autre fois.

16 février 1830.

Quand vous recevrez cette lettre, vous aurez reçu depuis plusieurs jours la caisse contenant, non votre *Alfieri*, mais celui par lequel il m'a fallu le remplacer. Voici le fait : j'ai vendu ma bibliothèque, trop nombreuse pour mon appartement, et pour avoir le plaisir d'en faire une autre. Je me suis réservé quelques livres, parmi lesquels se trouvoit votre *Alfieri*. Je ne sais comment cela s'est fait, mais le commis de M. Lenormant, chargé de la vente, l'a mis avec les livres à vendre, et, comme les autres, il a été vendu. Je ne me suis aperçu de la disparition que lorsque vous me l'avez redemandé. J'ai voulu courir après, mais le libraire qui l'avoit acheté l'avoit envoyé en Amérique. En conséquence, je n'ai pu me procurer que celui que je vous ai

envoyé, dont j'espère que vous voudrez bien vous contenter.

Je vous dois des remerciemens pour les gravures d'après Salvator Rosa et le Gaspre (1). M. Valedau me les a remises. Elles me donnent le désir de voir les tableaux, plaisir que je ne désespère pas de me procurer un jour ; mais, dans ce cas, ce ne sera pas seulement pour eux que je ferai le voyage.

J'espère que vous êtes plus content que ne l'exprimoit votre première lettre, et que la grandeur du bienfait fera successivement disparaître les petits, mais ennuyeux inconvéniens d'une ville de province. Vous le savez, mon cher ami, dans l'intérêt de mon amitié, j'aurois vivement désiré que vous préférassiez le séjour de Paris. Toutefois, je ne puis qu'admirer votre magnifique patriotisme, et il n'est pas possible que la vive reconnoissance de vos concitoyens ne vous récompense pas dignement d'une aussi noble action.

Vous avez écrit à Gérard que vous étiez *presque* fâché contre moi. Ce *presque* est encore de trop. Soyez bien sûr, mon cher ami, que mon incurable aversion pour le genre épistolaire, ou plutôt mon invincible paresse, ne diminuera jamais rien des sentimens que je vous ai voués et sur lesquels j'espère que vous compterez toujours.

(1) Gaspard Dughet, dit le Gaspre, (1613-1675), peintre français, beau-frère et élève du Poussin.

Vous me demandez si la *Sainte-Thérèse* mérite les éloges qu'on lui a donnés dans le *Journal des Débats*. Voici le fait : c'est M. de Château-briand qui a payé par ces éloges le tableau dont Gérard lui a fait cadeau. D'ailleurs son opinion, en matière d'arts, ne signifie absolument rien. Je pense que c'est un des plus foibles ouvrages de l'auteur. Cependant les ... (1) sont très belles, et, en somme, c'est de la peinture qui doit plaire au faubourg Saint-Germain. On n'a d'ailleurs rien épargné pour les faire valoir ; le local, bien disposé, favorise l'effet.

L'auteur m'a annoncé qu'il avoit fini son grand tableau du *Sacre* et qu'il m'inviteroit incessamment à le voir, ainsi qu'un autre grand tableau, aussi terminé, représentant la *Peste de Marseille*. Vous voyez qu'il n'a pas perdu son tems. Nous verrons. Je sais seulement que, pour le *Sacre*, il a choisi le moment où le roi a embrassé son fils.

Que voulez-vous que je vous dise de la statue de Valois ? Vous connoissez le buste de Louis XVIII. C'est toujours de même, ni mieux, ni plus mal.

Mon fils a débuté assez malheureusement, au dernier Salon, par un tableau du Cimabué regardant le Giotto peignant une chèvre. Ceux qui veulent me consoler, et Gérard est du nombre, me disent qu'il y a là preuve de talent, et que

(1) Un mot illisible.

les fautes tiennent uniquement aux extravagantes idées qui tourmentent maintenant les peintres, comme les autres arts. C'est, disent-ils, du romantique. J'irai voir notre ancien *florentin* Siméon, et je le prierai de vous l'envoyer pour votre musée. Si vous l'en trouvez tout à fait indigne, vous le mettrez à la porte.

Il est chargé, par le préfet, d'un grand paysage historique pour l'église Saint-Germain-des-Prés. C'est un tableau qui aura dix à douze pieds de long et d'une largeur proportionnée. On paroît content de son esquisse qui représente Saint-Benoist se rendant, suivi de ses disciples, au temple sur l'emplacement duquel il a fondé le Mont-Cassin.

Armand me charge de vous faire part de son mariage, qui aura lieu dans les premiers jours de Mars (1).

P. S. — Ne m'imitiez pas, car si j'aime la paresse, je n'aime pas les paresseux.

(1) Louis Marie Armand Bertin, second fils de Bertin aîné, devint directeur du *Journal des Débats* en 1841.

Lettres de E. B. Garnier (1).

Paris, ce 9 Juillet 1834.

... Vous parler des arts, de la marche qu'ils suivent, et de ce que peuvent espérer les artistes, serait trop long et peu consolant. Je ne vous en parlerai point, pas plus que de la nomination du directeur à Rome, qui ne se termine pas. Je suis un des candidats, pour la troisième fois, mais le premier sur la liste est l'auteur de *Saint-Symphorien*, c'est tout dire; il sera, sans nul doute, l'élu préféré. Ainsi soit-il.

J'avais des droits plus assurés, il y a six ans, lorsqu'on donna la préférence à Horace Vernet. Aujourd'hui, c'est lui qui demande qu'on lui donne un successeur.

Il annonce, dans une lettre au ministre, que, sur vingt pensionnaires, il y en a cinq de mariés, dont deux ont épousé des Italiennes; que les femmes, les enfans, les bonnes, les nourrices encombrant la Villa Médicis, et que, par suite de quelques avances qu'ils ont sollicité, à présent ces jeunes maris demandent à recevoir leur pension en argent pour pouvoir soutenir leurs ménages. Voilà l'état de choses; en conséquence, il pré-

(1) Étienne Barthélemy Garnier (1759-1849), deuxième grand prix de peinture en 1787, premier grand prix en 1788, avec son tableau *Tatius assassiné au milieu d'un sacrifice à Lavinium, en présence de Romulus*, membre de l'Institut en 1816.

sente au Ministre des articles réglementaires pour remédier à ces inconvéniens. Le Ministre a soumis le tout à la discussion de l'Institut, et, depuis samedi dernier, l'Académie est saisie de cette importante question.

Paris, ce 28 Octobre 1834.

... J'ai été bien touché de ce que vous me dites de votre état de santé ! *Poveri vecchierelli che siamo, si vuol flemma e pazienza, senza troppo pensar!*... (1)

Cependant, quand des maux graves viennent nous assaillir, on ne peut s'empêcher de penser un peu tristement. Pour moi, Dieu merci, ce qui me gêne n'est qu'un peu trop d'enbonpoint qui voudrait me surcharger et qui, dans quelques mouvemens, me rend la respiration difficile. J'étais resté assez bien constitué et sans trop de graisse, mais depuis près de deux ans, je vois avec peine ma rotondité s'accroître plus que je ne voudrais ; du reste, je n'éprouve point d'autre mal. La vue s'affaiblit, mais, grâce à la merveilleuse invention des lunettes, je puis encore travailler, et je pourrais même dire que ce que je fais n'a pas encore trop baissé et n'est point encor trop loin de ce que j'ai pu faire.

Vous avez vu l'annonce d'une Exposition au

(1) Pauvres bons vieux que nous sommes, il nous faut de la résignation et de la patience, et ne pas trop penser !...

Louvre, au 1^{er} Mars prochain; tâchez-vous de réaliser le projet de venir voir ce Paris qui ne manque pas d'intérêt et qui vaut encore bien la peine de faire le voyage, quand la santé le permet?

Vous feriez grand plaisir, soyez en persuadé, à de bons et anciens camarades qui s'efforcent de tenir le poste et de serrer les rangs lorsque quelque accident vient faire une trouée dans leur petite avant-garde, qui ne peut plus se recruter.

Mais quel déchet vous trouverez sur les allures, sur les physionomies! Enfin, vous nous prendrez comme vous nous trouverez. Vous reverrez la famille Bertin, accrue dans le monde en fortune, *en noblesse!* Le papa est toujours bien le même, aussi aimable de bonhomie et de caractère, mais le fils aîné, qui s'est donné à la peinture du paysage, est devenu une autorité dans l'administration des Beaux-Arts, et un des plus ardens propagateurs du Romantisme. Ce n'est plus cette opinion ferme et cette voix puissante du père qui domine dans la maison. La brillante jeunesse s'est emparée de la conversation, et elle est loin d'être aussi gaie et aussi aimable que nous l'avons vue dans ce qui était alors un peu de bon tems.

Le nouveau directeur de l'Académie de France à Rome doit partir, dit-on, le 15 du mois prochain.

Sous la direction d'Horace Vernet, certaine velléité de *matrimonomanie* s'est emparée des

pensionnaires ; sur une vingtaine, il y en a sept de mariés, dont deux ont épousé des Italiennes. Vous jugez les riches alliances qu'ils ont pu faire ! Au bout de peu de mois, ils ont déclaré qu'ils ne pouvaient amener leurs femmes à la table de la pension ; ils ont demandé qu'on leur remit ce que le gouvernement dépense pour leur nourriture. Le directeur s'est fait autoriser à leur accorder leur demande, et, depuis plus d'un an, on leur donne 1 200 francs pour la vie, et les 1 200 francs qui leur sont alloués pour leur entretien et les études ; ils reçoivent donc 2 400 francs par an, ceux qui sont mariés.

Mais Horace s'est plaint de ce que l'École ne pouvait pas aller comme cela. Le Ministre a décidé (après avoir consulté l'Académie) qu'on en était arrivé là par trop d'indulgence, en s'écartant de la teneur des réglemens, et qu'à compter du 1^{er} janvier prochain, on signifierait à ceux qui vivent en dehors de la pension qu'ils ne recevraient plus rien pour la nourriture et qu'ils aient à reprendre la vie commune, si cela peut leur convenir. On ne dit rien des femmes, parce qu'on veut ignorer s'ils sont mariés ou non. Ceux qui ne voudront point se conformer aux réglemens seront libres de renoncer aux avantages de la pension. Notre confrère Horace en sera quitte à bon marché : il finira tranquillement son temps qui expire le 31 décembre, et, le 1^{er} janvier, M. Ingres, entrant en fonctions, aura tout l'embaras de remettre les choses en

l'état primitif : il éprouvera de la résistance, des doléances, des récriminations ; il n'est pas d'un naturel bien traitable, et sa manière de raisonner est brusque et peu engageante. Il y a tout lieu de croire qu'il y aura *maille à partir*.

Voilà, mon cher et bon camarade, ce qu'il y a de plus curieux dans les Arts, pour le moment.

Lettres de Fortuné Férogio (1).

Paris, le 18 Octobre 1830.

... Le lendemain de mon arrivée j'ai été au Louvre, où j'ai rencontré M. Gouveau, artiste qui était dernièrement à Montpellier. Il m'a de suite présenté à un élève de M. Gros, qui travaillait dans la galerie. Ce jeune homme, qui paraît fort aimable, m'a donné sur cet atelier les détails suivants : l'atelier est fort nombreux et composé d'une manière fort mélangée, c'est-à-dire qu'il y a beaucoup d'amateurs, des flâneurs et peu d'artistes. En général, c'est la même chose dans toutes les Écoles ; cependant l'atelier de M. Gros est le plus fréquenté, en ce moment, et le plus favorisé de MM. de l'Institut, car, au dernier concours de l'Académie, M. Gros a eu 27 élèves nommés, tandis que MM. Hersent et Ingres n'ont pas eu la moitié de ce nombre.

(1) François Fortuné Antoine Férogio, né à Marseille en 1805, élève de Gros, a surtout laissé des aquarelles, des fusains, des pastels et des eaux-fortes.

Vous voyez, Monsieur, que la différence est énorme. Voilà le bon côté de l'École. En voici le mauvais : M. Gros traite ses élèves très durement ; il est très capricieux envers eux. Tel élève, qu'il a rudoyé la veille, est bien traité le lendemain. Malgré son humeur, ses élèves aiment sa franchise et le zèle qu'il met à défendre son École. J'ai dit à ce jeune homme que j'espérais être recommandé par vous à M. Gros et, par ce moyen, être traité moins rudement ; il m'a répondu que M. Gros traitait beaucoup plus mal les élèves qui lui sont recommandés, que ceux qui sont sans protection, car, si un de ceux-là fait aussi mal ou moins mal qu'un autre, il tempête contre lui et contre celui qui lui a envoyé un pareil élève.

Je suis obligé, Monsieur, de vous donner tous ces détails, pour que vous jugiez vous-même ma position. Quant à moi, je suis résolu d'employer mon temps le plus utilement que je pourrai, et ce ne sera pas quelques boutades qui m'empêcheront de me livrer à la peinture. J'attends donc vos conseils pour me décider entre Gros et Hersent. Je n'ai eu, sur ce dernier atelier, aucun détail particulier, seulement on dit que M. Hersent néglige trop son École.

Depuis mon arrivée, j'ai été trois fois au Louvre, et je n'ai encore rien vu. Cependant, toutes les fois que j'en sort, j'ai la tête bien fatiguée. J'y ai admiré les tableaux de David, et surtout leur exécution. Son *Léonidas* seul ne m'a pas autant satisfait. Je m'étais figuré les tableaux

de David noirs et vigoureux ; je les ai trouvés, au contraire, d'une fraîcheur et d'une exécution charmantes. Son *Paris* me semble d'une finesse remarquable. J'ai vu le gracieux *Endymion* de Girodet ; son *Déluge* crispe les nerfs. Le fameux portrait de Paniez ne m'a pas paru au-dessous de sa réputation ; il me semble que c'est le *nec plus ultra* du rendu.

J'ai vu l'exposition au profit des blessés. La *Peste de Jaffa* (1) m'a produit le plus grand effet ; il me semble que ce tableau réunit toutes les qualités de la bonne peinture : composition, dessin, effet, couleur, tout s'y trouve. Il est vraiment dommage que l'auteur de ce beau morceau soit d'un caractère aussi bizarre. Je ne puis guère vous donner des détails sur cette exposition, parce qu'on n'a encore livré au public qu'un seul salon. En général, il y a peu de bonnes choses. On y voit beaucoup de sujets du jour, souvent plus que médiocrement exécutés. Quelques *Batailles* d'Horace Vernet, de Girodet, de Gérard ont reparu dans cette galerie ; les tableaux de Steuben et de Schnetz arrêtent la foule. J'aurai l'honneur de vous envoyer le livret de cette exposition. Cette galerie est cause que je n'ai rien vu de l'ancien Luxembourg ; j'en suis extrêmement fâché, car là seulement je me serais fait une idée de l'état de la peinture moderne.

Paris ne m'a pas étonné autant que je l'aurais

(1) *Les Pestiférés de Jaffa*, chef-d'œuvre de Gros.

cru ; j'ai déjà fait bien des courses, et je suis presque parisien. Je me suis empressé de porter votre lettre à M. Delécluze, mais je ne l'ai pas rencontré. J'y suis retourné deux fois sans le voir ; demain, j'espère être plus heureux.

J'ai vu ici M. Ricard (1), qui fait toujours des siennes ; il vient d'Espagne où il a été *pour soulever le peuple*. Chargé par les Amis du Peuple de cette mission importante, il n'a pas pu s'arrêter à Montpellier. Il publie, en ce moment, une brochure, où il prétend froter nos ministres et provoquer leur changement. Je ne connais pas de fou plus dangereux que lui.

Les rassemblements sont très fréquens dans les jardins du Luxembourg, où l'on va transférer les ministres accusés. Sur presque tous les arbres, on voit écrit : *Mort aux Ministres*, et des placards sans nombre enflamment le peuple, dans le cas où les Paris les absoudraient. On redoute, à Paris, l'issue de ce grand procès. Hier matin, on a trouvé à la porte du Luxembourg une potence à laquelle était pendue l'effigie de Polignac. Bien des gens (M. Ricard est de ce nombre) voudraient qu'ils fussent acquittés pour donner lieu à un grand mouvement..... Attendons.

(1) Il doit s'agir de E. Ricard-Farrat, auteur de *l'Appel à l'opinion publique en faveur des victoires de l'absolutisme et de l'inquisition politique en Espagne* (Paris, Henry, 1830), et de diverses autres brochures politiques.

Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien me continuer vos bontés et me donner votre avis sur ce que je dois faire.

Paris, le 20 Octobre 1830.

Je viens de voir M. Delécluze, qui m'a parfaitement reçu et qui a été envers moi d'une bonté extrême. Nous avons parlé de mon avenir, et il m'a de nouveau jeté dans l'indécision.

M. Delécluze me dit qu'il serait bien difficile, à présent, de deviner, en voyant l'ouvrage d'un élève, à quelle École il appartient. Il y a maintenant un tel libertinage de manières (c'est son expression), que tous les ateliers se ressemblent, et la méthode du maître n'influe en rien sur celle des élèves. Il me conseille donc de m'attacher au maître qui a le plus de soin de son école, et il m'a nommé M. Ingres comme celui qu'il donnerait à son fils. M. Delécluze trouve que M. Gros n'a formé aucun élève; que M. Hersent est vieux, et maintenant insouciant sur le sort de son École.

Dans le même atelier, tous les genres s'y cultivent; c'est le meilleur moyen, ce me semble, pour perdre les arts et les principes de la belle École.

Voyez et jugez. J'attends avec impatience votre réponse; convaincu que vous ne désirez que mon avantage, je me soumettrai sur-le-champ à votre décision.

Paris, le 5 Novembre 1830.

J'ai reçu, avant-hier, votre lettre du 29 octobre, et je vous remercie bien sincèrement de l'empressement que vous avez mis à me répondre ; mais mon choix était fait. J'avais été décidé par votre première lettre, que j'attendais comme le Messie ; aussi, une heure après sa réception, j'étais chez M. Gros ; il m'a reçu fort poliment, mais sans façon, on pourrait même dire brusquement. Il me fit des questions sur ce que je savais, sur mes projets, etc. ; j'y répondis de mon mieux, et je finis en lui disant que c'était chez vous que j'avais commencé et qu'en partant pour continuer mes études en peinture, vous m'aviez conseillé d'entrer dans son École. Cela a paru lui faire plaisir, car il dit avec une grande franchise : « Ah ! Fabre a pensé à moi : c'est bien, c'est très-bien ! »

Il me parla alors de vous, me demanda des nouvelles de votre santé, de votre musée, auquel je donnai tous les éloges qu'on lui doit ; il voulut savoir si vous ne viendriez pas ici... Enfin il fut beaucoup plus aimable que je ne m'y attendais.

Le lendemain, on m'a présenté au chef d'atelier, M. Poisson, qui m'a inscrit, a reçu mon argent, et m'a bien enjoint de ne pas écouter les élèves et de ne pas payer de bienvenue, car il est arrivé, à cet égard, une scène fort désagréable à M. Gros. Mais, comme mon intro-

ducteur m'avait dit que tous les élèves donnaient le déjeuner malgré la défense du professeur, dès que M. Poisson a été sorti, je me suis exécuté de bonne grâce, et j'ai donné mes 15 francs, c'est le taux. Aussitôt on a crié : « Bravo le nouveau ! Il fera des progrès ! Il a des procédés ! etc !... », et me voilà de l'atelier. On ne m'a fait aucune plaisanterie, aucune charge désagréable, ce qui me serait sans doute arrivé, si je m'étais obstiné à ne vouloir rien donner...

On m'a dit de copier deux ou trois académies dessinées, qui sont dans des cadres, et qui sont destinées aux *nouveaux*. M. Gros veut que l'on commence par là. Il ne vient à l'atelier que trois fois par semaine : les mardi, jeudi et samedi. J'attendais avec anxiété sa première visite.

La manière dont il parle à ses élèves est crue, mais non grossière, comme on me l'avait dit.

Il ne laisse rien passer, et, comme vous, il ne peut souffrir qu'on passe aux épaules avant d'avoir fait la tête, ou qu'on laisse une main lâchée au bout d'un bras terminé. Il veut que tout soit étudié ; quand il corrige, il fait toucher au doigt le conseil qu'il vous donne.

Je crois qu'on avait bien fait de m'en faire peur, car je ne l'ai pas trouvé aussi grondeur, ni aussi méchant qu'on me l'avait dépeint. Mon tour est arrivé, et, comme je n'avais à copier qu'une académie de dos et presque toute dans l'ombre, je m'étais déjà tiré du torse assez passablement pour m'attirer ses compliments ; il fut

content de ma manière de faire et de mes contours. J'étais presque sûr d'*enfoncer* M. Gros, à cette académie, mais plus tard !... Enfin c'est toujours un bon commencement, et j'ai du plaisir à vous l'annoncer. Cela m'a fait du bien dans l'esprit de mes camarades, et, avec quelques croquis que je leur ai montré, ils me croient deux fois plus de talent que je n'en possède.

Je trouve que je travaille mieux, entre deux élèves plus forts que moi.

À présent que je suis casé, je suis plus tranquille. Je suis où il me tardait tant de me trouver ; je ne sais ce que j'y deviendrai, mais je puis vous assurer, mon cher maître, que j'ai plus envie que jamais de travailler, et surtout de me montrer digne de porter le nom de votre élève.

Le concours de peinture était pitoyable ; le deuxième prix même me semblait ne pas le mériter ; les huit autres n'étaient pas des tableaux. Les deux élèves couronnés sortent de l'École de M. Gros. Quant au prix de paysage, c'était vraiment une mauvaise plaisanterie. Vous ne sauriez vous figurer à quel point ces tableaux sont lâchés et romantiques.

J'ai porté une copie de votre note sur les gravures qui vous manquent, à plusieurs marchands d'estampes : ils m'ont promis de me mettre de côté les gravures que je leur demande, à mesure que l'occasion se présentera. Quant à vos académies gravées, je ne me suis pas encore informé s'il en existait. Je vais m'en occuper incessam-

ment; je chargerai mon père de ma réponse.

J'irai voir M. Delécluze pour lui transmettre vos complimens, et, sans entrer dans aucun détail, je lui dirai tout bonnement que je suis entré chez M. Gros. Quelques jours après vous avoir écrit cette lettre où je vous parlais de M. Ingres, j'en étais bien fâché; je craignais que vous ne fussiez aussi de l'avis de M. Delécluze, et je vous avoue que cela m'aurait bien contrarié; mais enfin tout s'est arrangé pour le mieux, et j'en suis enchanté.

Je ne doute nullement des progrès de Gontier, s'il veut s'en donner la peine. J'aurai toujours du plaisir à apprendre que notre École marche. Avez-vous quelques élèves? La Ville donne-t-elle toujours le modèle? Avec le nouveau gouvernement, tout devrait reprendre une nouvelle activité.

Paris, le 17 Décembre 1830.

J'ai cherché pendant assez longtemps une occasion de montrer votre dernière lettre à M. Gros. N'étant pas sûr de la manière dont il prendrait cette démarche de ma part, je me suis décidé à ne pas la lui montrer à l'atelier, et enfin je suis allé tout bonnement chez lui. Je lui ai dit que j'avais eu l'honneur de recevoir une lettre de vous, que vous me chargiez de lui faire vos complimens, et je lui demandai la permission de lui lire le paragraphe qui le concernait. Il l'a

écouté attentivement ; il a été sensible à votre souvenir et m'a chargé de vous en remercier.

Cette visite a été fort courte et il n'a pas été question de moi. Cependant, je dois vous dire que ce professeur est bien plus aimable chez lui que dans son atelier. Je vous remercie de tout mon cœur de cette lettre obligeante, et je suis persuadé que l'adresse avec laquelle elle était conçue me fera plus de bien qu'une recommandation directe. M. Gros est un homme qu'on ne manie pas facilement.

Je m'applaudis tous les jours d'être dans l'atelier de M. Gros. Il est toujours sévère, mais juste. Je ne puis pas vous dire au juste si j'ai fait des progrès, mais je cherche à suivre à la lettre les avis que nous donne notre professeur. Il m'accuse de vouloir trop bien faire et veut que je sois un peu moins *propre*. Quand il prend une de mes figures, il commence par me dire que ce n'est pas mal, qu'il y a du sentiment ; puis la tête n'est pas sur les épaules, puis les bras, puis, etc., etc. ; puis que cela ne vaut rien du tout et que je puis faire beaucoup mieux ; et cependant je vous assure que je fais tout ce que je peux pour le contenter. Je ne veux pas encore vous en faire juger par vous-même ; je veux attendre que mes progrès soient au moins sensibles. Je ne sais pas quand il me fera peindre ; il paraît qu'il tient à ce qu'on dessine longtemps. Je ferai en sorte que mon application me fasse gagner quelques mois.

Le climat de Paris est bien défavorable aux artistes. Nous sortons de l'atelier à 2 heures ; à 3 heures et demie, on n'y voit plus assez pour peindre ou dessiner, et l'on ne peut commencer qu'à 9 heures du matin. Aussi, après l'atelier, ne peut-on suivre que le cours de perspective ou d'histoire qui s'alternent. Je n'ai pas encore été peindre au Musée, parce que réellement je n'ai pas le temps, à moins de manquer l'atelier, mais j'ai été faire des croquis d'après les antiques.

J'ai vu le concours du premier tableau proposé par le ministère : *Prestation de serment de Louis-Philippe à la Chambre des Députés*. Il y avait plus de 25 esquisses ; quatre seulement étaient remarquables : Court, Couder, Coutan et Devéria. La dernière plaisait beaucoup à la multitude. Devéria a un talent tout particulier pour croquer les petites figures, les femmes surtout ; aussi son esquisse était-elle la plus agréable. Court (1) me semble l'emporter sur tous ses concurrens. Ce tableau a de remarquable qu'il renferme avec avantage tout ce que les autres n'avaient peint qu'en partie ; il a eu le talent de mettre de l'éclat, de l'appareil à cette cérémonie, tout en attirant l'attention sur le groupe historique. Un effet bien entendu contribue considérablement à faire valoir cette composition.

(1) Joseph Désiré Court, (1797-1865), né à Rouen, élève de Gros, prix de Rome en 1821, auteur de la *Mort de César*, de *Boissy d'Anglas sauvant la tête de Féraud*, etc.

La semaine dernière, le musée Charles X était rempli de curieux. C'était une exposition des tableaux envoyés de Rome par Horace Vernet : le portrait du *Pape*, une *Judith*, deux portraits de femmes et deux ou trois tableaux de genre composaient l'envoi de ce grand faiseur. Le portrait du *Pape* est fort extraordinaire : il est sur son siège, porté par quelques prêtres dont on ne voit que la tête et les épaules. La tête, qui est presque ignoble (les deux yeux louches), disparaît presque sous sa mitre et l'éclat des ornemens blancs et brillants de sa robe ; les autres têtes sont lâchées. Peut-être a-t-on eu tort de placer ce tableau trop bas. Du reste, c'est exécuté avec une facilité surprenante. Son tableau de *Judith* manque de ce grand caractère qui sied si bien à l'histoire. Si on peut juger un peintre par six tableaux, il me semble que Vernet ne devrait pas être directeur de l'École de Rome...

Paris, le 26 Décembre 1830.

Depuis que j'ai eu l'honneur de vous écrire, il s'est passé des choses bien étonnantes à Paris, et les événemens qui pouvaient devenir des plus graves se sont terminés, au moins pour le moment, de la manière la plus heureuse.

Ces trois jours m'ont donné une idée d'un peuple en révolution, quoiqu'il ne se soit passé aucune scène malheureuse : des réverbères ont suffi à la rage de ces misérables ; ils étaient

horribles à voir, vociférant dans les rues, insultant la Garde nationale. On craignait vraiment de se trouver au milieu d'eux. Je n'avais jamais vu dans Paris de pareilles figures. Enfin, cela est terminé, et le Roi, par sa présence dans tous les quartiers de Paris, a ramené la tranquillité et l'ordre. La revue du 23 a été le complément de la gloire que s'est acquise la belle Garde de Paris. Ces trois jours ont bien montré quelle unanimité de sentimens existait dans la capitale, et combien on désirait la tranquillité qu'une troupe de malveillans ont seuls cherché à troubler.

J'ai toujours oublié de vous parler de la vénération de M. Gros pour David et son École; il nous en parle sans cesse. Faisons-nous une jambe, un torse, etc. ? Il nous dit : « Allez voir le Romulus de M. David, allez voir ses petits écuyers, etc. » ; il nous vante son école, et un jour, en voyant un élève qui avait mal coiffé une figure, il nous dit : « Eh ! mon Dieu, lorsque, chez M. David, les Girodet, les Fabre, les Gérard, je dirai moi-même enfin, nous esquissions une tête, on voyait, dans les premiers traits, l'élégance et le bon goût qu'inspire l'antique ! etc. » J'ai du plaisir à vous répéter cet éloge bien naïf et cet amour qu'il a pour l'École par excellence. Vous voyez, Monsieur, que M. Gros est aussi *perruque* que vous.

Une chose digne de remarque, c'est que je lui entends dire, presque phrase par phrase, tout ce que vous m'avez déjà dit; on dirait vraiment que vous vous êtes entendus pour vous répéter dans

vos conseils. Tous les jours, je m'attache davantage à M. Gros, parce que sans cesse il me rappelle M. Fabre.

Vous avez sans doute vu, dans les journaux, que M. Coutan (1) avait eu le prix. Le tableau de Court me semblait préférable.

3 Avril 1831.

Après plus d'un mois d'attente, je puis enfin vous annoncer le résultat de mon premier concours. Contre mon espoir, j'ai été reçu avec le n^o 17. Je vous avoue humblement que je ne croyais pas avoir ce rang d'admission; il me semblait qu'on m'aurait fait justice en me recevant avec un plus mauvais numéro. J'avais voulu si bien faire que j'avais fini par n'être pas content de ma figure; cependant je suis le troisième admis de l'atelier.

Au dernier concours de médailles, M. Gros a demandé le nom de tous ceux qui avaient concouru; et comme le mien ne s'y trouvait pas, il me demanda pourquoi je ne concourais pas. Je lui répondis que je ne le pouvais pas, puisque je n'étais pas encore reçu à l'Académie: « Quand vous serez reçu, vous aurez une médaille dès que vous voudrez vous en donner la peine. » Je souhaite

(1) Amable Paul Coutan (1792-1837), élève de Gros. Son tableau *Le serment de Louis-Philippe*, destiné à la Chambre des Députés, mais qu'il ne termina point, fut achevé par Court.

que ces paroles soient prophétiques. Maintenant, je ne laisserai pas échapper un seul concours et tâcherai d'attraper quelque chose.

Je peins d'après nature depuis trois semaines. Je trouve la peinture plus difficile à Paris qu'à Montpellier. Vos soins obligeants m'aidaient à surmonter les difficultés; ici je suis un peu plus seul, et me vois entouré d'élèves que je ne puis atteindre. Enfin je suis toujours entre le découragement et l'espoir; aujourd'hui, par exemple, mes actions sont à la hausse, demain peut-être je serai de mauvaise humeur.

L'Exposition ne s'annonce pas d'une manière brillante. Le 15 Mars, jour où tous les tableaux devaient être rendus, il n'y en avait que 260 environ. C'est ce qui a obligé le directeur des Musées à remettre la clôture au 15 avril. Il y aura très peu de productions capitales, parce que les arts, comme le commerce de l'industrie, ne sont pas encouragés. Il est bien fâcheux pour un artiste de faire des frais immenses pour une grande page qui restera peut-être dans son atelier ou qu'il sera obligé de céder pour rien, s'il trouve un acheteur. Les tableaux d'église sont perdus; les grands tableaux ne sont plus achetés, puisque les capitalistes retiennent leur argent; le gouvernement ne fait plus travailler puisqu'on ne parle que d'économie et de guerre.... Les pauvres artistes sont bien enfoncés!! En revanche, le Salon sera encombré d'une masse de dessins, parce qu'on peut les faire à peu de frais et que,

d'ailleurs, cela se place bien plus facilement. J'ai bien peur que l'Exposition ne nous découvre bien crûment notre misère.

J'ai reçu une lettre de Laurent (1); il m'apprend que vos tableaux ont supporté un rude assaut; mais, comme il ne me parle d'aucun malheur, j'aime à croire que votre galerie n'aura rien souffert. Je me figure très bien quelles doivent être vos souffrances, dans de pareils moments. Espérons que de tels désordres seront réprimés. Je n'ose presque pas vous demander des nouvelles de votre École. Ce que vous m'en disiez dans votre dernière lettre était très peu rassurant.

Je viens de voir à l'instant l'exposition du troisième tableau commandé pour la Chambre des Députés. Il y a au moins trente esquisses, mais seulement deux ou trois de remarquables : Court, qui ne se décourage jamais, Lethière, Delacroix, etc., etc. M. Lethière, avec des bonnets de la Liberté, des blouses, des manteaux, a un peu trop *antiquisé* son sujet; il en est devenu raide et froid. Delacroix a jeté sa palette sur sa toile. Court me semble encore au-dessus de ses concurrens.

Vous me faites beaucoup de questions et je vais y répondre. Je croyais vous avoir dit que l'on nous renvoyait, à présent, à 2 heures de l'atelier. Quand j'y suis entré, c'était à une heure, parce que l'on commençait à 8 heures; aujourd'hui, le temps ne permet de commencer qu'à 9 heures

(1) Élève de Fabre, à Montpellier.

du matin. Après le modèle, l'atelier se ferme ; c'est une mesure que M. Gros a dû prendre pour éviter un vacarme affreux que quelques tapageurs faisaient quand le modèle ne posait plus. Cela est assez contrariant, surtout pour ceux qui ont envie de travailler et qui n'ont pas une chambre bien éclairée. Je m'étais fait une plus belle idée des ateliers de Paris.

Dès que le modèle se repose, tous les peintres retournent leurs toiles, les dessinateurs leurs cartons ; de cette manière, ils évitent les conseils ou les railleries de leurs camarades ; ils n'osent pas, entre eux, se conseiller, et leur amour-propre est froissé à la moindre plaisanterie sur leurs ouvrages. On n'y fait pas d'esquisses, parce qu'on les fait assez mal et que l'on craint les charges.... Deux ou trois d'entre nous seulement travaillent chez eux, mais se gardent bien de montrer ce qu'ils font. Je crois m'être expliqué la chose. Aucun élève ne faisant des esquisses, ceux d'entre eux qui ont voulu commencer à en faire ont dû les faire mauvaises ou même comiques : de là des charges, des plaisanteries, etc..., et cela dégoûte entièrement d'essayer ce genre d'études. Du reste, on est, à l'atelier, d'un égoïsme et d'une jalousie révoltants.

Je ne vais pas à l'Académie, parce que je suis arrivé deux mois après le concours. Il a lieu au mois de mars et au mois de septembre ; quant au concours de médailles, chaque trimestre. Je n'ai pas voulu m'exposer à être chassé de l'Académie

en me présentant à la place d'un autre élève. J'irai, dans dix jours, me faire inscrire pour le prochain concours ; il dure quatre semaines. En attendant, je vais toujours à une Académie particulière où, malheureusement, il n'y a personne de fort. Je n'espère pas avoir un brillant numéro à l'Académie. On assure que MM. les Professeurs, ayant à juger trois ou quatre cents figures, se contentent de bien classer les dix ou douze premières, et les autres très lestement. Ainsi tel est souvent appelé qui ne s'y attendait pas. Je redoute un malheureux hasard.

Je n'ai pas encore peint à l'atelier ; M. Gros tient à ce qu'on dessine longtemps. Je ne peindrai qu'après le concours. Je suis encore parmi les dessinateurs, mais je crois pouvoir vous assurer que j'en suis le plus fort. Notre professeur m'a déjà plusieurs fois fait l'honneur de me proposer pour exemple à mes collègues. Cependant, il est loin d'être content ; il voudrait me voir *remuer* un peu plus mes figures ; il trouve que je *finis* trop, et pourtant je fais deux figures par semaine, tandis que tous les autres n'en font qu'une ! Je n'ai pas montré à M. Gros ce que j'avais peint près de vous, parce qu'on m'a dit qu'il ne jugeait pas par ce qu'on a fait, mais par ce qu'il voit faire.

Depuis deux mois, les deux plus forts élèves de l'atelier sont rentrés ; un d'eux a concouru l'année dernière, et fait d'une couleur étonnante.

En général, l'atelier n'est pas fort ; cependant il y a des moments où je me décourage en pensant qu'il faut dépasser tout cela.

Vous avez dû voir, dans les journaux, que les cours et concours de l'École des Beaux-Arts avaient été suspendus par MM. les Professeurs. A la mort de M. Sue, professeur d'anatomie, M. Gerdy fit ce cours gratis, en attendant sa nomination à la chaire vacante. Ce suppléant avait, pour les élèves, tous les soins et complaisances possibles. On assure qu'il a beaucoup de talent et surtout l'esprit de ce cours. Je n'ai profité que de quelques leçons, le cours étant à sa fin.

Durant les vacances, M. Émery fut nommé en remplacement de M. Sue. M. Gerdy avait demandé le concours ; les élèves, vexés qu'on leur enlevât un professeur qu'ils aimaient, résolurent de siffler le nouvel élu qui est, dit-on, sans talent, mais gendre de M. Hersent. En effet, le bruit et la cabale furent tels que M. Émery, à sa première leçon, fut obligé de s'en aller sans ouvrir la bouche. Les Professeurs, ayant appris que les élèves se proposaient de jeter des pommes cuites à sa seconde leçon, ont suspendu tous les cours et concours de l'École. Lundi, il y a une réunion à l'Institut pour prendre de nouvelles déterminations.

L'Académie du soir a toujours lieu, mais nous sommes privés des cours d'histoire et de perspective, qui sont si essentiels. Vous savez que toutes les Écoles s'en mêlent, et quelques turbulents ont conseillé aux élèves des Beaux-Arts de faire du bruit. On assure que c'étaient les sculpteurs et les architectes qui étaient les plus acharnés contre M. Émery. Je crois qu'on chassera pour toujours de l'École les principaux moteurs de ces troubles...

Paris, le 21 Mai 1831.

Mon père me fait des reproches sur mon retard à vous envoyer le catalogue de l'Exposition. Je suis vraiment désespéré de vous avoir fait attendre, mais, comme je savais que tous les jours on augmentait la galerie, j'ai voulu vous envoyer ce livret le plus complet possible, et ce n'est que lorsque le premier supplément a paru que je l'ai mis à la poste. Veuillez m'excuser en faveur de l'intention.

Vous avez dû voir mon nom sur ce livret, et peut-être en avez-vous été étonné. Voici le fait : j'avais besoin d'une boîte à peindre, pour l'atelier ; je me suis arrangé avec un marchand ; mon dessin l'a payée. Il m'a été plus commode de donner du papier que trente francs.

Pensez-vous enfin à venir voir cette Exposition ? Votre espoir serait un peu déçu si vous vous attendiez à y voir beaucoup de choses capitales : une masse énorme de portraits, pour la

plupart mauvais, des tableaux bizarres, des effets outrés, des barricades, etc..., mais il y a de fort bonnes et belles choses.

Je ne suis pas assez éclairé pour vous donner une critique des tableaux les plus remarquables. D'ailleurs, les journaux, et surtout les *Débats* vous ont déjà donné plusieurs articles. Les arts, ont, à présent, leurs modes, leurs caprices; le classique n'est plus apprécié; un grand tableau n'est plus senti. Dans le genre *en vogue*, les Vernet, les Delaroche, les Coignet, les Steuben, les Schnetz, etc., tiennent vraiment le premier rang. Le *Mazarin* et le *Richelieu* de Delaroche sont deux charmants petits tableaux. Un des tableaux qui m'ont le plus frappé, c'est *La Peste de Rome sous Charles V*, par Larivière (1).

Du reste, je ne puis pas vous donner une juste idée du Salon; on dit que son aspect n'est pas celui d'autrefois. Il me semble, monsieur, que c'est une bien belle occasion pour tenter le voyage. Vous aviez envie de connaître l'état des arts en France; ce désir, la saison la plus agréable de l'année et surtout votre santé, qui semble tout à fait rétablie, devraient ne pas vous laisser hésiter un seul instant. Je n'ose pas trop vous y engager, de peur que vous ne m'accusiez d'égoïsme. Celui-ci est au moins excusable.

(1) *Peste à Rome, sous le pape Nicolas V*, réexposé en 1855 (au musée du Luxembourg). Charles Philippe Auguste de Larivière (1798-1876) était élève de Girodet et de Gros.

Je ne sais pas si je dois vous parler de moi. Depuis quelque temps, je suis tout à fait découragé. *Je m'enfoncé constamment*; depuis plusieurs semaines, je ne fais que de mauvaises figures. J'ai déjà concouru deux fois à la médaille, la première à la nature, la seconde à la bosse. M. Ingres nous avait donné le *Centaure qu'un Amour tire par les cheveux*; peu d'élèves l'ont terminé. La semaine prochaine recommence un concours à la nature. On ne jugera tous ces concours que lorsque le second concours à la bosse sera achevé.

Le concours du Grand Prix a commencé la semaine passée. Je me suis mordu les poings de ne pas m'être présenté à la première épreuve. M. Lethière avait donné un sujet tiré de l'*Enéide* : « Enée et son père, après la guerre de Troie, débarquent sur la côte de Sicile; un grec y avait été abandonné; sa misère était extrême. A l'aspect des Troyens, il veut fuir, mais ses maux sont si grands qu'il court enfin se jeter à leurs pieds; il lui sera même doux de mourir de la main des hommes, etc.... » Il y avait environ 45 esquisses, dont au moins 35 étaient très mauvaises. Sans que vous puissiez me taxer d'amour-propre, je puis vous assurer que j'aurais mieux fait que dix au moins, qui ont été reçus à la seconde épreuve. Cela ne m'aurait pas conduit bien loin, car j'aurais bientôt échoué, mais j'aurais fait acte d'apparition. On est quelquefois malheureux de n'avoir pas assez de *toupet*.

Paris, le 23 Juin 1831.

J'ai pris la liberté de vous adresser M. Brossard (1), élève de notre atelier; c'est un jeune homme très doux et qui ne manque pas de talent, mais seulement pour le portrait. Il se rend à Toulon, et de là, il se propose de visiter le Midi. Curieux de connaître votre belle galerie, et sachant combien vous vous intéressez aux jeunes artistes, il m'a demandé une lettre pour vous. J'ai cru pouvoir le faire, d'autant qu'il pourra satisfaire votre curiosité, soit sur notre atelier, soit sur l'Exposition. Veuillez voir en lui un de mes camarades.

Je dois commencer cette lettre par un acte de contrition : le concours des médailles a été jugé et j'ai été évincé. M. Gros était mécontent de son atelier; il n'a rien eu à ce concours. Il ne s'en est fallu que deux voix pour que j'eusse une médaille d'après le modèle. Cette figure m'a été retenue par notre chef d'atelier, pour l'atelier. La semaine passée, le second concours a recommencé; je tâcherai d'y être plus heureux.

Vous me conseillez de peindre un tableau de deux ou trois figures et de le peindre en conscience; je le voudrais de grand cœur. Je conçois combien cela me serait utile; c'est en

(1) André Guillaume Etienne Brossard, peintre et graveur, élève de Gros et de Paul Delaroche, entré à l'Ecole des Beaux-Arts en 1827; portraitiste.

faisant un tableau que l'on fait de véritables études, mais je suis bien mal logé pour cela. Je ne puis pas penser à le faire à l'atelier; c'est une affaire impossible. Au milieu de trente démons, il serait difficile de faire quelque chose de bon. Il faudrait donc louer un atelier; cela, joint aux frais de modèles, de mannequins, etc., serait une dépense qui excéderait de beaucoup mes moyens. Il est vraiment malheureux que, dans les arts, on soit obligé de mesurer ce que l'on devrait faire à ce que l'on peut faire. Cependant je tâcherai d'économiser et peut-être, vers la fin de l'année, pourrai-je exécuter ce que vous me conseillez.

En attendant, je fais des esquisses. Si M. Gros était un homme un peu plus traitable, je lui ferais voir toutes celles que je fais; mais comme on ne lui parle pas quand on veut, je suis quelquefois obligé de me contenter des conseils de mes camarades. On dit que M. Gros est *redevenu* de mauvaise humeur depuis qu'il a repris sa femme (ce sont, peut-être, des cancans d'atelier).

J'ai vu le concours pour la statue de Napoléon; c'était bien médiocre, quoique des gens de talent s'y fussent présentés, entr'autres M. Foyatier (1), auteur du beau *Spartacus* qui est au Salon. Cette statue, dont M. de Nattes vous parlera,

(1) Denis Foyatier, sculpteur (1793-1863), avait déjà exposé un *Spartacus* en plâtre, au Salon de 1827. Celui qu'il donna au Salon de 1831 était en marbre et destiné au jardin des Tuileries.

avait fait espérer un *Napoléon* digne de lui. Du reste, il me semble qu'une pareille statue était bien difficile à composer. Un costume aussi ingrat a malheureusement influencé le plus grand nombre de concurrens, qui s'étaient bornés à faire un petit homme, comme les gravures des boulevards le représentent.

Je ne vous parlerai pas de l'Exposition. M. de Nattes, le livret à la main, vous en donnera des détails. Sur plus de 3 000 tableaux, on serait embarrassé d'en citer 200 de remarquables. Les anciennes réputations n'ont rien exposé. M. Gros et M. Hersent ont exposé des portraits indignes de leurs pinceaux, M. Gros surtout. Heureusement, disait un journal, son immortalité est au Luxembourg. La vogue du *Gudin* est à la baisse.

Avec M. Gabriel de Nattes, nous sommes allés voir M. Richard, de Millau, la veille de son départ pour le midi; nous ne l'avons pas rencontré. Nous avons vu son élève, M. Brascassat (1). Ce pauvre jeune homme, qui a vraiment du talent, ne vend pas un tableau. Vous ne vous figurez pas la détresse des pauvres artistes. Les aquarelles de M. Richard pâlissent beaucoup à côté de celles de Hubert, Siméon Fort, etc., etc. A Montpellier, elles me paraissaient beaucoup mieux.

(1) Jacques Raymond Brascassat (1804-1867), élève et fils adoptif de Théodore Richard, de Millau, était aussi élève de Hersent. Il fut élu membre de l'Institut en 1846.

Paris, le 16 Août 1831.

... Depuis le départ de M. Nattes, une quinzaine de nouveaux tableaux ont été exposés : le fameux *Cromwell* de Delaroche ; depuis longtemps ce tableau était terminé, mais le porteur l'avait crevé en le portant au Musée. Cet accident a été cause du retard de son exposition. Horace Vernet a ajouté à ses tableaux deux paysages : le portrait de sa fille et une scène de la première Révolution ; quelques portraits plus ou moins bien de différents artistes, etc.

Aujourd'hui, le roi a fermé l'Exposition. Comme exposant, j'ai reçu une lettre d'invitation, et, comme vous le pensez, j'ai voulu voir cette superbe réunion. Je viens de voir tous nos artistes, d'abord tout l'Institut, puis les nouvelles réputations : Delaroche, Cogniet, Court, Robert, Champmartin, Devéria, etc. On voit rarement tous ces talents réunis. Le roi a donné deux ou trois décorations et plusieurs médailles. Il était en uniforme de la garde nationale et presque sans suite.

L'heure du courrier me presse et je suis obligé de m'arrêter ici.

Je m'occupe de mon envoi, et je vous jure, mon cher maître, que je suis bien tourmenté. J'ai deux esquisses dessinées, deux esquisses peintes, une figure d'après l'antique, une figure dessinée d'après nature. Ces six objets sont prêts. Quant à ma figure peinte, je ne suis pas

content, et, toutes les semaines, je me dis : ce sera celle d'après. Il faudra pourtant en finir, et je me livrerai, non pas sans trembler, à vos conseils et à votre critique.

Paris, le 10 Septembre 1831.

J'ai l'honneur de vous annoncer que j'ai mis hier au roulage accéléré, et à votre adresse, une caisse renfermant : une figure peinte, deux figures dessinées, une figure d'après l'antique, trois esquisses peintes et deux esquisses dessinées. D'après votre autorisation, j'ai ajouté à cet envoi (que vous recevrez le 25 au plus tard), un paquet de pinceaux pour Matet (1) et Laurens, et un portrait de Paganini. Je vous prie de remettre ces objets à Laurens (2). Je vous envoie aussi une boîte d'insecto-mortifère.

Je ne veux pas vous dire combien je suis tourmenté et surtout peu content de ma figure peinte. Elle m'a rendu bien malheureux ; elle est presque toute [faite] au premier coup. Le modèle était retenu et n'a pu me donner que quelques heures. J'aurais voulu la reprendre entièrement, éteindre les ombres, faire les extrémités que je n'ai pas eu le temps de finir, enfin l'harmoniser... Je me

(1) Ch. Paulin François Matet (1791-1870), portraitiste, premier conservateur du musée Fabre, à Montpellier.

(2) Joseph Bonaventure Laurens (1801-1890), paysagiste et aquarelliste.

recommande particulièrement à votre indulgence pour cette étude qui n'est réellement qu'une ébauche avancée.

La figure dessinée marquée n^o 39 est ma figure de réception à l'École des Beaux-Arts. Le n^o 51 que vous remarquerez sur ma figure d'après l'antique, vient de ce que 34 médaillistes sont inscrits sur les listes de cette année et retardent d'autant les élèves.

Les sujets de mes trois esquisses peintes sont :

La mort d'Hyrrnetho, femme de Déiphonte, roi d'Épidaure ; Énée et son père secourant un grec abandonné dans l'île de Sicile, et les Amants de Pénélope essayant de tendre l'arc d'Ulysse. Mes esquisses dessinées sont : *Régulus retournant à Carthage, et Cleobis et Biton trainant le char de leur mère.* Je n'ai pu églomiser (1) ce dernier dessin ; il aurait fallu une trop grande feuille. Mon père l'églomiserait, si vous le jugez convenable.

Je m'arrête. Je vous envoie tout cela sans commentaires, mais non sans trembler. Jamais vous ne m'avez autant épouvanté ; ma seule crainte, mon cher maître, est de ne pas remplir votre attente.

(1) « On a appelé *verres églomisés* des glaces servant à encadrer des estampes et recouverts à l'intérieur du cadre de filets d'or et d'une large bande noire servant de bordure à l'estampe ou au dessin encadré. » (Havard, *Dict. de l'ameublement*). L'inventeur de ces verres aurait été un nommé Jean-Baptiste Glomy, mort en 1786.

Paris, le 5 Octobre 1831.

Vous me demandez si je vous trouve trop sévère!... J'ai trouvé votre indulgence extrême et je sens que je n'en méritais pas autant. Ce qui me désespère, c'est de n'avoir pu faire davantage et surtout de ne vous avoir pas satisfait en tout. Mais *que la peinture est difficile!* et les difficultés augmentent sans cesse, et je suis effrayé pour l'avenir. Je fais souvent de tristes réflexions, et il faut avoir beaucoup de courage pour se roidir contre ces malheureux accès. Cependant je crois que ma persévérance ne m'abandonnera pas, si vous voulez me continuer vos bontés et vos excellents conseils.

Comme j'avais eu l'honneur de vous l'écrire, c'était ma figure peinte qui avait le plus besoin de votre indulgence. Malheureusement je ne puis plus faire dans l'atelier, où nous sommes plus de trente, ce que je faisais à Montpellier, où nous n'étions que trois ou quatre. On ne peut exiger ici qu'on ébauche une figure pour la repeindre quelques semaines après. On est, par tour, le premier sur la liste ; le premier et le dernier ont droit à poser le modèle. Ainsi vous voyez qu'il faut une trentaine de semaines avant de revenir au n^o 1 ; heureusement, il y a des élèves qui ne viennent pas le lundi à l'heure exacte et, alors, leur tour est perdu. La pose de ma figure peinte n'est pas de moi. J'ai eu le malheur d'avoir, cette semaine, un modèle très gras et qui a un peu les

défauts que vous avez remarqués dans mon étude et que j'ai encore exagérés. A l'avenir, je prendrai garde ; je tâcherai de vous satisfaire dans mes études d'après l'Antique, mais comme on fait ces figures à l'École des Beaux Arts, on n'a que douze heures pour cela, et c'est bien peu pour tout finir en conscience.

Je vous suis extrêmement obligé d'avoir soustrait ma *Pénélope* à l'examen du Conseil municipal. M. Gros m'avait dit qu'il trouvait cette esquisse *un peu enfant* ; je ne sais vraiment pourquoi je vous l'ai envoyée. Je vous avouerai que j'avais un peu perdu la tête ; j'avais si peur de ne pas vous contenter !... Je serai dorénavant plus rigide dans l'expression de mes sujets.

Dans le *Régulus*, mon intention n'a pas été de faire du romantique en indiquant ces deux figures dans l'ombre. Je voulais seulement indiquer qu'elles étaient sur un deuxième plan, et je ne me suis pas aperçu que, d'une demi-teinte, j'en avais fait une ombre. Quant à mes figures qui entrent dans le piédestal, je ne veux pas tâcher de m'en disculper ; ce qui m'étonne, c'est que cet énorme défaut me soit échappé. Vous me parlez du fond de mon grand dessin que vous croyez reconnaître : je n'ai copié ce fond nulle part ; je me suis seulement inspiré du Poussin.

S'il m'est permis de vous présenter une petite observation, après toutes les marques d'intérêt que vous me témoignez, je vous dirai que l'exposition de mes études au Musée m'a presque épouvanté.

Vous devez concevoir facilement combien la journée de dimanche à dû me paraître longue, mais je ne m'en plains plus, du moment que vous l'avez jugée convenable. Je sens combien est grande votre amitié pour moi ; les peines que vous vous donnez auprès du maire et son Conseil, envers qui vos relations sont si peu agréables, en sont la preuve. Le mot de *reconnaissance* est bien froid pour vous exprimer ce que je vous dois.

Votre lettre, où respire le plus grand intérêt pour moi, m'a donné de vifs regrets. Vos critiques m'ont paru si justes et si savantes que je suis vraiment désolé de ne pouvoir être sous leur pouvoir immédiat. M. Gros, qui certainement nous donne d'excellents conseils, nous traite un peu comme des écoliers ; on ne peut lui faire la moindre observation. Il ne s'informe jamais si l'on fait des esquisses ; il corrige très bien celles qu'on lui présente, mais il me semble qu'il n'engage pas assez à en faire. Aussi on a peur de lui en faire voir, et, de là, on n'en fait presque pas ou pas du tout ; je suis celui qui lui en présente le plus. Tout en étant trop sévère, il nous laisse trop maîtres de faire ce que nous voulons ; c'est malheureux, car il faut alors que toute l'ardeur vienne de l'élève.

Vous avez sans doute vu, dans les journaux, les critiques et les jugements du grand prix de peinture. Vous savez que c'est encore un élève de M. Gros qui a remporté le grand prix. Le sujet

était fort difficile, et presque tous ont échoué : c'est *Achille poursuivi par le Xanthe*. Le fleuve indigné rejette les victimes du héros sur le rivage et le poursuit jusque dans la plaine. Achille invoque le secours de Jupiter, qui envoie Neptune et Pallas donner une force nouvelle au héros, etc... Le concours était assez faible ; le plus mauvais tableau était d'un élève de M. Ingres. Cela avait l'air d'une mauvaise plaisanterie : pas d'effet ; sans couleur ; toutes les figures sur le même plan ; un fond plaqué derrière, et son horizon était à 6 pouces du bord supérieur du tableau. L'École de M. Ingres est en opposition avec tous les autres ateliers. Ces petites zizanies d'atelier sont quelquefois amusantes. Notre grand prix n'était pas remarquable, mais il y avait des parties très bien. Cependant sa victoire n'est pas complète, puisqu'il n'a eu le prix qu'à la majorité de deux voix.

L'impression que vous a faite M. Bénézet ne m'a pas du tout étonné ; il est connu à l'École pour son *aplomb* et sa vanité. Il est réellement le seul élève de M. Bosio ; il a aidé à *monter seulement* les grandes figures du monument de M. Demidoff. C'est le neveu de M. Bosio, jeune homme de beaucoup de talent, qui travaille à avancer ce grand ouvrage. M. Bosio termine seul. Quand à M. Bénézet, son affaire est de se vanter, et il s'en acquitte très bien. J'ai vu sa grosse tête dont il vous a parlé ; il en a parlé à tout le monde. Tous mes camarades sont allés, un jour, la voir

dans son atelier. Je m'en suis dispensé parce que je le connais un peu, qu'il est de Montpellier, et qu'on voulait lui faire des charges. On a commencé à le *faire aller* longtemps en lui faisant de grands complimens; il était radieux; mais on a fini par lui demander si elle était moulée sur nature. Alors seulement il s'est aperçu qu'il était joué, et il se fâcha tout de bon. J'espère qu'il ne saura rien de ce que je vous dis ici; je serais désolé qu'il pût croire que je veux le desservir auprès de vous.

Paris, le 27 Décembre 1831.

... Nous avons longtemps parlé avec le camarade Brossard, que je vous avais adressé l'été passé; il ne tarissait de parler de votre bonté et de votre complaisance. Comme M. Gros nous parle souvent de vous, tous les élèves le questionnaient et regrettaient que notre cher maître n'eût pas votre bonté, tout en ayant votre franchise. J'appréciais plus qu'eux ces regrets et leur disais que M. Gros devrait encore vous emprunter un peu d'intérêt et de sollicitude pour ses élèves. Votre musée a toujours sa part dans nos entretiens et nous parlons des belles choses que vous y avez réunies.

J'ai écrit à mon père que j'*avais failli* avoir une médaille. Je vais vous dire comment M. Gros nous l'a appris. En entrant à l'atelier, le jour du jugement, il avait l'air de très-mauvaise humeur,

et il mêla à son discours quelques mots sonores et énergiques : « C'est fort désagréable, dit-il, d'avoir un atelier qui ne répond pas à vos soins ; quand on entre ici, on est flatté de voir une trentaine de b..... qui ont l'air de travailler ; pas du tout, ils ne font rien. Votre concours était affreux ; à peine deux ou trois figures que l'on pût regarder. Ces messieurs (les professeurs) ne sont pas aussi fiers que moi ; ils se sont donnés deux médailles. Je suis plus difficile, et j'attends mieux de vous. Certes, j'aurais pu leur présenter une figure meilleure que celles qu'ils ont couronné. Même, un instant, j'ai été tenté de pousser Férogio : sa figure était bien, mais je n'ai pas voulu, parce que je veux mieux que cela. »

Et, après m'avoir fait compliment sur ma tête et mon torse et blâmé une jambe pliée qui était un peu longue, il ajouta : « Votre figure valait une médaille, mais c'est par amour-propre que je n'en ai pas voulu. » Ce compliment (si c'en est un), m'a valu, pendant huit jours, des charges de mes camarades. Ainsi, pour faire pièce à MM. Lethière et Hersent, qui avaient eu deux médailles assez médiocres, M. Gros m'a privé d'un petit succès qui me coûtera peut-être six mois de travail. J'avoue que cela m'aurait fait grand plaisir et je regrette que sa sollicitude n'ait pas été un peu plus loin.

Le temps est cause que nous ne commençons à travailler qu'à 9 heures ; l'atelier dure jusqu'à 2 heures, et, à 3 heures et demie, il est impossible

de peindre ou de dessiner. Le cours de perspective nous occupe deux fois par semaine, de 2 heures à 3 heures; vous voyez qu'il reste bien peu de temps pour faire autre chose. C'est une époque bien triste, et on est malheureux d'avoir si peu d'heures à soi; aussi je ne fais presque rien hors de l'atelier; j'attends de plus beaux et de plus longs jours avec impatience.

Puisque votre indulgence a été jusqu'à trouver mes deux dessins bien, je suis enchanté que vous les ayez vus. Une crainte que je ne puis définir m'avait engagé à demander à mon père de ne point vous les montrer. En faisant ces deux dessins, je remplissais plutôt une obligation contractée que je ne pensais à l'art. Mes *Croisés* m'ont pourtant donné beaucoup de mal, sans compter les recherches que j'ai dû faire à la Bibliothèque; je regrette que la saison et ma bourse m'empêchent de faire des études plus sérieuses encore.

L'Exposition des *Amis des Arts* est bien mesquine; il n'y a rien de remarquable. Je n'ai pas encore vu l'*Exposition libre* du Musée Colbert; je pense que cela doit être plus mauvais encore, puisque l'on reçoit tout ce que l'on présente. On dit que ces galeries ne sont aussi médiocres que parce que les artistes, sûrs d'une exposition au mois de février, réservent leurs ouvrages pour cette époque.

Selon vos ordres, je suis allé m'informer du prix de l'ouvrage de Deroy. Les trois livraisons

des *Rives de la Seine* (1), avec la carte et la vignette, coûtent, sur papier de Chine, 45 francs, et sur papier ordinaire, 36 francs. Dans le cas où vous les désireriez, j'ai mis pour condition expresse que je choisirais moi-même les épreuves.

Les progrès de Laurens ne m'étonnent pas ; il est *piocheur* et sous vos yeux. J'ai vu un dessin de Saint-Guilhem-le-Désert qu'il a envoyé à un de ses amis : je l'ai trouvé fort bien, seulement j'aurais voulu une forme moins carrée, ce qui rend son dessin peu gracieux, et pas de différence de sépia entre les premiers plans et les plus éloignés. Il me semble que ce qui est lavis doit être nécessairement de la même couleur. Bonnafous travaille-t-il ? Veuillez me rappeler à ces messieurs.

Je ne vous parlerai pas de votre école, puisque vous en avez l'air si peu satisfait. Je ne sais pas si M. Bosio a éconduit Bénézet ; tout ce que je sais, c'est qu'il peut très-bien s'en passer.

Paris, le 29 Avril 1832.

J'ai l'honneur de vous annoncer que la première épreuve du concours du Grand prix a eu lieu mercredi dernier, et que j'ai obtenu le n° 11 sur les vingt esquisses choisies. Je crois que mes succès de cette année s'arrêteront là, car les

(1) Isidore Laurent Deroy, né à Paris en 1797, avait exposé, au Salon de 1831, des aquarelles : *Vues prises au cours de la Seine*.

neuf logistes de l'année passée, plus deux seconds prix qui se reposaient depuis deux ou trois ans, ont concouru cette année. D'ailleurs, je me rends pleine justice, je ne peins pas assez bien une figure pour espérer davantage.

Le sujet de notre esquisse était assez simple et bien connu : « Philopœmen, engagé à souper chez un de ses amis, est pris, par la maîtresse de la maison, pour l'esclave du général. Elle le prie de fendre du bois pour hâter les apprêts du festin ; il était occupé à cette besogne, quand son ami entre et se récrie sur la méprise : « Je paie, dit le général, la peine de ma mauvaise mine, etc... »

La plupart des concurrens ont conçu cette action très-simplement et n'ont groupé que les trois personnages. Il m'a semblé, au contraire, que, puisque l'on attendait un général, et surtout Philopœmen, on devait y mettre de l'apparat. Aussi ai-je tâché de rendre le mouvement, l'empressement qu'occasionne l'arrivée d'un grand personnage. M. Gros a été assez content de ma composition, seulement elle était un peu lâchée, mais il faut tellement se dépêcher pour avoir le temps de couvrir au moins sa toile, que l'exécution doit nécessairement s'en ressentir.

M. Gros a eu six élèves reçus. Je ne sais si cela tient à ce qu'il nous soutient davantage, ou que, dans les autres ateliers, ils soient réellement plus faibles, mais nous sommes toujours en majorité partout. M. Ingres n'en a eu que trois ; leurs compositions m'ont paru bien faibles. Je ne

sais si vous connaissez quelques tableaux de ce professeur; ses élèves, en voulant suivre ses traces, font des choses presque ridicules, mais qui, pourtant, ont des admirateurs. Ainsi leurs esquisses ne présentaient que trois figures à côté les unes des autres, sans se grouper; un fond tout uni et pas d'effet. C'est vraiment la charge d'un tableau de l'enfance de l'art. Ces différences d'écoles sont étonnantes, et l'on ne conçoit pas qu'un homme force un élève à suivre sa manière, la lui impose, ou lui fait quitter son atelier. M. Ingres est ainsi. Cependant, le plafond qu'il vient de terminer pour le musée égyptien est très-beau. C'est l'*Apothéose d'Homère*.

La deuxième épreuve, c'est à dire la figure peinte, a lieu le 15 mai. J'aurai l'honneur de vous écrire après le jugement.

Vous avez sans doute appris la mort de M. Lethière. Une rétention d'urine, jointe à une jeune maîtresse qu'il s'était donné tout récemment, l'ont emporté en quelques jours.

Le choléra perd tous les jours de son intensité; cependant il se fait encore assez rudement sentir. Quant à moi, il me semble qu'il n'existe plus, car il a presque abandonné le faubourg Saint-Germain, et je ne vois plus ces scènes de désolation qui se présentaient presque à chaque instant dans les premières semaines de la maladie. Jusqu'à présent, tout porte à croire que le choléra sera très-peu violent en province; c'est sur Paris qu'il aura assouvi sa rage. On porte à

30 000 le nombre d'individus morts. On dit que le gouvernement cache la vérité pour calmer le moral ; cette supercherie est tout à fait louable. Mon père m'écrit que l'on prend des précautions à Montpellier ; on fait bien de prévoir des malheurs qui, j'espère, n'arriveront pas.

Paris, le 26 Mai 1832.

Je suis logiste ! Je suis reçu le troisième ; j'en deviendrai fou. Je suis hors de moi ; je n'espérais pas un pareil bonheur. Je vous en remercie, car c'est à vous que je le dois, et de toutes les manières. M. Gros n'a que deux élèves reçus ; il est fort mécontent. Deux logistes de l'année passée n'ont pas pu l'être, ni cet élève que je craignais tant.

Nous entrons en loge lundi prochain 28. J'aurai l'honneur de vous écrire longuement, dès que je connaîtrai le sujet proposé ; j'ose espérer que vous me soutiendrez de vos excellents conseils, dans la difficile tâche que je dois remplir.

Je n'ai pas pu remettre votre lettre en main propre à M. Gros, parce que j'étais occupé toute la journée à faire ma figure ; mais il m'a fait demander et je dois aller chez lui demain matin à 9 heures. Je vous remercie du plus profond de mon cœur de l'empressement que vous avez mis à écrire à M. Gros, et vous êtes certainement pour beaucoup dans le succès que je viens d'obtenir.

Veillez faire connaître à mon bon père ma joie ; je suis heureux pour moi et pour ma famille...

S. d.

Je sors de chez M. Gros (1) et je suis tout étonné de l'aimable réception qu'il m'a fait. C'est la première fois que je lui ai parlé librement ; il m'a fait beaucoup de complimens sur ma figure peinte, non sans en blâmer quelques parties, mais il m'a dit que je l'avais surpris, et qu'à présent il espérait en moi. Il est de fort mauvaise humeur contre un élève sur lequel il comptait, et il est presque malade de n'avoir pu en faire recevoir un autre qui avait fait une jolie figure, mais que M. Ingres et sa coterie ont exclu pour placer un des leurs. Cette injustice l'a révolté.

Il m'a donné ensuite la lettre de M. Fabre, en me disant de la lire tout haut : « *Nous n'aurons à rougir ni l'un ni l'autre, car il y a des complimens pour tous les deux.* » J'ai reconnu là M. Fabre. Cette lettre est vraiment charmante, et la fin est remplie de grâce et de fraîcheur. Je crois que M. Gros l'a apprise par cœur, car il répétait après moi et me disait : « N'est-ce pas que c'est joli?... »

M. Fabre lui a fait grand plaisir, et il veut lui annoncer lui-même que je suis reçu au concours. Alors je me suis bien gardé de lui dire que c'était déjà fait. C'est moi qu'il chargea de sa lettre

(1) Cette lettre de Férogio est probablement adressée à son père.

pour M. Fabre et d'une médaille de M. David qu'il lui destine. Je mettrai la lettre à la poste, et j'attendrai une occasion ou les ordres de M. Fabre, quant à la médaille. Du reste, je suis censé ne devoir pas dire tout ceci à M. Fabre.

Il m'a donné de très bons conseils sur ce que je devais faire demain, et m'a dit d'aller le consulter souvent. Je ne reconnaissais plus M. Gros, tellement il a été bon et affable.

En communiquant ce billet à M. Fabre, consulte-le sur mon projet d'écrire au maire de Montpellier, pour lui annoncer mon admission. S'il l'approuve, qu'il veuille bien me dire dans quels termes je dois concevoir cette lettre : je suis fort embarrassé quand il faut écrire une lettre à *l'autorité*.

Témoigne à M. Fabre toute la reconnaissance que ses bontés m'inspirent.

Paris, le 30 Mai 1832.

J'ai l'honneur de vous adresser le programme (textuellement), avec une copie du calque que j'ai laissé à l'Académie, et ma composition plus arrêtée :

Programme.

« Thésée ayant appris qu'il était fils d'Égée, roi d'Athènes, et ayant reçu de sa mère l'épée qui devait le faire reconnaître par son père, se rendit à la cour d'Égée, après avoir purgé

l'isthme de Corinthe des brigands qui l'infestaient.

« Égée, affaibli par les années, et devenu soupçonneux, céda aux suggestions de Médée, son épouse, et résolut d'empoisonner le jeune étranger, dans le festin auquel il l'avait invité.

« Thésée n'avait pas voulu se faire reconnaître pour ménager à son père le plaisir de faire lui-même cette reconnaissance. Au moment où l'on apporta les viandes sur la table, Thésée tira son épée, comme pour les découper, suivant l'usage, et la laissa voir à dessein à son père. *Celui-ci ne l'eut pas plutôt aperçue qu'il reconnut son fils et renversa la coupe empoisonnée.* »

Voilà le programme tel qu'on nous l'a donné. Une foule de choses m'embarrassent. J'ai déjà été consulter M. Gros, mais il était si occupé qu'il m'a à peine indiqué les changemens que je devais faire, mais sans me dire ce qu'il fallait mettre à la place. Ainsi il ne voudrait pas ce grand rideau du fond; pourtant il sert admirablement à mon effet, et je ne sais par quoi le remplacer. D'ailleurs, il me semble que ma composition gagnerait du côté du mouvement si cette femme, en fuyant, écartait ce rideau pour s'échapper.

J'avais mis mon *Thésée* tout nu; M. Gros m'a conseillé de lui jeter une peau de tigre sur les épaules, ce qui serait assez en rapport avec ses exploits dans l'isthme de Corinthe. Je ne sais si je dois laisser Égée sans tunique, en le drapant grandement avec un manteau royal; je préfère-

rais le faire ainsi, parce que ce serait un beau torse à faire.

Veillez me parler de ma table et du socle ; je n'ai pu parvenir à trouver quelque chose qui me convienne. Le coin droit de mon esquisse me paraît bien simple ; j'avais envie d'y placer un échanson portant un vase, mais je ne voudrais pas masquer le plan de la colonne. Dans le croquis que j'ai laissé à l'École, il y a un personnage debout au côté gauche ; dois-je le conserver ? Et, dans ce cas, que dois-je en faire ? Ou bien faudra-t-il y placer un meuble ou un candélabre pour couper cette grande ligne de terrain ?

Vous serez, j'espère, assez bon pour vous occuper un instant de cette esquisse et m'indiquer les corrections que j'y dois faire. Je termine donc ici mes commentaires, persuadé que votre bonté pour moi ne laissera rien échapper à votre critique. Que ne puis-je concourir à Montpellier !... Ayez la complaisance de me dire dans quels ouvrages je pourrais trouver des renseignemens utiles à mon tableau et surtout un beau casque pour Thésée.

Nous sommes gardés à vue dans nos loges ; on ne peut sortir un instant sans être fouillés en rentrant. Je croyais que l'École fournissait tout ce qui est nécessaire dans un atelier ; j'étais dans l'erreur. Il n'y a même pas une table de modèle, ni un clou pour pendre son habit ; il faut tout apporter. Du reste, ces loges, qui sont neuves, sont assez incommodes quant au jour, et beau-

coup trop petites ; n'importe, je suis content d'y être. Cependant, à présent que je suis un peu plus calme, je commence à être effrayé de mon entreprise, et mon bonheur m'épouvante presque. Je sais bien que je vais avoir souvent des moments de découragement et des envies de crever ma toile, mais j'aurai alors recours à vous... Vous m'avez presque donné le droit de compter sur votre bonté.

J'attendrai vos conseils pour commencer mon esquisse peinte ; je préfère commencer mon tableau quelques jours plus tard, mais être tout à fait fixé sur l'arrangement de ma composition.

Paris, le 1^{er} Juillet 1832.

Dimanche passé, M. Gros m'a remis deux médailles de M. David, une pour vous et l'autre pour votre musée ; il m'a grondé de ce que je n'avais pas été les chercher dans le courant de la semaine. Il était contrarié de ce que sa lettre arriverait si longtemps avant ce qu'il vous annonçait.

Je dois donc commencer la mienne par vous demander pardon de ce retard. J'avais alors *modèle* tous les jours, pour faire les ensembles de mes figures, et je ne trouvais pas un moment pour aller chez M. Gros. Il m'a expressément recommandé de vous expliquer que ce retard ne provient que de ma négligence, et non de la sienne. Le jour même que j'ai eu ces médailles, je

les ai emballées et portées à la poste, mais on n'a pas voulu recevoir ce paquet sans voir le contenu ; je n'avais pas mon cachet sur moi, chose nécessaire.... Enfin toutes ces formalités, que j'ignorais, ont été cause que votre petite boîte n'est partie que le lendemain. J'espère que vous l'aurez reçue en bon état. On m'a bien recommandé, à la poste, de vous envoyer la reconnaissance ci-jointe.

Je sors encore de chez M. Gros pour lui demander des conseils ; il m'avait demandé mes dispositions de draperies, et il me les a corrigées. Depuis que j'ai eu l'honneur de vous écrire, j'ai soumis plusieurs fois ma composition à M. Gros, qui m'y a fait faire de notables améliorations ; je les faisais, tout en tâchant de joindre vos conseils à ceux qu'il me donnait. Il m'a fait resserrer davantage mes personnages ; il a fallu les agrandir un peu. J'ai augmenté aussi la table, en la rapprochant de Thésée ; il m'a été cependant impossible de faire voir le siège de Médée. J'ai placé la figure de gauche que j'avais envie de supprimer, et j'en ai fait un jeune serviteur. J'ai indiqué, d'après les conseils de M. Gros, le char de Médée traîné par deux dragons, que j'ai arrangé avec assez de bonheur, à ce que m'a dit M. Gros. L'effet y sera pour beaucoup, et je ne sais pas si je le réussirai comme dans mon esquisse. Je n'ai pas encore pu trouver un bel arrangement pour Médée, et je suis assez embarrassé sur le caractère que je dois lui donner ; elle fuit, regardant Egée de qui elle doit redouter le colère. Cette figure est vraiment

difficile, et vous serez bien bon si vous voulez bien m'aider à sortir d'embarras. Mon tableau est tout ébauché, et j'ai peint une partie du fond; jusqu'à présent, je n'ai pas eu trop de malheur, mais je vois un autre avenir. Maintenant qu'il va falloir exécuter et réellement exécuter, je conçois les difficultés que je vais rencontrer...; les têtes et les draperies m'épouvantent. Vous me conseillez de soigner l'exécution de mon tableau... hélas! Je ferai de mon mieux, mais vous concevez de quelle adresse est capable un malheureux qui n'a jamais fait même une petite galette....

A dater de demain, nous aurons encore 43 jours de travail; le 24 août est le jour fatal où j'aurai sans doute un fameux cauchemar sur la conscience.

J'ai appris avec plaisir, par mon père, que le duc d'Orléans avait rendu hommage à votre talent et à votre musée; c'est une bonne leçon pour les autorités de Montpellier.

Paris, le 27 Août 1832.

Aujourd'hui que je suis rendu à moi-même, je vais vous donner quelques détails sur notre concours et sur mon tableau.

Dans les trois mois qui se sont écoulés, j'ai passé des jours bien malheureux, mon cher maître, de ces jours dont on se rappelle toute la vie. Je crois avoir eu du courage.... Sans vous encore, j'aurais peut-être abandonné ce concours,

car j'ai été jusqu'à maudire le moment où je m'y étais engagé. Je dois vraiment vous remercier de m'avoir révolté contre moi-même.

Je vais vous dire le jugement que mes camarades ont porté de mon tableau : le ton général est chaleureux, mais d'une vigueur tendant quelquefois à la crudité ; ma table beaucoup trop petite. Cela tient à ce que M. Gros a voulu me faire rapprocher les deux figures principales. Mon Thésée manque de caractère et a les jambes un peu lourdes ; mon Égée a un mouvement un peu exagéré : du reste c'est ce qu'il y a de moins mal. L'ombre portée qui est sur le côté gauche est trop forte. Ce défaut a été bien plus sensible lorsque j'ai mis mon tableau dans un cadre, mais mon terrain y a gagné, ainsi que quelques accessoires. En masse, c'est un très-mauvais tableau, mais il fait paraître gris et monotones mes deux voisins d'exposition et deux ou trois autres. Je crains beaucoup que, par cela même que je les enfonce de ton, ils ne me fassent paraître plus noir que je ne suis réellement.

Mon camarade de chez M. Gros et un élève de M. Hersent semblent se disputer le prix, à mon avis. Un élève de M. Ingres a fait un tableau où il y a de fort bonnes choses, mais c'est absolument une *peinture primitive*. C'est une charge exagérée du Pérugin et de Holbein. Quelques-uns de nos concurrents n'hésitent pas à lui donner le prix. Il y a sans doute du talent, dans cette production, comme dessin, comme grisaille,

mais aucun comme tableau et aspect; c'est d'une monotonie languissante; des valeurs de ton qui s'attaquent sans cesse; un ciel plus bleu et plus cru que la draperie bleue de son *Thésée*. Et pourtant cette peinture ne laisse pas que d'avoir des partisans! Je ne puis la comprendre. Du reste, je n'ai pas bien pu juger tous les tableaux; à mesure que j'en voyais un nouveau, je découvrais de nouvelles imperfections dans le mien.

Je viens de voir le portrait de M. Chaptal (1): il est magnifique et sera très difficile à copier. Il est fort grand; sa dimension m'a paru un peu plus forte que la grandeur des tableaux de prix, c'est-à-dire de 80 à 100. Je croyais, d'après la lettre que M. Dubrueil m'a fait l'honneur de m'écrire, qu'il n'y aurait que peu de changemens à faire à l'ajustement de ce beau portrait. M. Dubrueil ignore probablement qu'il est en costume de ministre. Par-dessus son habit, il a un *surtout* avec de la fourrure brune; il est assis devant une table; on aperçoit jusqu'aux genoux. Ainsi, pour substituer à ce costume celui de professeur de la faculté de Montpellier, il faudrait ne conserver que la tête et les mains! Je ne puis, en vérité, me résoudre à gâter une aussi belle chose, surtout quand M. Gros m'a permis de m'appuyer de son nom auprès de madame Chaptal pour qu'elle voulût bien me confier ce tableau; il m'a promis

(1) Le portrait du comte Chaptal, par Gros, avait été exposé au Salon de 1824.

de venir quelquefois me donner des conseils : ce serait une impertinence qui est trop loin de ma pensée, et que je ne puis me permettre. Si j'avais à faire une copie de votre *Canova*, je ne me permettrais pas de changer seulement le ciseau qu'il tient dans sa main, à plus forte raison son bel ajustement. Il me semble que la Faculté de Montpellier pourra s'honorer également de Chaptal, ministre et professeur, que de Chaptal professeur tout court. Je m'étais fait une fête de copier une aussi belle chose, mais je me verrais forcé d'y renoncer, si M. Dubrueil et la Faculté persistent à vouloir le faire mutiler. Veuillez, je vous prie, faire sentir mes objections (que je crois irrécusables) à Monsieur Dubrueil et me faire savoir sa détermination.

Paris, le 30 Septembre 1832.

Le prix de peinture a été décerné à Flandrin (1), élève de M. Ingres; le second prix à Gibert (2), élève de M. Picot, et le deuxième second prix Holfeld (3), élève de M. Hersent. Le premier a

(1) Jean Hippolyte Flandrin (1809-1864), le plus célèbre des élèves d'Ingres, auteur de *Saint-Clair guérissant les aveugles* et de *Jésus-Christ et les petits enfants* (Salons de 1837 et de 1839).

(2) Antoine Placide Gibert, né en 1806, a exposé au Salon de 1838 *Les misères de la guerre de Russie en 1813*; des vues d'Égypte au Salon de 1843, un *Crucifiement de Saint-Pierre* au Salon de 1865, etc.

(3) Hippolyte Dominique Holfeld (1804-1872). Son tableau de concours appartient aujourd'hui au musée de Valenciennes.

donné lieu à de grands débats parmi MM. de l'Institut. Ce tableau est, en effet, si extraordinaire!... Vous devez vous rappeler ce que j'avais l'honneur de vous écrire, il y a un mois. Il y a certainement beaucoup de talent dans ce tableau; mais c'est vouloir revenir à la naissance de l'art, car il n'y manque que des couronnes et des rayons dorés pour être un fac-similé des plus anciennes productions.

Les mêmes voix qui ont porté Flandrin ont donné le deuxième prix à Gibert, qui se rapproche beaucoup de la manière de faire de M. Ingres. Cependant, il avait fait de notables changements dans sa composition; il avait assis Egée et, dans son croquis, il était debout. Sauf les enthousiastes de M. Ingres, on ne s'attendait pas à cette conclusion. Je comptais que mon camarade de chez M. Gros aurait au moins un deuxième prix. M. Hersent espérait le premier pour Roger, un de ses élèves; la coterie Ingres l'a emporté.

Mon tableau m'a paru bien plus mauvais, lorsque je l'ai revu; il est devenu plus noir encore. Le voisinage de la grisaille Ingres m'a fait beaucoup de mal; je le lui rendais avec usure. M. Gros m'a longuement parlé de mon tableau; il est inutile que je vous dise tout ce qu'il en pense; vous en jugerez vous-même. Je me suis mis martel en tête; j'ai fait trop d'effet, de peur de n'en pas faire assez. Enfin M. Gros m'a dit qu'il y avait de quoi faire quatre tableaux

avec mon tableau. Du reste, il m'a donné des encouragements, et il a su faire la part de mon inexpérience.

Je vous envoie ma galette; elle partira mardi au plus tard. Je vous avoue que j'ai une terrible peur; j'attendrai avec une vive impatience le jugement et les conseils que vous voudrez bien avoir la bonté de me donner.

Paris, le 6 Janvier 1833.

Depuis quelque temps, le découragement est à l'ordre du jour, et je désire fort que l'espoir me revienne. Vraiment, je ne fais pas maintenant les progrès que je pensais faire et que je devrais faire. M. Gros qui, d'ailleurs, me porte beaucoup d'intérêt, me traite quelquefois si durement que j'en ai la mort dans l'âme. Nous sommes trois ou quatre élèves vraiment malheureux, car il n'est pas un morceau de nos figures qu'il ne critique, et presque jamais nous n'avons le moindre encouragement; pourtant j'y porte tout mon savoir et la plus grande ardeur. Cette manière d'enseigner désespérerait entièrement un élève qui ne connaîtrait pas M. Gros. J'avoue que j'ai de la peine à m'y faire; toute ma philosophie et mes raisonnemens ne me suffisent pas toujours pour me défendre de la mauvaise humeur que ses leçons me causent.

Plus le concours approche, plus je sens mes craintes augmenter; c'est terrible! J'estime bien

heureux ceux qui ne font rien et pensent de même.

Nous devrions avoir une exposition le 1^{er} février; on nous apprend, ce matin même, qu'elle est retardée d'un mois. Je n'ai pas entendu parler de choses remarquables pour cette époque; je n'ai vu qu'un grand tableau de Court, représentant *Boissy d'Anglas sauvant la tête de Féraud*. Ce tableau, proposé par le Gouvernement pour décorer un des côtés de la Chambre des Députés, a été mis au concours; c'est Vinchon qui l'a obtenu. Court, qui le méritait, d'après l'avis de bien des gens, a eu le courage de faire ce tableau pour son compte. Il y a de fort belles choses, mais je ne sais si, à l'exposition, il fera le même effet que dans son atelier. Si son tableau est mieux que celui de Vinchon, il aura eu une belle inspiration... mais si, par malheur, il se trouve inférieur!... Court sent très bien sa position et il tremble.

On parle aussi d'un tableau de M. Ingres; c'est le martyr de je ne sais plus quel saint (1). Il y travaille depuis trois ou quatre ans. Ses amis mettent ce tableau « au-dessus de toutes les productions du siècle ». Nous verrons de M. Ingres un portrait « plus beau qu'un Raphaël », etc., etc. Voilà leur langage. M. Gros n'aura, je crois, que deux portraits.

(1) *Le martyr de Saint-Symphorien* (salon de 1834), appartenant aujourd'hui à la cathédrale d'Autun.

Paris, le 26 Mars 1833.

... Le concours du grand prix commence le 9 mai. Il me tourmente infiniment; j'en ai une peur affreuse. L'an passé, je l'attendais impassiblement; je ne savais pas ce que c'était. Aujourd'hui, ce n'est plus la même chose; d'autres craintes se mêlent à l'effroi qu'occasionne un concours. Le *parti Ingres* s'étend tous les jours: à lui tous les sculpteurs, tous les architectes. M. Gros, qui leur dit toujours leurs vérités, n'est pas très bien avec la plupart d'entr'eux; il ne peut s'empêcher de s'emporter lorsqu'il leur voit commettre quelque injustice.

Ainsi, quelques jours avant l'ouverture du Salon, il faisait partie du jury de réception: M. Thévenin, que vous connaissez probablement, était d'une sévérité extrême. M. Gros avait beau lui dire qu'ils n'étaient pas là pour juger un tableau, mais seulement pour voir s'il pouvait être décemment exposé au public; enfin, à un tableau plus que passable que M. Thévenin frappait encore de sa réprobation, M. Gros se fâcha et lui dit: « Vous qui renvoyez ce tableau, vous ne seriez pas capable d'en faire autant! »

A tous les jugemens de l'Académie, il arrive quelque scène semblable. De quelque côté que soient les forts, il est malheureux, pour nous concurrens, que ces messieurs poussent l'animosité au point de ne pas juger l'élève, mais le maître. M. Ingres a pris tant d'importance,

depuis qu'il a eu le grand prix dans son atelier (c'est le premier), que les élèves des autres ateliers ont une peur extrême de son influence. Encore un mois et demi de tourmens, et puis, si je suis reçu en loge, trois mois de travail assaisonné de malheurs, d'espoir, de rage, etc. Quel avenir !

Vous parler du Salon, c'est encore vous parler de coterie ; maintenant, rien que cela. Il n'y a que peu de tableaux qui occupent le public artiste. Le tableau le plus remarquable du Salon, selon l'avis à peu près général, est de A. Hesse (1) : *Les honneurs rendus au Titien mort de la peste*. C'est vraiment le seul que l'on revoie toujours avec plaisir et intérêt. Ce tableau a environ 7 pieds de largeur sur 5 et demi de hauteur. Les figures me semblent avoir la même proportion que votre beau Poussin (*La mort de Sainte-Cécile*). Il y a de fort belles choses, dans ce tableau, des têtes pleines de caractère ; l'exécution en est sévère et ferme ; rien n'est lâché, tout est rendu avec soin. Peut-être ce soin a-t-il été trop loin, car l'architecture et le fond viennent un peu trop en avant, mais ces défauts sont rachetés par tant de qualités ! D'ailleurs, ce tableau est d'un jeune homme ; ce qu'il y a de plus flatteur pour lui, c'est que le succès qu'obtient son tableau n'est pas dû à la camaraderie.

(1) Alexandre Jean-Baptiste Hesse, né en 1806, élève de Gros, médaillé de 1^{re} classe en 1833, succéda à Ingres comme membre de l'Institut en 1867.

Il me serait difficile, dans un aussi petit cadre, de vous donner de grands détails sur notre Salon. Je vais vous faire brièvement une nomenclature des choses les plus remarquables, c'est-à-dire de celles qui ont le plus d'amis.

Vous devez bien rire, en lisant l'*Artiste*, où M. Ingres est à la fois Raphaël, Titien et Velasquez. Ceci passe la permission. Raphaël... c'est déjà bien assez; il me semble que M. Ingres aurait bien pu s'en contenter; mais le plus grand plaisir que l'on puisse faire à M. Ingres, c'est de lui dire qu'il est coloriste. Et cependant, si vous voyiez le portrait de M. Bertin de Vaux!... M. Gros disait, il y a quelques jours, à un de nos camarades qui faisait sa figure sans lumières et avec des demi-teintes *gris-mat*: « Ah çà! est-ce que la peinture au noir de pêche, comme dans certain portrait, est à la mode? » La critique était fort juste; cependant il y a des qualités fort remarquables comme expression, comme caractère, mais l'aspect de ce portrait est si terne, si sec, qu'il ennuie et fatigue.

La *Dame Romaine*, qui est d'une bien plus grande finesse d'expression, n'est aussi qu'un beau dessin faiblement *entluminé à l'huile*. Au reste, tous les journaux, ou du moins les plus remarquables, la *Revue de Paris*, les *Débats*, le *Courrier*, etc., s'accordent à trouver ces deux portraits admirables. Je voudrais que vous les vissiez!

Le *Tableau de Raphaël*, d'Horace Vernet, est

tout inintelligible; on est tout étonné de l'explication que vous en donne le livret. Son morceau capital est le portrait d'une dame romaine qui touche du piano pour amuser son enfant que tient une nourrice.

Les portraits sont innombrables. On vante beaucoup ceux de Champmartin; ils ont le malheur de se ressembler tous. Je vous citerai la *Marguerite*, de Scheffer, et son *Giaour*. Le tableau d'Orsel (*Le Bien et le Mal*) est un tableau d'église, tout à fait dans le goût de la naissance des arts; mais il est très-recommandable, surtout le tableau où est représentée la mauvaise fille (voyez le livret).

Je voulais vous parler des nouvelles salles égyptiennes et du moyen-âge. Dans ces dernières sont exposés un grand nombre de dessins des grands maîtres, depuis la *Calomnie* de Raphaël, jusqu'aux croquis de Van Ostade. Le musée possède environ quarante mille dessins...

Paris, le 11 Mai 1833.

J'ai l'honneur de vous annoncer que je suis reçu le septième à la première épreuve. Nous ne sommes que quatre élèves de chez M. Gros. Décidément, notre professeur perd son influence; en revanche, M. Ingres devient puissant. Il a sept élèves reçus à cette épreuve; heureusement que trois ou quatre ne sont pas très avancés. Cette fois, comme tant d'autres, le jugement a été assez

bizarre ; bien des élèves sont reçus qui ne devraient pas l'être ; d'autres ont des numéros qu'ils ne devraient pas avoir. Nous nous y attendions. Mercredi prochain, les numéros impairs concourent à la *figure peinte* ; cette épreuve est dure et elle me fait trembler. Ce n'est que dans quinze jours (le 25) que nous saurons le jugement définitif ; je me hâterai de vous le faire connaître. Vous concevez combien ce temps va me paraître long !... C'est terrible ; la coterie Ingres m'épouvante.

Je suis forcé de finir, je crains de ne pouvoir faire partir ma lettre aujourd'hui.

Veillez, je vous prie, faire connaître mon admission à mon père.

Paris, le 25 Mai 1833.

J'ai l'honneur de vous annoncer que je suis reçu en loge avec le n^o 7, que je n'ai pas quitté. J'avais tellement peur de n'être pas logiste que je suis extrêmement heureux de mon rang, quoiqu'il soit peu brillant. Nous ne sommes que deux élèves de M. Gros ; M. Ingres en a quatre admis.

Nous entrons en loge après-demain lundi...

Paris, le 31 Mai 1833.

Je crois qu'il est inutile de vous dire combien j'ai été tourmenté et combien je suis heureux, quoique ma figure peinte ne fût pas désespérante. Je craignais tant un coup du sort et M. Ingres,

qu'il ne me semblait pas impossible d'être rejeté. Déjà j'avais été malheureux aux esquisses; M. Gros me portait le quatrième. Il m'était donc permis d'avoir peur, et j'usais de la permission...

Lundi, nous sommes entrés en loge. Cette fois, MM. les Professeurs nous ont donné un sujet tiré du quatrième livre de Moïse, chap. XXI :

Le serpent d'airain.

« *Verset 4. Les Israélites partirent de la montagne de Hor, tirant vers la Mer Rouge, etc., etc., jusqu'au verset 9, qui est le moment donné : Moïse, donc, fit un serpent d'airain et le mit sur une perche, et il arrivait que, quand quelque serpent avait mordu un homme, il regardait le serpent d'airain, et il était guéri.* »

Voilà notre programme, qui est vraiment superbe. Je désirais beaucoup un sujet tiré de la Bible. Quoique celui-ci soit très difficile par la grande latitude qu'il offre, je le préfère cent fois à celui de l'année passée. Je vous envoie ci-contre le calque du croquis (grandeur exigée), que j'ai laissé à l'Académie.

Comme mon croquis ne vous rendra peut-être pas raison de mes intentions, je vais tâcher de vous dire ce que je veux exprimer : Un enfant a été mordu par un serpent; sa mère l'élève pour tâcher de lui faire regarder le serpent d'airain. Un homme baise la robe de Moïse et se prosterne. Aux pieds de Moïse, un homme revient à la vie.

Dans le groupe principal, le jeune homme ne porte nullement son père mourant (comme le croyait M. Gros), mais il lui indique, en soutenant son bras, de quel côté il faut qu'il regarde. Je n'ai rien indiqué dans ce petit espace ci-dessous, parce que je ne voulais pas m'engager.

Je travaille maintenant à fixer ma composition. M. Gros m'a reproché d'avoir laissé Moïse trop seul; j'avais pensé à cela, mais j'ai été fort embarrassé le jour de la composition. Je me suis donné un mal affreux, et je me suis arrêté à ce que je vous envoie, ayant eu peur d'étouffer mon sujet principal...

Le fond m'embarrasse beaucoup; je crains, en le faisant trop haut, d'écraser et de rapetisser ma composition. Quel caractère de pays dois-je choisir? La Bible nous donne cette grande scène dans un désert où il n'y a ni pain, ni eau! Dois-je faire voir la Mer Rouge vers laquelle les Israélites se dirigent? Veuillez me secourir. Parlez-moi de tout, je vous en prie; je ne commencerai mon esquisse peinte que lorsque j'aurai reçu vos conseils. Je fais des recherches de costumes, et je vous serais infiniment obligé si vous m'indiquiez de bonnes sources où je puisse puiser. Après avoir reçu une lettre de vous, je vous enverrai un dessin plus arrêté de mon tableau.

Cette année, je me suis donné bien plus de besogne que l'année passée; cependant j'espère mieux m'en tirer, car le sujet me plaît infiniment, mais l'exécution m'épouvante. Je vais vous

donner beaucoup d'ennui, car je vous consulterai souvent. Vous voudrez bien m'excuser. Hélas! vous connaissez ma misère! Je me livre entièrement à vous, heureux si j'ai l'intelligence de suivre et de rendre vos conseils.

Veillez me dire si Moïse a un costume *historique de rigueur*.

Paris, le 14 Juillet 1833.

J'ai bien tardé à vous répondre, mais, jusqu'à présent, j'ai employé les dimanches soit à voir M. Gros, soit à visiter le Musée, ou bien à faire mes études de femme. Je dois d'abord vous remercier de votre dernière lettre et de la promptitude avec laquelle vous avez eu la bonté de me répondre.

Je vais vous dire quels sont les changements que j'ai fait à mon tableau, d'après vos conseils et ceux de M. Gros. Il m'a autorisé à faire débattre avec un serpent la figure qui se trouve aux pieds de Moïse, et de plus à la mettre de face, au lieu de la faire voir de dos. Comme on ne laisse à l'Académie que la silhouette des figures, ce changement est très permis. Dans l'espace vide qui se trouve à côté de mon grand groupe, j'ai placé trois ou quatre petites figures : l'une se débat avec un serpent, deux autres fuient épouvantées. Derrière elles, noyée dans la poussière, est une foule de peuple; cela me donne de la profondeur.

Mon Moïse se détache sur le ciel, et mon fond

en une grande montagne qui couronne une partie de mon grand groupe et se prolonge jusqu'au bord latéral du tableau. Je ne sais si vous me comprendrez ; mon effet est clair, est aussi lumineux que je pourrai le faire. M. Gros a été assez content du ton général de mon esquisse, et je tâcherai de le conserver dans mon tableau. Je lui ai témoigné mon regret de n'avoir pas groupé Moïse avec un ou deux vieillards. Il m'a conseillé de faire d'abord tout mon tableau, et, certes, j'ai assez de besogne, et si, vers la fin, il me restait du temps, je pourrais alors chercher une figure entre Moïse et le groupe de la femme qui élève son enfant. Dans cette percée, on voit le camp et quelques petites figures. Je crains que vous ne puissiez me comprendre. Étant forcés de nous reposer les trois fameuses journées, je vous enverrai un petit croquis de mon tableau ; vous jugerez mieux, et vos conseils seront plus positifs.

Je travaille comme un damné, et cependant je ne sais vraiment pas comment viendra ma galette. Tout mon groupe principal est exécuté, ainsi que le groupe de la femme et l'enfant ; et, avant la fin de cette semaine, je pense avoir fini le groupe de premier plan, à droite. Je garde le Moïse pour la fin ; il aura une robe d'un rouge clair rompu et un manteau blanc ; d'après vos conseils, il tient dans sa main gauche sa baguette miraculeuse. Vous voyez qu'il me reste encore beaucoup à faire..., sans compter qu'il faudra tout revoir, qu'il faudra mettre de l'harmonie.

Cela me fait peur rien que d'y penser. J'ai suivi, autant que j'ai pu, vos conseils, dans les changemens que j'ai faits à mon tableau, et je trouve qu'il a beaucoup gagné.

Veillez me dire ce que vous en pensez maintenant; je tâcherai toujours d'allier vos conseils à ceux de M. Gros; car, quoique je ne puisse pas lui dire que je vous consulte, j'ai l'art de me faire souffler les avis toujours excellens que je tiens de votre bonté. Je vois assez souvent M. Gros, qui devient de plus en plus *féroce*, quoique se donnant beaucoup de mal pour nous.

Je vois arriver le 21 août et l'exposition publique avec effroi.

Paris, le 22 Août 1833.

Nous sommes enfin libres. Hier au soir, notre temps est expiré, et, ce matin, nos tableaux ont été mis sous le scellé.

Je ne sais trop que vous dire du concours, parce qu'il est très varié et, par cela même, très difficile à juger. D'ailleurs, je suis encore tout étonné de ce que j'ai vu. Je vous parlerai d'abord des élèves de M. Ingres, car c'est une secte à part. Trois d'entr'eux ont fait des tableaux imités de leur maître, c'est-à-dire en ont fait la charge. Ce sont de grandes sépias, enluminées en quelques endroits; leurs compositions sont bizarres et décousues. Ils ne se recommandent que par des études partielles. Ils ont des morceaux fort bien,

quelques torses, des bras, etc..., mais point de tableau. Je ne puis vous comparer cela à rien, car, tout en voulant faire simple, naïf, tout en voulant avoir du *caractère*, ils ne ressemblent en rien aux anciens maîtres.

Cependant leurs toiles ont l'air d'avoir été jaunies par le temps; en voyant ces tableaux, on désire les voir passer dans les mains d'un habile restaurateur, pour qu'il leur rende leur premier aspect, leurs vives couleurs. Mais le fanatisme de cette école est si exagéré, je dirai si compact!... Tout ce qui n'est pas Ingres est mauvais; avec eux, toute discussion est impossible; à eux seuls la peinture, l'art, l'avenir; cela fait pitié! Leur coterie est formidable.

Je suis sûr de voir ces tableaux prônés, admirés, plus encore que le grand prix de l'an dernier. Enfin, il me serait impossible de vous donner une idée exacte de leur religion, de leur fanatisme.

Le quatrième élève de M. Ingres était d'abord chez M. Hersent, où il avait obtenu un deuxième prix; il s'est porté chez M. Ingres pour se le concilier. Il en est résulté qu'il a fait un tableau qui n'est ni dans sa première manière, ni dans celle de M. Ingres. Il a gagné sous le rapport des contours, mais il a fait gris et sec. Mais son tableau est bien composé et a une entente générale qui manque tout-à-fait aux trois autres. Je pense qu'il sera couronné, quoique ce ne soit pas l'avis de quelques autres concurrens qui croient

que M. Ingres voudra le prix pour celui qu'il a entièrement élevé; dans tous les cas, le grand prix est dans son école. Les tableaux des autres concurrens sont plus ou moins dans la route des concours ordinaires.

Quant à mon tableau, on s'accorde à dire qu'il est mieux que mon premier. Il n'est pas assez fait. Je m'étais donné trop de travail; j'ai travaillé assidûment, et, pourtant, j'ai été fort pressé à la fin, et j'ai dû abandonner bien des parties; il m'eût fallu encore quinze jours. J'ai les plus petites figures du concours, ce qui me contrarie un peu. Je me suis surtout attaché à harmoniser mon tableau; mon effet est clair, et je crois que, parmi la grisaille des Ingres, j'aurai quelque aspect. Mais peu de parties résisteront à un examen un peu sévère. Mon camarade de chez M. Gros est plus mauvais que moi, vous devez sentir combien cela m'enchanté.

En somme, voici à peu près l'état du concours, du moins à mon avis, ce qui est un peu suspect: il y a trois deuxièmes prix, dont un aura le prix. Sur les sept autres, trois sont très médiocres. Les quatre qui restent (moi compris), se disputeront le deuxième prix. Vous voyez, mon cher maître, que mes chances sont bien minimes; aussi suis-je fort tranquille sur le jugement. Du reste, l'exposition seule nous éclairera sur le mérite réel des tableaux; peut-être alors ne serai-je plus sous la même influence, et, voyant plus sainement, jugerai-je d'une manière diffé-

rente. Le 25 septembre, nous serons exposés; le 28, le jugement.

Paris, le 9 Septembre 1833.

... J'ai vu hier M. Gros, encore tout malade du jugement du prix de paysage. Il n'a pu obtenir que le deuxième second prix pour son élève, tandis que l'on a donné le premier second à un autre qui était moins bien, pour l'exempter de la conscription. Il paraît que cette séance a été orageuse. M. Gros est tenté d'envoyer tout au diable et de ne plus se mêler d'Institut. Son influence s'affaiblit tous les jours, et M. Ingres, on peut le dire, *dispose* de la plupart des membres. Comme vous voyez, c'est rassurant pour notre concours; aussi m'a-t-on déjà fait bien des complimens de condoléance...

Paris, le 28 Septembre 1833.

Je n'ai rien obtenu!... Tous les prix sont à M. Ingres; il a eu le premier et deux seconds (1)!...

On s'attendait à ce jugement, car les journaux amis de M. Ingres l'avaient prédit d'avance. Ainsi *Les Débats*, *Le Constitutionnel*, *L'Artiste*, etc., c'est-à-dire MM. Bertin de Vaux, Delécluze, Jal, etc., avaient arrangé cela entr'eux.

Je vous assure, mon cher maître, que les concours sont maintenant chose affreuse, et j'en

(1) Les trois vainqueurs étaient Eugène Roger, Philippe Comairas, et Louis Victor Lavoine.

suis dégoûté. Je ne suis ni serai jamais élève de M. Ingres, par conséquent je n'aurai jamais le prix. Je n'ai pas vu M. Gros depuis le jugement; demain je pense qu'il me donnera des détails.

Mon père vous a parlé du plaisir que ma famille aurait à me voir. Je partage son impatience, et je souhaite que vous ne trouviez pas d'obstacles à ce voyage. Outre la joie d'embrasser ma famille, j'aurai l'avantage de recueillir encore vos leçons et recevoir vos excellens avis sur le tableau que je vais envoyer au maire de Montpellier, ainsi que vous me le prescrivez (1).

(1) Fortuné Férogio est mort à Paris le 23 novembre 1888. Son père, François-Benoît Férogio, né à Turin en 1764, marié en 1796 à Anne-Marie Alasia, fut successivement architecte du roi de Sardaigne, professeur de mathématiques à l'Université de Turin, procureur-gérant du lycée de Marseille, enfin professeur de mathématiques dans les écoles du génie, à Grenoble et à Montpellier, où il se lia avec Fabre et mourut en 1842. Il s'était fait naturaliser Français.

Fortuné Férogio renonça à la grande peinture, en quittant l'école des Beaux-Arts, pour s'adonner à la gravure sur cuivre et sur acier; il a aussi laissé un grand nombre d'aquarellés remarquables. Mais il tenait peu à la célébrité et n'aimait avec passion que le travail et la solitude: quand il avait assez vendu pour subvenir à ses besoins, il enfermait ses œuvres au fond d'une armoire qu'il avait baptisée plaisamment son « four ». La plus grande partie des aquarelles du « four » sont aujourd'hui la propriété de M. Léon Garnier, chef de division à la préfecture de la Seine, son neveu, qui a bien voulu nous donner les renseignements ci-dessus.

Lettres de N. D. Boguet (1).

Rome, 2 septembre 1812.

Ce n'est qu'à présent, mon cher ami, que j'ai trouvé l'occasion de vous envoyer le tableau de Theodor (*Fedor Matveeff*). Il est parti à votre adresse, par Parolette, avant-hier matin, et j'espère que vous le recevrez presque en même tems que ma lettre. Je n'ai pas pu le rouler, parce qu'il lui est arrivé, dans le déménagement, un petit accident qui a été cause que je l'ai doublé; cet accident ne signifie rien, comme vous le verrez vous-même au bas des petites figures.

Je vous prie instamment, dans le cas où ce tableau ne répondroit pas à l'idée que madame la comtesse d'Albany peut s'en être faite sur ce que je vous en ai dit dans ma lettre, de le garder pour moi, et, dans ce cas, je vous tiendrai compte du port que vous payerez. Quand on achète des tableaux pour soi et pour en jouir, il faut absolument les voir avant de les acquérir. Si celui-cy plaît à madame la comtesse, elle aura la bonté d'ajouter, aux 30 piastres du tableau, une piastre que j'ai dépensée pour la caisse et l'en-

(1) Nicolas Didier Boguet (1755-1839), peintre et graveur, né à Chantilly, passa sa vie à Rome. Le musée de Versailles possède de lui, *Passage du Pô en 1796* et la *Prise d'Ancône en 1797*.

caissement, mais ne m'envoyez pas cela à présent, car j'ai le projet d'aller à Frascati dans 8 ou 10 jours, et je pourrais me trouver absent. Ecrivez-moi seulement le succès ou non-succès de mon envoi.

Mon Guaspre-Poussin est restauré et dans mon atelier, qui vous attend. J'ai rétabli aussy les deux petits que vous avez vus chez moi et que vous avez jugé être de lui; de sorte que je me trouve avoir un beau Guaspre-Poussin et deux petits qui peuvent passer pour tels. On trouve toujours, à Rome, de beaux tableaux à vendre, et il me faut toute ma raison pour que cela ne me fasse pas regretter de ne pas être riche et ne me rende malheureux.

Adieu, mon cher ami, portez-vous bien; rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de madame d'Albany; mes complimens à monsieur votre frère, et croyez-moi votre ami,

D. BOGUET.

Didino (1) vous remercie de vous ressouvenir de lui, vous envoie beaucoup de baisers et vous attend pour réveiller le domino.

Rome, 11 mars 1813.

J'ai un peu tardé, mon cher ami, à vous écrire cette seconde lettre. La raison est que je voulais

(1) Nom familier donné par Boguet à *Didier Boguet*, son fils et son élève.

vous donner des nouvelles précises de la gravure de M. Gmelin, comme étant une chose qui doit vous intéresser particulièrement. Il y a quelque tems que j'ai été chez lui pour voir des épreuves qu'il avait fait tirer, mais dont il n'était pas content. Il m'a invité d'y retourner hier, pour en voir une qu'il a tirée lui-même, et d'après laquelle on peut mieux juger de la planche.

Il a raison d'en être plus satisfait; il retouche cependant encore le cuivre, pour donner plus de force aux devants, et peut-être adoucir un peu les lointains.

Cette gravure est très vigoureuse, ce qui l'oblige à user de tous les moyens possibles pour y donner de l'effet. Dès qu'elle sera tout-à-fait terminée, il m'en remettra deux belles épreuves, qu'il choisira pour vous. Il a commencé le pendant de cette gravure; l'eau-forte en a très-bien réussi. C'est un site que vous connaissez aussi d'après Guaspre-Poussin. Je crois vous en avoir donné un très-grand croquis que j'avais chez moi et que j'ai fait d'après le tableau. Il le grave d'après un dessin de M. Woogt qui est fort beau. Avant de finir l'article de M. Gmelin, je ne veux pas oublier qu'il m'a chargé de vous dire que la copie d'après laquelle il vient de faire sa gravure est actuellement à vendre pour 200 piastres; il vous a écrit à ce sujet et n'a pas eu de réponse.

J'ai fait placer, il y a quelque tems, à la villa

du général (1), le tableau d'Aparicio (2) et celui d'Ingres. Celui d'Aparicio attire davantage l'œil ; celui d'Ingres ne l'appelle peut-être pas assez, ce qui est cause que tout le monde ne lui rendra pas la justice qu'il mérite.

J'ai vu aussi le *Jugement de Paris*, de M. Lethière : c'est un tableau très brillant et extrêmement riche. Le paysage y est bien traité ; en général, c'est un tableau fait pour plaire. Il retouche, dans ce moment, à quelqu'une de ses figures, et, s'il ôte ce qu'on pourrait peut-être reprocher à ce tableau, qui est d'être trop beau partout, il me plaira encore davantage.

Un amateur, M. Dutertre, m'a remis une lettre de vous ; je lui ai ouvert mon atelier et mes portefeuilles ; c'est un tribut que je payerai volontiers à tous ceux qui m'apporteront de vos nouvelles.

Je ne sais où on a pêché ce que vous avez entendu dire de moi au sujet du remplacement de Veno (?) à Naples ; j'ignore si cela regarde M. Werstappen, mais je puis vous assurer qu'il n'a pas plus été question de moi, pour cela, que pour remplacer le Grand-Turc.

Je me réjouis des paysages que vous faites et je me réjouis aussi de la *Mort de Philopæmen*, dont vous ne me parlez pas et dont je ne laisse pas de savoir des nouvelles. Quant à moi, je

(1) Probablement le général Davidoff, dont il est question plus loin.

(2) Peintre espagnol, élève de David.

travaille à plusieurs choses et ne finis rien ; ce que je poursuis le plus est le grand tableau du *Passage du Pô*, que le roi de Naples m'a demandé il y a trois ans, que vous avez vu commencer et que je voudrais qui eût un meilleur sort que celui de son prédécesseur. Voilà tout ce que je puis vous dire de moi, si ce n'est que je fais cuire tous les jours des pommes sur mon poêle, en attendant que vous veniez en sentir l'odeur et revoir les beaux sites de Rome.

Didino vous salue de son lit où il est retenu par un rhume que je traite avec douceur, car ils sont méchants, cette année, à Rome. La bouteille d'encre n'est pas encore entamée ; quand elle le sera, il vous en dira des nouvelles.

Adieu, continuez de vous bien porter et d'être heureux, car vous le méritez.

Rome, 7 Mars 1815.

Il y a longtemps, mon cher ami, que votre expédition est prête et que je n'attends que l'occasion pour vous la faire parvenir. La détrempe (1) que je vous enverrai n'est pas celle que je vous ai annoncée. Je vous en ai fait une autre dont le site est plus conséquent, mais qui n'a pas d'autre avantage sur la première ; j'y ai indiqué une petite figure qui, quand vous l'aurez faite, représentera *Hercule tuant les oiseaux du lac de Stymphe*.

(1) Peinture à la colle.

Je suis fâché de voir que vous attendez nos barbouillages avec tant d'impatience ; n'y mettez pas, je vous prie, plus d'importance que cela ne mérite. Les dessins de Didino vous donneront à peine une idée des sites, et, pour ma détrempe, vous pouvez vous en rapporter à ma première lettre. Je l'ai faite pour vous donner une idée d'un des sites que j'avais peints à Monte-Cavallo, et dont vous retrouvez la première pensée dans les dessins *du grand Didino*.

J'ai reçu vos deux lettres de la fin de janvier ; celle du 29 m'a été remise par M. Sanford qui a visité mon atelier, mais ne s'est point converti. Il faut pourtant que je dise, à sa louange ou à la mienne, qu'il n'a pas paru insensible à la peinture que je lui ai fait voir ; je n'ai que trop de choses faites et disponibles, mon atelier en a presque une indigestion, et cela me dégoûte. C'est ce qui me fit penser à la détrempe, espérant que le changement de sauce me ferait renaître l'appétit. Malgré que les tableaux que j'ai ne sont pas plus mauvais qu'à l'ordinaire, j'accuserais la médiocrité de ma peinture, si les autres artistes n'éprouvaient pas le même sort ; il faut s'y soumettre et faire des tableaux avec l'espoir qu'ils se vendront quand les peintres seront morts de faim.

Vous me demandez ce que sont devenues les peintures que j'avais faites à Monte-Cavallo ; il me serait difficile de vous le dire précisément. Je vous ai écrit qu'on les avait honorées de trois couches

de blanc, et l'on m'a assuré, depuis, qu'on les avait couvertes d'une toile. Je ne sais lequel des deux est vrai; ce que je sais parfaitement, c'est qu'elles ne sont pas payées. Je vous dirai aussy, pour répondre à vos lettres, que je n'ai vu ni lord Howard, ni le duc de Bedford. Autrefois, les étrangers qui venoient à Rome avec l'esprit tranquille et la bourse pleine, pouvoient s'y livrer entièrement à la visite des antiquités et à leur goût pour les arts. Ces tems ne sont plus, et je crois qu'il faudra parcourir un grand cercle pour les ramener. Heureux ceux qui s'y trouveront alors!

J'oublois de vous dire que Lethière m'a promis pour vous, les contours gravés de ses trois tableaux; qu'il se réserve de vous envoyer de son (1), avec les ombres indiquées; qu'il vous écrira alors; que mademoiselle Lescot (2) était chargée d'une lettre pour vous, qu'elle n'a pas pu vous remettre à son passage à Florence, laquelle lettre était en réponse à celle que vous lui avez envoyée en lui recommandant un jeune homme; enfin qu'il vous aime toujours et vous fait ses complimens. Le grand Didino aussy vous embrasse, et moi je suis votre sincère ami.

(1). Mot illisible.

(2) Antoinette-Cécile-Hortense Lescot (1784-1845), mariée à l'architecte Haudebourg en 1820, fut un remarquable peintre d'histoire et de portraits; elle était élève de Lethière.

Rome, 2 avril 1820.

... M. Granet (1) m'a beaucoup parlé de vous, de votre belle habitation, et de votre superbe collection. Malheureusement il n'a pas pu s'empêcher de me parler aussy de la goutte qui vous tourmente, et qui doit vous empêcher de jouir parfaitement du bonheur de votre situation...

J'ai eu aussi mes incommodités, car j'ai été, pendant plusieurs mois, avec des étourdissemens qui me donnaient de l'inquiétude, mais, grâce à la *china* et à la *valériane*, j'en suis presque entièrement débarrassé. Mais, comme il ne faut pas que l'on soit trop content dans ce monde, je suis présentement tourmenté par un procès, par lequel on me dispute la propriété de la maison que j'ai achetée à Albano. Vous pouvez vous faire une idée combien cela doit m'amuser, en vous figurant que c'est encore pire que la goutte. J'espère que cela finira, et je crois avoir raison; mais il y a toujours à craindre, dans un pays où les lois ne sont pas claires et où il dépend des hommes de les faire pencher du côté qu'il leur plaît. Quoiqu'il en puisse arriver, cela ne laisse pas de me donner beaucoup à faire et encore plus à penser.

Didino me charge de vous dire bien des choses pour lui; il vous aime toujours et n'a pas manqué

(1) François-Marius Granet (1775-1849), élève de David, auteur de *Stella dans la prison du Capitole* (1814), du *Chœur des Capucins de la place Barberini* (1819), membre de l'Institut et conservateur du musée de Versailles sous Louis-Philippe.

de me dire bien des fois pourquoi je ne vous écrivais pas. Il est à présent grand et fort et toujours raisonnable. Nous sommes toujours les deux amis inséparables, ne sortant jamais l'un sans l'autre. Il a fait des progrès, et je suis content de lui.

Je sais que madame la comtesse d'Albany se porte toujours bien, je vous prie de me rappeler à son souvenir, si vous en trouvez l'occasion. Je vous embrasse de tout mon cœur et suis, etc.

Jeudi, 11 janvier 1821.

J'ai reçu votre dernière lettre du 6 courant, avec la lettre de change de 75 louis que m'envoie M. le comte de Gourieff, pour le payement de son tableau. J'aurai l'honneur de lui écrire pour le remercier, par le prochain courrier, et, malgré ce que je vous ai dit dans ma dernière lettre, il faudra que je fasse retirer de chez le banquier les 75 louis, pour en envoyer un reçu en règle, ce qui est d'autant plus nécessaire que le tableau est encore chez moi, en attendant sa bordure.

Je suis bien impatient de voir notre tableau sur toile, car je ne veux rien entreprendre avant de l'avoir terminé. Il y serait déjà sans le mauvais tems et mon maudit rhume qui m'empêche de sortir, car je veux assister au rentoilage de celui-ci. Je me suis débarrassé des tableaux en détrempe les plus pressés que j'avais à faire, et j'ai été obligé de recommencer celui auquel vous

m'avez vu travailler si longtems, pendant que j'étais malade. Quand je vis cette peinture après mon rétablissement, j'en ai été tellement dégoûté que je n'en aurais jamais vu la fin à ma satisfaction, et j'ai pris le parti de peindre un site tout différent sur une autre toile; je l'ai fait rapidement, avec plaisir, et tout le monde en a été content. A présent, je me sens le besoin de toucher l'huile, et je veux commencer par notre tableau, duquel je ne vous parlerai plus que lorsque je pourrai vous dire qu'il est rentoilé.

M. Camuccini a perdu en même tems sa femme et un enfant, et, dans le même tems, Rome a perdu un de ses meilleurs architectes, M. Stern, qui est mort des suites d'une chute qu'il fit, il y a deux ans, en descendant, la nuit, son escalier où il y avait un homme endormi; il était architecte du palais Apostolique, etc.

Rome, 13 janvier 1821.

... J'ai vu dernièrement, dans les mains du *foderatore*, une tête de Mengs⁽¹⁾ où il n'y a que le masque et les cheveux de faits (certainement d'après nature); elle représente le cardinal d'Yorck à l'âge de vingt ans. Elle m'a paru très belle, d'une fraîcheur extraordinaire, et doit avoir été très-ressemblante. Il la reportait à quelqu'un qui la lui avait donnée à rentoilier: je lui ai demandé

(1) Antoine-Raphaël Mengs (1728-1779), peintre allemand de l'école italienne.

si elle était à vendre, et l'ai chargé d'en demander le prix; il est venu me dire qu'on en demandait 25 sequins, *ma che si potrebbe fare un'offerta*. Je ne sais pas à quel point cette peinture pourrait vous intéresser, ou madame la comtesse d'Albany; mais, comme cela ne coûte rien, j'ai voulu vous en parler, d'autant plus que je n'ai rien de mieux à vous dire.

Granet est venu me voir, dans ce moment; je lui ai appris le départ de mon tableau du *Lac d'Albano*; nous avons beaucoup parlé de vous, et il me charge de vous dire mille choses de sa part. Il est toujours bien content que son tableau du *Tasse* soit chez vous.

Adieu. Didino dit qu'il vous embrasse deux fois, parce que je lui ai dit que je ne vous avais pas parlé de lui dans ma dernière lettre, que j'ai fermée si brusquement.

Rome, 5 février 1821.

Je vous remercie de votre lettre du 30 janvier par laquelle vous avez pris soin de m'annoncer l'arrivée en bon état du tableau que j'ai expédié à M. le comte de Gourieff, et vous prie de me faire part des observations qu'on fera sur ce tableau et des remarques que vous y ferez vous-même, si vous avez occasion de le voir avec plus de loisir que vous ne l'aviez vu chez moi.

En attendant, je travaille à notre malade, qui a bien de la peine à se remettre, et je crains fort qu'il ne reste toujours faible. Je ferai pourtant

tout mon possible pour qu'il prenne assez de force pour entreprendre le voyage de Florence, et, si je n'y réussis pas, il restera à l'hôpital, car je vous assure que je suis bien intimidé par la compagnie dans laquelle vous voulez l'admettre, et je crains que cette idée ne me fasse faire plus mal qu'à l'ordinaire. Quoiqu'il en soit, ce tableau ne sera à vous qu'autant que vous en serez content, et j'espère que vous avez assez d'amitié pour moi pour n'y mettre aucune complaisance.

Je n'ai eu aucune réponse au sujet de la tête de Mengs; cela veut dire qu'on ne veut pas la donner pour 20 piastres, que j'ai offert, car j'ai dit qu'on ne me donne réponse qu'autant qu'on la laisserait pour ce prix, attendu que je n'en donnerais pas davantage.

J'ai enfin rencontré M. Woogt, qui savait déjà que vous possédiez son tableau; ce qu'il représente est une composition dont il a pris le motif en Sabine. Je lui ai aussy parlé de ces gravures à l'eau-forte, mais il n'en a aucune, et les planches ont été portées en Angleterre par M. Hoop.

Rome, 12 mars 1821.

Voici la police de charge que je vous ai annoncée samedi dernier. J'espère que vous recevrez en bon état notre tableau et le rouleau de toile que vous m'avez demandé. J'ai roulé sur cette toile les deux dessins pour le général Davidoff, à qui je vous prie de les remettre et d'en recevoir

8 louis, après les avoir tenus quelque tems dans un portefeuille pour les redresser.

Vous m'avez dit de vous traiter en amateur lorsque je mettrais un prix à mon tableau. Je ne sais pas si vous trouverez que j'abuse de la permission en le mettant à 40 louis; ce que je sais très bien, c'est qu'il m'en coûte beaucoup de prononcer le prix d'un ouvrage fait par moi et destiné pour vous, surtout quand je pense que ce tableau va à côté de chefs-d'œuvre qui vous coûtent si peu, à proportion de leur beauté. Cette considération en intimiderait de plus hardis que moi. Enfin, voyez si ce prix entre dans vos idées, et, dans le cas contraire, faites ce que vous voudrez, je serai toujours content.

Dans tous les cas, gardez, je vous prie, l'argent que vous aurez à moi jusqu'à ce que j'en dispose. Je ne sais, en vérité, pas ce que je ferai ce printems; le voisinage de la guerre et le passage des troupes rendent les campagnes de ce pays-cy peu agréables pour les artistes qui aiment à les parcourir, et mon maudit procès me dégoûte d'Albano. Il serait donc possible que j'allasse aux environs de Viterbe, ou à quelque endroit plus éloigné de Rome (selon les circonstances), pour chercher la tranquillité et faire quelque chose; et je tiens en réserve ce que vous aurez à moi, pour cette expédition.

Rome, 31 mars 1821.

Je commençais à être sérieusement inquiet sur le sort de mon tableau, lorsqu'enfin je reçois

votre lettre qui me rassure doublement, car non-seulement elle m'apprend que tout est arrivé en bon état, mais elle me fait voir que vous avez été content; c'est surtout ce qui me fait plaisir, car, sans cela, autant vaudrait qu'il eût péri en route. Il ne me reste plus rien à désirer à ce sujet, sinon que beaucoup de monde le voye avec vos yeux. Ce n'est pas que je prenne à la lettre tous les éloges que vous en faites, il s'en faut de beaucoup; mais c'est assez pour moi que vous ayez regardé avec les lunettes de l'amitié; cela vaut aussi son prix.

Quant au petit cyprès, ma seule excuse est que toute cette partie du tableau est peinte d'après nature à Frascati, qu'il y était et que j'ai trouvé qu'il ne faisait pas mal. Je crois pourtant que, comme je ne voyais pas de premiers plans en opposition lorsque je l'ai peint, il se trouve peut-être trop entier de ton. Si je m'en étais aperçu, je l'aurais corrigé, car cela est très-facile en le glaçant légèrement avec un ton bleuâtre fait avec de l'outremer. Par ce moyen, en conservant sa vigueur (qui est très nécessaire pour conserver la lumière sur les chênes-verds parmi lesquels il se trouve), il s'éloignerait des troncs d'arbres à côté desquels il se trouve, et je crois que cela ferait bien. Si jamais je rencontre ce tableau, j'y remédierai, si vous ne l'avez pas fait vous-même.

Je vous félicite de votre projet de voyage en France; j'espère bien que rien ne vous en empêchera, car tout annonce la tranquillité en France

et en Italie. De cette manière, vous allez passer un été fort agréable et, j'espère, en bonne santé. Je ne renonce pas pour cela à voir votre cabinet; nous irons le visiter à votre retour (*se ci resta ancora un poco di flato*) (1).

Le grand Didino est bien sensible à votre amitié; je puis vous assurer qu'il en est digne et qu'il n'est pas ingrat. C'est de moi qu'il apprend à connaître les hommes. Tout ce que je puis vous dire en sa faveur, c'est que je voudrais que vous en eussiez un pareil. C'est le point qui manque au milieu du cercle de félicité qui vous entoure.

Je vous prie de témoigner à madame d'Albany combien je suis content que mon tableau ait obtenu son suffrage, et de lui présenter l'hommage de mon profond respect. Nous vous embrassons et serons toujours vos amis.

Rome, 15 avril 1821.

Je m'empresse de vous envoyer les mesures que vous me demandez par votre dernière lettre. Je viens de chez M. Terbiny qui m'a donné celle du tableau des *Cascatelles*, qu'il a fait pour M. le général Davidoff. La voici, mesure de France : 4 pieds 5 pouces de long sur 3 pieds 2 pouces de large. La mesure du tableau de Campo-Vacino, que j'ai peint pour le même, est de 3 pieds 6 lignes de long, sur 2 pieds, 3 pouces,

(1) S'il nous reste encore un peu de souffle.

6 lignes de haut. (Ce doit être la même grandeur que le tableau du *Tasse*).

Je vous félicite des tableaux que vous allez entreprendre ; car une des raisons qui me faisait me déchaîner contre la goutte, quand elle vous tourmentait, c'est qu'elle vous empêchait de produire, et je regardais cela comme un grand malheur. J'espère que cela n'arrivera plus. Mon tableau du *Lac d'Albano* sera bien content d'être placé à côté d'un des vôtres. Ce n'est pas qu'il ait l'orgueil d'espérer d'y faire une bien bonne figure ; il est, au contraire, très disposé à vous céder le pas avec toute la bonne grâce possible, qu'il reconnaît d'avance que vous méritez, et c'est avec la plus grande sincérité que je vous le dis de sa part. J'exige pourtant une chose, c'est que, quand ce tableau sera fait, vous m'envoyiez un croquis de la composition, avec le sujet des figures que vous y mettrez.

M. de Gourieff est à Rome ; je ne l'ai pas encore vu. Il a déjà parcouru des ateliers et ordonné des tableaux. Je me propose d'aller le voir un de ces jours.

Je ne veux pas oublier de vous remercier, pour le petit cyprès, de votre réconciliation avec lui et qu'il ait trouvé grâce auprès de vous. Le pauvre petit, il doit être bien content ! Et moi je vous avoue que je n'en suis pas fâché. Je crois pourtant que la petite correction que j'ai indiquée dans une de mes lettres, lui ferait du bien.

Adieu, profitez du beau temps ; travaillez,

faites de belles choses, rien ne vous en empêche. Le grand Didino vous embrasse de bien bon cœur ; il continue de peindre, et cela ne va pas mal.

P. S. — Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de madame la comtesse d'Albany et recevez les compliments de MM. Lemoyne (1) et Granet. M. le chevalier Tambroni vient de publier un traité de peinture de *Cennino Cennini*, écrit il y a quatre cents ans ; je voulais vous l'envoyer, mais madame la comtesse Oginska, que je voulais prier de vous le remettre, m'a dit qu'elle y avait pensé et qu'elle en avait un pour vous. Il y a des choses fort curieuses et qui donnent l'idée de la manière dont on enseignait la peinture dans ce temps-là. Il vous amusera.

Rome, 26 avril 1821.

Je viens de voir le chargé des affaires du prince de Canino à Rome, et voici les renseignements qu'il m'a donnés par écrit sur le tableau de la *Madonna de Candelabri*, et que je copie ici pour ne pas grossir cette lettre : « Pour les trois « tableaux qui forment la collection de Borghèse, « c'est-à-dire : *La Madonna de Candelabri*, *Il « Cristo di Buonaroti*, et la *Santa Cecilia di « Guido*, le prix est fixé à treize mille écus ro-

(1) Lemoyne Saint-Paul, sculpteur, auteur du monument élevé à la mémoire de N.-D. Bogue, dans l'église Saint-Louis-des-Français (1840).

« mains. Pour le tableau *Madonna de Candelabri*,
« sans les deux autres, le prix est fixé à huit
« mille écus romains. A moins de cela, on ne
« pourrait en effectuer la vente. » Il paraît que
l'on marchandé ce tableau dans ce moment, car
le chargé d'affaires croyait que je venais pour un
monsieur polonais, lequel a fait des offres et lui a
fait parler, depuis, par plusieurs personnes; mais
il m'a ajouté que le Prince était attaché à ces ta-
bleaux et qu'il ne s'en déferait qu'autant qu'il
pourrait les vendre d'une manière avantageuse.

Voilà tout ce que je puis vous dire sur cette
affaire, pour laquelle, comme pour toutes autres,
vous pouvez disposer de moi.

Rome, 3 juin 1821.

Je profite du départ de M. Michallon, qui se
propose de vous voir, à son passage à Florence,
pour lui remettre deux mots pour vous, dont il a
bien voulu se charger. Ils nous vaudront, j'es-
père, une réponse, et, par ce moyen, nous sau-
rons de vos nouvelles, car il y a assez longtems
que nous n'en avons pas reçu, et nous désirons
bien d'apprendre que vous êtes parfaitement
rétabli des suites de votre maladie. Pour nous,
nous nous portons assez bien et sommes toujours
à Rome, d'où nous n'osons pas sortir, par la
crainte des brigands qui continuent d'infester les
campagnes. C'est pitoyable !

Dites-moi, je vous prie, si vous avez commencé
à travailler. J'aurais bien voulu que vous vissiez

le tableau que M. Michallon vient d'exposer et que je crois que vous avez vu tracé sur la toile ; il vous aurait fait grand plaisir, comme il en a fait à tout le monde. Ce tableau lui fera beaucoup d'honneur, à Paris.

Adieu, je finis sans vous en dire davantage, car il faut que j'envoie ce griffonnage à la Villa Médicis.

Rome, ce 29 décembre 1822.

J'ai attendu la fin de l'année pour répondre à votre lettre du 10 courant. Si je vous disais que je n'ai pas été bien fâché de ne pas recevoir de vos nouvelles de Paris, je mentirais. Une lettre de vous sur le Salon m'aurait fait le plus grand plaisir, et je m'y attendais d'autant plus que vous me l'aviez promis ; mais vous m'assurez que les distractions de Paris ne vous en ont pas laissé le loisir et que ce n'est pas par indifférence à mon égard. Ainsi soit-il, et n'en parlons plus. Je savais déjà qu'avec Paris les absents ont tort ; d'ailleurs, vous m'avez écrit depuis, et je n'ai pas lieu de m'en plaindre. Ce qui me fait de la peine, c'est que, selon une lettre de M. Lemoyne à Granet, vous êtes toujours tourmenté par la goutte. C'est une chose bien cruelle que cette éternelle goutte qui ne vous laisse jamais le tems de disposer de vous !

Lemoyne doit vous avoir dit que les petites eaux-fortes que Granet vous a promis sont prêtes ; j'ajouterai qu'elles sont déjà roulées, avec

vosre adresse, pour être consignées à la première personne sûre qui pourra vous les remettre. Je les ai vues toutes les douze ; elles sont retouchées à la plume avec des changements, de sorte que, en comparaison des épreuves simples, ce sont plutôt des dessins que des gravures. J'espère que vous en serez content.

Vous demandez ce que nous faisons ? Nous travaillons, Didino pour son étude, et moi pour la boutique. Nous avons passé l'été à Frascati, où j'ai commencé plusieurs choses que je suis en train de terminer ; ainsi envoyez-nous des amateurs. C'est en général ce qui manque aux artistes, cette année-cy.

Didino a fait d'assez jolies études à Frascati. J'aurais voulu qu'il vous en envoyât une petite dont j'ai été très content ; mais il s'y est refusé, en disant que cela n'est pas assez conséquent, et qu'il veut vous envoyer quelque chose qui vous prouve qu'il a profité du livre de perspective que vous lui avez donné. Il faut le laisser faire.

Rome, 21 juin 1823.

... Je suis bien aise que M. le comte de Chamborn (*sic*) soit content du tableau que je lui ai vendu, et que vous paraissiez continuer d'être content de celui que vous avez.

Il m'est bien difficile de vous donner les nouvelles que vous me demandez de M. Bertin (1) ;

(1) Fils du journaliste Bertin aîné.

j'ai vu trop peu de chose de lui pour pouvoir vous donner une idée juste de son talent et de ses progrès. Il vient me voir quelquefois. Je lui ai prêté, cet hiver, plusieurs dessins d'arbres qu'il doit avoir copiés. Je sais qu'il a beaucoup été peindre d'après nature, avec de jeunes artistes que je connais, mais je n'ai pas vu ces études. Je n'ai vu de lui qu'une grande ébauche qu'il doit recommencer, parce qu'elle n'est pas venue à sa fantaisie et que, sans le vouloir, il a mêlé de l'huile d'olive dans son ciel, ce qui l'a empêché de sécher. Il y avait, dans cette ébauche, des choses qui m'ont paru pas mal disposées. Il est, dans ce moment-cy, à Naples, depuis à peu près deux mois. S'il était ici, j'aurais cherché à voir ses études, et je pourrais vous en dire davantage, ce que je ne puis faire sans risquer de porter un jugement téméraire.

Granet est à Frascati pour continuer le tableau qu'il a commencé l'année passée à Aldobrandina. Je dois l'y aller joindre, après avoir passé quelques jours à Albano, où nous serions déjà si ce n'était un étourdissement assez fort qui m'a pris jeudi et qui m'a fait craindre de retomber dans l'état où j'étais, il y a trois ou quatre années. Nous verrons ce que cela deviendra, et, s'il n'y a rien de nouveau, nous partirons au commencement de la semaine prochaine, car nos paquets sont faits et la voiture était déjà arrêtée, lorsque ce petit accident m'est arrivé.

J'ai fait vos complimens à M. Guérin et à

M. Lemoyne, qui sont venus me voir un moment après que j'ai reçu votre lettre. Lemoyne avait déjà remboursé à M. Guérin le prix des livres qu'il vous a envoyés et que vous lui remettrez quand il ira à Florence, ce qui, je crois, ne sera pas long.

J'apprends avec plaisir que la goutte vous laisse tranquille et que vous allez commencer un grand tableau ; c'est ce que je désire presque autant que vos lettres. Faites-le bien, comme je n'en doute pas, et nous irons le voir.

Je ne sais pas comment vous faites pour attirer chez vous tous les beaux tableaux qui se trouvent à vendre ; il faut que vous ayez un secret que personne ne connaît. Je connaissais déjà l'histoire du portrait par Raphaël ; il fallait, par dessus tout cela, le Poussin et le Guido qui, d'après ce que vous m'en dites, doivent être deux beaux tableaux. Il faudra pourtant un jour nous déterminer à voir cette collection ; ce sera quand votre grand tableau sera fini.

Adieu, portez-vous bien, et croyez que, malgré votre silence, nous sommes toujours

Vos sincères amis,

LES DEUX BOGUET.

Albano, 24 août 1825.

J'avais un chien anciennement, lorsque j'étais à Florence, et que j'ai gardé jusqu'à sa mort. Depuis ce tems, j'ai pris la résolution de n'en

avoir jamais d'autre ; car, outre que l'on finit par trop s'attacher à ces animaux, c'est un trop grand embarras pour ceux qui n'ont point de domestiques pour les soigner. Et, dans notre situation, nous sommes obligés de faire tant de choses par nous-mêmes, que nous sommes forcés de nous refuser les plaisirs qui les augmenteraient. Par toutes ces considérations, et malgré la sympathie que vous trouvez que j'ai pour votre *Pyrrhus* (que je vous conseillais de noyer, lorsqu'il mordit la main de madame d'Albany, à Rome), nous sommes obligés de nous priver de recevoir cette marque d'amitié de votre part.

Mais faites-moi le plaisir de me dire pourquoi vous voulez vous défaire de ce pauvre animal qui, depuis que vous l'avez, doit vous être très attaché. Avez-vous peur d'avoir trop d'amis ? Ou craignez-vous de ne pas être assez isolé et comptez-vous pour rien l'attachement et la fidélité d'un chien ? Pour moi, je n'aurais pas ce courage. J'ai gardé le mien assez longtemps malade, et j'étais obligé d'avoir pour lui des soins fort désagréables, mais je n'ai jamais voulu l'abandonner ; et c'est pour ne pas me trouver dans le même cas que je n'en aurai jamais (1).

Je conçois l'embarras que vous donne l'encaissement et l'expédition de tous vos objets d'art ;

(1) De la main de Fabre : « Quiproquo du bon Boguet, à qui j'avais proposé une épreuve de mon beau *Pyrrhus*, gravé par Lecomte, et qui pensa que je voulais lui donner l'original. Que le Ciel m'en préserve ! »

mais cela a un but, et, quand on a un but en faisant quelque chose, cela entretient le courage. Nous verrons si, rendu à votre destination, vous vous ressouviendrez de vos amis de Rome. Pour nous, nous ne cesserons de vous en donner des marques que quand vous cesserez de nous écrire, mais nous ne cesserons pas pour cela d'avoir pour vous les sentimens que vous connaissez à vos amis.

LES DEUX BOGUET.

4 novembre.

Granet est venu me voir, et je lui ai demandé le prix qu'il mettait à son tableau du *Tasse*, qu'il m'a dit être de 70 louis.

Il fait un bien beau tems, et j'aurais bien du plaisir de vous aller voir; mais aujourd'huy, cela m'est défendu. *Pazienza!*

Rome, 7 novembre 1825.

A notre retour d'Albano, je viens de recevoir le portrait du *beau Pyrrhus*, que M. Isabelle (1) s'est empressé de m'apporter sitôt mon arrivée, et nous allons le traiter comme il le mérite en le faisant encadrer. Il est si ressemblant qu'il me semble encore de l'entendre grogner et de le voir mordre quelqu'un.

(1) Charles-Edouard Isabelle, architecte, né au Havre en 1800.

J'ai reçu, dans son tems, votre seconde lettre à ce sujet, et je n'ai pas voulu y répondre avant d'avoir vu cette lithographie, pour vous en dire mon sentiment et vous en remercier. Mon sentiment est qu'elle est superbe, et que je crois qu'il est impossible de pousser plus loin la perfection dans ce genre. Je ne croyais même pas qu'il fût possible d'aller si loin.

Peu de jours après vous avoir écrit ma lettre, j'ai su le mot de l'énigme par M. Guérin, qui est venu à Albano et m'a fait vos complimens, en me disant que M. Isabelle lui avait apporté une lettre de vous, avec la lithographie d'un chien. Alors je lui ai raconté votre lettre et ma réponse, et nous avons beaucoup ri. Au reste, un autre y aurait été pris comme moi, car, quoique votre lettre ne me paraissait pas naturelle et que je disais toujours qu'il devait y avoir quelque chose là-dessous, la chose me paraissait si positive que je ne pus me refuser d'y croire. Ce qui me faisait surtout beaucoup de peine, c'était de vous voir le courage de vous défaire de ce pauvre animal. Enfin, dans tout cela, je n'ai été qu'une bête, et j'en suis bien aise puisque je vous retrouve tel que vous êtes et comme nous vous aimons.

Vous devez avoir beaucoup avancé vos préparatifs de départ. Lemoyne, qui est de retour, mais à qui je n'ai pas encore pu parler, m'en dira des nouvelles; mais celles-cy ne seront

qu'en attendant, car j'espère bien que vous nous en donnerez vous-même pendant que vous êtes encore sous le ciel d'Italie, car, après cela, Dieu sait quand nous en aurons!

M. Guérin vient d'éprouver encore une terrible maladie qui l'a mis une autre fois à la porte du tombeau : c'est une fluxion de poitrine, mais, grâce à Dieu, depuis trois ou quatre jours cela va toujours mieux, et on peut dire qu'il est sauvé.

Rome, 24 mars 1826.

... Vous m'apprenez que vous venez de faire l'acquisition d'un tableau que j'avais fait pour M. Jones, de Livourne, et qui est en hauteur. Je me rappelle de ce tableau : c'est une composition dont les cyprès, qui en forment le principal groupe, sont pris à Villa d'Este, à Tivoli; de sorte que vous en avez, à présent, trois de moi, de différentes grandeurs, et qui, je crois, ne se ressemblent pas. Voilà bien des tableaux de Boguet dans votre collection! Dieu veuille qu'ils n'y fassent pas une trop mauvaise figure et qu'ils vous rappellent quelquefois vos amis de Rome, quand vous en serez éloigné pour toujours....

Rome, ce 8 février 1834.

Il y avait longtems que vous nous aviez fait perdre l'espoir de recevoir de vos nouvelles, lorsque M. Espatter m'a remis votre lettre du 23 novembre dernier, et la notice de votre musée

que vous y avez joint et que je conserverai comme un souvenir de votre amitié.

Depuis plusieurs années, Didino et moi, nous avons beaucoup raisonné sur ce qui pouvait être la cause de votre silence à notre égard. Nous avons cru que des occupations et les distractions de Montpellier nous avaient effacé de votre mémoire et que vous nous aviez oublié pour toujours. Cela nous faisait de la peine, parce qu'à Rome il n'en est pas ainsi; on y compte ses amis, on pense à eux, et les plus anciens sont toujours les meilleurs, comme cela doit être.

Pendant le tems que vous êtes resté sans nous écrire, nous n'avons pas laissé de savoir quelquefois de vos nouvelles par des artistes et des amateurs qui avaient été visiter votre musée, et dont quelques-uns m'ont dit en avoir vu le fondateur... Aujourd'hui que nous en avons reçu directement, nous serions parfaitement contents à cet égard, si nous n'apprenions, en même tems, que la goutte continue de vous tourmenter, ce qui nous fait de la peine.

Vous me demandez des détails sur notre existence en général : je ne doute pas de l'intérêt que vous y prenez et je vous en remercie. On pourrait dire que notre existence est toujours la même, si ce n'était les changemens, en mal, qu'y apporte le tems, et dont on n'a pas droit de se plaindre, puisqu'ils sont dans l'ordre de la nature. Si vous comptez le nombre des années que j'ai plus que vous, vous concevrez qu'à mon

âge, l'existence n'est pas accompagnée de beaucoup d'agrémens, et qu'il faut toujours s'attendre à de nouvelles privations. Cependant, je me porte passablement, dans ce moment, et je travaille toujours, quoique cela ne mène à rien. Didino a toujours travaillé, peu jusqu'à présent, mais il a fait des progrès, et on aime sa peinture dont il pourra tirer parti, dans les circonstances : cela est consolant pour l'avenir. Au reste, depuis quelque tems, il travaille avec assiduité et se porte bien.

Nous menons toujours une vie très-solitaire et assez monotone ; nous ne sortons jamais le soir, de sorte que nous ne voyons personne, si ce n'est des artistes qui viennent nous voir et parmi lesquels se trouvent quelques amis, avec qui nous parlons peinture en regardant mes dessins, dont le nombre est beaucoup augmenté. Voilà tout le luxe de notre existence ; vous voyez que cela n'est pas brillant, mais, quand on est à mon âge et qu'on pense comme moi, on sait se contenter de peu en toute chose, et cela me suffit pour passer le tems, qui passe si vite...

J'aurais pu me dispenser de vous écrire tous ces détails, mais, outre que j'ai voulu répondre à votre amitié, j'ai pensé qu'après avoir été si longtems sans donner signe de vie, il était nécessaire de refaire connaissance, et que, d'ailleurs, si vous réglez votre correspondance sur le passé, cette lettre pourrait bien être la dernière que vous recevrez de moi.

Adieu, mon cher ami, ne soyez pas longtems sans nous donner (par la poste) des nouvelles de votre santé. C'est trop longtems parler de nous; une autre fois je vous parlerai de Rome et de la peinture, si cela peut vous être agréable. En attendant, je vous embrasse de tout mon cœur, et suis toujours

Votre ancien ami,

D. BOGUET.

Lettres de J. F. L. Mérimée (1).

Paris, rue Neuve-Sainte-Geneviève, n° 25, le 13 Avril 1816.

Il y a un an, mon cher Fabre, que je fus sur le point de vous écrire pour réclamer votre amitié et votre érudition.

M. Vincent (2) avoit acheté un portrait gravé par Morghen (sous le nom de Raphaël), d'après le tableau appartenant à la maison Altoriti. Je dis à mon maître que je ne concevais pas comment on avoit pu se persuader que c'étoit là le vrai

(1) Jean-François-Léonor Mérimée (1757-1836) père de Prosper Mérimée, élève de Doyen et de Vincent, obtint un second prix à l'Académie royale de peinture, avec son tableau *La Mort de Tatius*, fut nommé secrétaire perpétuel de l'École des Beaux-Arts en 1807, et s'occupa surtout du perfectionnement des procédés matériels de peinture.

(2) François-André Vincent, né en 1746, mort le 3 août 1816, 1^{er} grand prix de peinture en 1768, membre de l'Académie des Beaux-Arts en 1777 et de l'Institut dès sa création.

portrait de Raphaël, et interpréter un passage de *Vasari*(1) contre le sens grammatical naturel. A la suite de notre conversation, il me demanda de lui remettre par écrit quelques notes sur ce sujet. Je le fis. Je désirois qu'il les lût à l'Institut; il voulut que j'en fisse moi-même la lecture. Je m'attendois à enfoncer une porte ouverte, mais M. Dufourny(2), l'un des membres les plus érudits, se prononça fortement contre moi, et prétendit qu'on avoit retrouvé un manuscrit du tems qui ne laissoit plus aucun doute sur l'authenticité de ce portrait. Il me montra ensuite une édition de *Vasari*, où est une note de l'éditeur qui affirme que c'est son propre portrait que Raphaël fit pour Bendo Altoriti.

Je vous avoue, mon cher ami, que je ne fus rien moins que convaincu par l'érudition de messer Léon, et je lui dis que Raphaël étoit brun d'yeux et de cheveux; que, dans l'École d'Athènes, il s'étoit peint à l'aide d'un miroir, et placé à côté de Ptolomée, etc., et que les deux portraits ne se ressembloient guère plus que celui du cardinal Inghivanni avec la tête de la Reine de Naples, bien qu'on reconnût la physionomie raphaélesque, dans l'un et l'autre.

Il fut convenu que l'on vous écriroit. Le Breton est trop paresseux pour l'avoir fait; j'ai

(1) Giorgio Vasari (1512-1574), peintre et critique d'art italien.

(2) Léon Dufourny (1760-1818), architecte, professeur à l'École des Beaux-Arts, a longtemps séjourné en Italie.

été, de mon côté, trop absorbé par nos évènements politiques, pour m'occuper de controverse. Depuis quelque tems, nous faisons halte, et je me suis rappelé mon procès avec le Dufourny, mais je ne croyois pas que la classe de l'Institut pût l'emporter sur les chevaliers de l'ancienne Académie royale. A mon grand étonnement, il n'y a eu qu'un changement de noms, et M. Robin (1), ni M. Desenne (2) ne sont pas parvenus à détruire un corps qui, par la tache de son origine, ne sembloit pas devoir résister un instant à leur attaque. En attendant un autre ordre de choses, j'aurai, je crois, le tems de recevoir de vous, mon cher ami, les instructions que je vous prie de me faire passer.

Vous avez contracté en Italie le goût des livres, et je sais que vous avez une très bonne bibliothèque; ainsi l'examen que je réclame de votre amitié ne vous déplacera pas de votre coin du feu, si ce n'est pour savoir, du descendant d'Altoriti, quel âge avait Bendo relativement à Raphaël, et s'il n'y a pas quelqu'autre portrait du même Bendo, fait à une autre époque de sa vie. . . .

Voilà, mon cher Fabre, bien des choses que je vous demande, mais vous les ferez quand vous n'aurez rien autre à faire. Une autre chose que je réclame encore, c'est que vous veuillez bien

(1) Jean-Baptiste-Claude Robin (1734-1818), peintre d'histoire.

(2) Alexandre-Joseph Desenne (1785-1827), dessinateur.

présenter, à madame la comtesse d'Albany, l'hommage de mon respect, et la remercier de l'obligeant accueil qu'elle a fait à votre ami

MÉRIMÉE.

Rue Sainte-Geneviève, n° 25, le 4 Novembre 1816.

Un élève de notre école allant à Rome, après avoir été couronné par l'Académie, n'a pas besoin de recommandation pour se présenter chez vous et en recevoir un bon accueil. Toutefois, je vous recommande M. Thomas (1), le dernier élève de notre digne maître, M. Vincent, et celui qui, par ses dispositions, semble appelé à lui faire le plus d'honneur. Je m'intéresse particulièrement à ce jeune homme, j'ai eu le bonheur de lui rendre quelques services, et ses bonnes qualités m'ont attaché à lui autant que son talent. Veuillez donc, je vous prie, le traiter comme un des artistes qui méritent votre estime.

Avez-vous reçu une lettre dont je chargeai Thévenin(2), il y a six mois? Avez-vous pu vous occuper de faire pour moi quelques recherches dont je désirois que vous eussiez la complaisance de vous charger? Il s'agissoit de savoir sur quel fondement MM. Morghen et Strauge ont gravé

(1) Antoine-Jean-Baptiste Thomas (1791-1834), grand prix de Rome en 1816, avec son tableau *Cenone refusant de secourir Paris au siège de Troie*.

(2) Charles Thévenin (1764-1838), peintre d'histoire et de portrait, élève de Vincent.

le portrait qui est au palais Altoriti, comme étant le propre portrait de Raphaël. Si cela étoit, *Vasari* se seroit expliqué d'une manière bien obscure, et il auroit eu grand tort de dire que Raphaël s'est peint dans l'École d'Athènes.

Mon bon maître attachoit quelque importance à ce que ce procès pût être jugé. J'avois, en conséquence prié Picot⁽¹⁾ de me dessiner la tête qui est dans l'École d'Athènes, à côté du Pérugin. Elle me fut apportée par un jeune artiste revenant de Rome, et je ne la reçus que lorsque M. Vincent étoit à l'agonie. Il auroit eu une minute de satisfaction de plus, si elle fût arrivée quelques jours plus tôt.

Vous avez appris par les gazettes comment, dans l'espace de quelques mois, notre École s'est à moitié renouvelée : Cartelier, Girodet et Gros sont déjà nommés, et Guérin le sera lorsque vous recevrez ma lettre. Notre École, jusqu'à présent, a suivi l'ordre d'admission de l'Institut; c'est le meilleur moyen de ne blesser l'amour-propre de personne, et de conserver l'avantage de l'initiative dont l'École jouit, puisqu'il y a deux présentations de candidats. Le corps qui présente le premier doit se conduire de manière à forcer, en quelque sorte, le second corps à confirmer son choix....

(1) François-Édouard Picot, peintre, élève de Vincent (1766-1868), membre de l'Institut en 1836, auteur du tableau *L'Amour et Psyché*.

Rue des Petits-Augustins. École Royale des Beaux-Arts. 22 Novembre 1821.

Mon silence, mon cher Fabre, a dû vous paroître tout-à-fait inexplicable, car il est impossible que vous ayez pu imaginer que je ne recevrais qu'après le 15 novembre votre lettre du 30 Juin. Il est cependant très-vrai qu'elle ne m'a été remise que le 17 de ce mois, par Castellan (1), et je suis allé chez lui chercher le livre très-curieux que vous avez eu la bonté de m'envoyer. C... eût bien voulu pouvoir le garder pour le collationner avec une copie du manuscrit original qui lui vient de M. Dagincourt, mais il a reconnu que je devois être impatient de le lire.

Recevez mes remerciemens bien sincères de votre cadeau. Il réveille en moi le désir de terminer quelques pages commencées, il y a longtemps, sur les divers procédés suivis par les peintres des différentes écoles, depuis Jean Van-Eyck jusqu'à nos jours. Dans ce mémoire, qui peut n'être pas sans utilité, j'attache peu d'importance à établir avec précision l'époque à laquelle on a commencé à connoître la peinture à l'huile. Ce procédé étoit tellement naturel, qu'il a dû être tenté par beaucoup de peintres. En effet, on peignoit en détrempe, puis on ver-

(1) Antoine-Laurent Castellan (1772-1838), peintre et écrivain, inventeur d'un procédé de peinture sur lequel il fit imprimer un mémoire en 1815.

nissoit les tableaux. Il n'y avoit qu'un pas, de là, à l'emploi du vernis dans la couleur même; mais les vernis dont on faisoit usage étoient des vernis visqueux à base d'huile de lin. Il fallut les détremper dans l'huile volatile de térébenthine, qui n'a pu être employée avant que les procédés de la distillation fussent connus.

C'est donc à l'époque de Jean de Bruges seulement, que le procédé de la peinture à l'huile est devenu général; voilà le point important. Un autre point qui ne l'est pas moins, est de savoir si le premier procédé étoit semblable au nôtre, ou si l'on peignoit avec un vernis. Je suis convaincu qu'on a commencé par peindre au vernis, avant de peindre avec de l'huile siccativ; mais, pour convaincre ceux qui ne peuvent le reconnoître par la seule inspection des tableaux, il me falloit le témoignage des auteurs voisins de la première époque. J'ai déjà trouvé, dans *Armellini*, la preuve que je cherchois : Cennino décrit un véritable vernis, dans sa préparation d'huile de lin réduite à moitié sur un feu doux ou au soleil. Les couleurs, ainsi broyées avec cette huile épaisse, devoient s'employer difficilement, surtout avec des pinceaux de vair de petit gris dont il prescrit de faire usage.

Il faudra bien que j'aie recours aux preuves prises des tableaux même. Ainsi, en citant les esquisses de Rubens, je ferai remarquer qu'il traçoit avec la mine de plomb sur un panneau imprimé en blanc à colle, comme les bois des-

tinés à être dorés, puis couvert d'une couche d'huile sale de pincelier (1). Ensuite il dessinait ses figures au trait avec un pinceau, et comme ses traits sont souvent très fins et sont filés sans interruption, pendant des espaces considérables, il falloit que le pinceau coulât facilement. On ne pouvoit pas faire de semblables traits sur une toile sèche, le pinceau cesseroit de marquer à chaque instant; mais, si la toile est ointe avec une substance huileuse, le pinceau coule facilement et forme des traits autant délicats qu'on peut le souhaiter.

Que l'on fasse l'essai de cette méthode en frottant simplement sa toile avec de l'huile, le pinceau coulera sans être arrêté; mais les traits qu'il tracera seront bientôt altérés par la décomposition du mélange; l'huile se sépare, la couleur se réunit par pointe, coule, etc. Donc Rubens frottoit d'abord sa toile avec un vernis qui empêchoit la couleur de se séparer de l'huile. Rubens a laissé un écrit latin intitulé : *De Lumine et colore*; une personne de ma connoissance l'a vu et en a fait quelques extraits, et m'a dit qu'il y étoit question de l'emploi du vernis. J'ai envie d'écrire au secrétaire de l'Académie des Arts d'Amsterdam pour lui demander s'il a connoissance de ce manuscrit qui, lorsque j'étois à Anvers, appartenoit à un vieux chanoine, Van

(1) Double vase en fer-blanc servant à mettre l'huile et à nettoyer les pinceaux.

Parys, descendant d'une fille de Rubens, qui avoit hérité du cabinet de son père.

De votre côté, veuillez, je vous prie, engager M. Tambroni à voir si, dans les manuscrits du Vatican, il n'y auroit pas, ainsi qu'on l'a dit, une lettre originale de Rubens à Van-Dyck, lettre dans laquelle il répond aux plaintes de son élève sur les mauvaises couleurs du fabricant de Rome.

Je ne connois pas le procédé de Gonord⁽¹⁾ pour obtenir des copies identiques d'une gravure et dans une dimension plus petite. J'étois trop occupé, lors de l'Exposition des produits de l'industrie, en 1819, comme secrétaire du jury; je ne fus pas un des commissaires, et cependant Gonord m'avoit désigné. MM. de la Rochefoucauld, Chaptal et Molard ont vu l'expérience faite devant eux. Molard m'a souvent répété que cela étoit très simple. J'ai vu une carte géographique provenant d'une planche de la carte des *Chasses*, gravure précieuse sous le rapport de l'exécution; elle avoit un pouce de moins que l'original...

Vous me demandez, cher ami, ce que je fais. Je suis constamment occupé, et ne fais point de peinture; il n'y a pas de mal à cela. Comme j'ai peu d'ambition, je ne suis pas mécontent de mon sort. J'ai été un peu froissé, en 1815. Un homme qui possédoit une place de mille écus d'appointemens devoit être dénoncé; je le fus. Je perdis ma place de professeur à l'École polytechnique;

(1) François Gonord, peintre et graveur, né en 1756.

heureusement on ne m'ôta pas celle de notre École des Arts. M. Decazes, qui me connoissoit de longue main, me défendit. En 1817, il m'envoya en Angleterre examiner l'état des Arts et de l'Industrie. Si, sous son ministère, quelque place à laquelle j'eusse été propre eût été vacante, je n'aurois pas eu besoin de la solliciter. J'ai un grand fils de 18 ans, dont je voudrois bien faire un avocat. Il avoit des dispositions pour la peinture, au point que, sans avoir jamais rien copié, il fait des croquis comme nos jeunes élèves, et ne sait pas faire un œil. Toujours élevé à la maison, il a de bonnes mœurs et de l'instruction.

En voilà bien long. Respirez... Je n'ai plus qu'à vous assurer de mon sincère attachement.

École Royale des Beaux-Arts. 29 Janvier 1829.

.... Rien, dans ce monde, n'est stationnaire, et les arts sont menacés d'une prochaine révolution ; toutefois le danger n'est pas aussi imminent que vous le craignez. Les imitateurs de l'École anglaise ne sont pas assez habiles pour entraîner. Il y avoit, à la dernière exposition, un portrait de Lawrence (1), qui a eu un grand succès et qui le méritoit à beaucoup d'égards, parce que, malgré les nombreux mensonges, il y avoit de la couleur et de la vie, qui sont deux vérités importantes et saisies de tout le monde.

(1) Thomas Lawrence (1769-1830), célèbre portraitiste anglais.

On voyoit, en examinant ce portrait, que l'auteur, élevé par David, auroit été l'un de ses plus habiles élèves. Le chef de nos romantiques paroît, au contraire, incapable de rien faire d'exact. Il ne sait pas imiter; il n'a même pas une couleur séduisante, et, avec une exécution aussi peu soignée que celle de Rembrandt, il s'en faut bien qu'il approche de sa couleur et de son expression. Il n'y a donc pas à craindre que le public se prenne de passion pour des ouvrages dépourvus de ce qui peut lui plaire, de la grâce et de l'éclat de la couleur.

Si un peintre, sachant dessiner et peindre, comme Girodet, eût négligé la correction pour ne s'occuper que de la couleur, et qu'il eût présenté au public de grandes esquisses brillantes de couleur et piquantes d'effet, nul doute qu'il n'eût obtenu un succès qui auroit entraîné l'École dans cette voie de perdition, et que nos jeunes artistes ne voudroient plus apprendre à imiter la belle nature. Horace Vernet, s'il eût été l'émule de Drouais (1), auroit pu faire la révolution que nous craignons. Il est impossible d'être plus heureusement né; ses premières études ont été très mal faites, mais sa mémoire extraordinaire lui en a tenu lieu (autant que cela est possible). Avant de quitter Paris il a fait un grand tableau de 30 pieds en trois mois de tems, sans modèle,

(1) Jean Germain Drouais (1763-1788), élève de David. Le Louvre possède de lui *La Cananéenne aux pieds du Christ* et *Marius prisonnier à Minturnes*.

sans dessin, et cette grande esquisse fait beaucoup d'effet. Il a désiré aller à Rome dans l'espoir de refaire son éducation; cela ne se peut pas, ce n'est que dans la première jeunesse que l'on peut apprendre à être imitateur exact. Ceux même qui ont commencé par être très précieux, élargissent leur manière en avançant en âge et sont comparativement moins soignés.

Puisque vous avez le projet de venir à Paris, vous verrez par vos yeux où nous en sommes; vous trouverez encore (je n'en doute pas) des artistes non corrompus par les romantiques.

Paris, 6 Avril 1831.

.... Nous avons, en ce moment, un concours exposé, dont les journaux vous auront probablement déjà rendu compte. Il y a une cinquantaine d'esquisses, et, dans ce grand nombre, il y en a peu de bonnes. Notre camarade Lethière s'est mis sur les rangs, et il a eu tort; il y a, dans son esquisse, une certaine disposition pittoresque, mais cette esquisse n'est pas la meilleure de l'exposition, et c'est en quoi il a eu tort.

Dans des tems de révolution, on suit rarement la route dans laquelle on vouloit entrer. Mon fils désiroit courir la carrière diplomatique, et, au commencement de l'année, on lui proposa d'entrer au ministère de la marine comme chef du secrétariat; il devoit être, en même tems, nommé maître des requêtes, mais sa nomination

ne pouvant avoir lieu de suite, il est toutefois entré en fonctions au mois de février. Six semaines après, changement dans le ministère : le comte d'Argout quitte la Marine et passe à l'Intérieur ; mon fils l'a suivi et n'a pas encore le titre qui lui a été promis. Voilà ses occupations littéraires interrompues, mais il acquerra, dans l'Administration, des idées nouvelles que, plus tard, il mettra en œuvre.

Paris, le 30 Mai 1834.

.... Si vous lisez quelques-uns de nos journaux, vous aurez pu voir que mon fils est casé de la manière la plus agréable. Il avoit été question de le mettre à la division des Beaux-Arts, au ministère de l'Intérieur, et je redoutois beaucoup cette place, dans laquelle il se seroit fait nécessairement beaucoup d'ennemis et fort peu d'amis. Nommé Inspecteur des monuments de la France, il ne sera pas en contact avec les amours-propres des artistes et des gens de lettres ; ses nouvelles études le rattacheront naturellement à celles qu'il a déjà faites, et, quand même on viendroit à supprimer cette place, le peu de tems qu'il y aura passé lui aura toujours été très profitable. Il compte commencer ses courses par les départemens du Midi. J'ignore s'il passera par Montpellier, mais, à coup sûr, il n'y passeroit pas sans aller vous faire une visite. Il ne quittera pas Paris avant le mois d'Aoust. Entretens, il apprend à mouler, ce qui, dans ses voyages, lui sera très

utile, car il ne trouvera pas toujours des ouvriers sur les lieux, qui lui offriront des objets d'art assez importants pour mériter d'être moulés.

Malgré mes 77 ans, je me porte passablement; mais mon oreille devient plus dure de jour en jour, et cela n'est pas commode, dans des assemblées délibérantes qu'il faut diriger et dont il faut rendre compte. Aussi, je n'hésiterois pas à donner ma démission, si les canonicats existoient encore et qu'on voulût me (*sic*) donner un tout petit....

Un de vos compatriotes, M. Cambassédès, notre ami, va partir, sous peu de jours, pour Montpellier; il voyage à cheval, en naturaliste, et n'arrivera probablement dans votre ville qu'à la fin de juin. Il ira vous voir et vous donner de nos nouvelles.

.... Voilà encore un Salon passé sans que vous soyez venu le visiter; vous n'aurez pu vous en faire une idée par les journaux, qui sont tous sous l'influence d'un parti. Vous auriez vu avec quelque satisfaction que l'École romantique n'étoit pas assez séduisante pour séduire la jeunesse; vous auriez vu qu'elle est combattue par Ingres, qui s'est formé sur l'école italienne du xv^e et du xvi^e siècle et qui a, heureusement pour l'art, de nombreux partisans. Il y a un proverbe qui dit : « On en revient toujours aux bonnes gens. » On peut dire de même, dans les arts : « On en revient toujours à l'imitation la plus vraie. »

Paris, le 13 Août 1834.

Je charge mon fils de vous remettre cette lettre pour vous remercier de celle que vous m'avez envoyée et qui, d'après ce que vous me mandez de l'état de votre santé, a dû vous fatiguer....

C'est probablement M. Cambassédès qui vous présentera mon fils; il a pour lui une grande amitié, et il est payé de retour.

Je présume que vous vous serez un peu occupé des monuments historiques de votre pays; ainsi vous pourrez donner à mon fils d'utiles renseignements. Il s'en faut de beaucoup qu'il ait les connaissances qui seroient nécessaires pour bien remplir sa mission, mais il est jeune, naturellement observateur, et, s'il peut suivre, jusqu'à nos âges, la carrière dans laquelle on l'a fait entrer, il sera un antiquaire d'une force respectable, dont les futurs Winckelmann parleront avec éloge....

Le hasard m'a remis en possession du premier tableau que j'ai fait à Rome : *La Découverte des restes de Milon*. J'ai fait quelques changements au paysage, qui l'ont amélioré; mon fils auroit voulu que je changeasse un peu le ton des draperies, mais cela me mèneroit trop loin, et je n'ai plus les yeux assez bons pour entreprendre de mettre la main aux figures. Ce qui faisoit désirer qu'elles fussent retouchées pour la couleur, c'est que j'ai fait, pour quelqu'un qui me l'a demandé, une esquisse du sujet; la composition est changée

et l'esquisse d'une bien meilleure couleur que le tableau, qui a le ton blafard de l'époque. Quand bien même j'aurois d'assez bons yeux pour faire une bonne retouche, je ne la ferois pas ; j'aime mieux avoir un échantillon non altéré de mes premières études....

Lettres de P. N. Guérin (1).

Rome, le 4 Mars 1823.

... M. de Fontenay, qui veut bien se charger de ma lettre, va vous voir. Je lui envie cette satisfaction et le plaisir de se retrouver avec vous dans la belle ville que vous habitez. Je ne veux pas moi-même abandonner cet espoir pour le temps où le mauvais air éloignera de Rome tous mes administrés. Je vous dirai, à cette occasion, et parce que je sais l'intérêt que vous y prenez, que ma situation avec eux est moins épineuse que je ne l'avais craint d'abord. Ils sont assez raisonnables, et j'ai, d'ailleurs, employé avec eux les irrésistibles argumens de Bazile. Ils m'en savent gré, et je ne doute pas de leur scrupuleuse exactitude à faire rentrer dans ma bourse ces légères avances.

M. de Fontenay vous parlera du mauvais état

(1) Pierre-Narcisse Guérin, depuis baron Guérin, était directeur de l'Académie de Rome depuis 1822.

de la santé du Cardinal. C'est une calamité de plus, qui vient se mêler à tant d'autres. Dieu, dont il est aussi le ministre, fera peut-être un miracle en sa faveur.

Voudrez-vous, mon cher confrère, faire agréer à madame la comtesse d'Albany, les hommages les plus respectueux et les expressions de reconnaissance les plus sincères pour l'accueil obligeant dont elle a daigné m'honorer à mon passage à Florence?...

11 Juin 1825.

J'ai lu avec une vive satisfaction, dans votre lettre à notre honorable ami M. Boguet, les témoignages de l'intérêt que vous prenez à ma santé, et les inquiétudes qu'elle vous a donné, il y a quelques mois. Je vous remercie bien sincèrement de cet amical souvenir, qui a trouvé place à travers les chagrins, les occupations et les affaires qui se partagent vos momens. Je ne parle pas des souffrances ; elles sont, au contraire, très propres à rendre compatissant. Cependant je vous souhaiterois plus de santé, dût-elle vous faire perdre de cette disposition compatissante. Mais non, vous vous vengez du mal en faisant du bien. C'est une noble et généreuse action que celle d'enrichir la France et votre ville natale de l'intéressante collection que vous possédez en divers genres. Ainsi nous aurons bientôt un musée de plus, et je suis assuré d'avance des bonnes dispositions qui présideront à cet établissement. Dieu fasse ensuite

qu'il électrise (*sic*) l'amour des arts dans l'âme de vos concitoyens que la reconnaissance va sans doute éveiller sous ce rapport. Dans tous les cas et quoi qu'il en arrive, vous aurez fait une très noble chose, et c'est la plus douce de toutes les satisfactions...

Nous sommes encore dans les préparatifs d'une fête que donne l'ambassade dans la villa Médicis. C'est la fable du *Jardinier et son seigneur* mise en action. Pauvre villa ! Priez pour elle et pour nous !...

3 Août.

J'ai tout à fait oublié, hier, dans les nombreux plaisirs qui nous ont été offerts, de vous parler d'un de mes anciens camarades de Rome, M. Coussin (1), architecte, qui désire extrêmement vous faire part d'un ouvrage qu'il publie en ce moment sur le *Génie de l'Architecture* (2), et qui, à cet effet, m'avoit prié de vous demander si sa visite ne vous seroit pas désagréable. M. Coussin raisonne parfaitement son art, et les exemples qu'il en donne, dans l'ouvrage en question, sont tous bien choisis et fort intéressans. Vous en jugerez, au reste, mon cher confrère, si vous consentez à recevoir M. Coussin qui, peut-être, se présentera chez vous de ma part....

(1) J.-Antoine Coussin, architecte (1770-1849), prix de Rome en 1797.

(2) *Du Génie d'architecture*, Paris, Didot, 1822, in-4°.

Lundi 15 Juillet.

Vous avez bien voulu me promettre d'accepter une épreuve de *L'Aurore* (1). Permettez-moi d'y joindre quelques autres gravures que, peut-être, vous n'avez pas et qui ont été faites aussi d'après mes tableaux. Je comptois, depuis quelques jours, vous porter moi-même ce témoignage d'estime et d'amitié que j'ai un extrême plaisir à vous offrir, mais je n'ai pu en trouver le moment.

Lettre de F. P. S. Gérard (2).

6 Avril.

M. Renouvier (3) a bien voulu me remettre, à son arrivée, la lettre, la médaille et le catalogue dont vous aviez eu la bonté de le charger pour moi. Je puis vous assurer que j'ai été extrêmement flatté de ces témoignages de votre souvenir; mais j'espère de votre indulgence que vous ne jugerez pas de ma gratitude par le retard de cette réponse. J'ai le malheur d'être de la grande famille des paresseux; le tems manque toujours

(1) *Céphale et l'Aurore*, tableau exposé au Salon de 1810.

(2) François-Pascal-Simon Gérard (1770-1837), membre de l'Institut en 1812, titré baron en 1819.

(3) Jules Renouvier (1804-1860), archéologue et homme politique, député de l'Hérault en 1848.

à ces gens-là. Un plus grand malheur encore c'est de n'avoir pas été habitué de penser à m'asseoir auprès d'un encrier. Ne croyez pas au moins que j'aie la sottise d'en tirer vanité; je ne le dis que pour prouver combien je tiens à me justifier.

Permettez-moi de joindre à mes remerciemens mon bien sincère compliment de la belle et noble position que vous avez su vous faire et qui vous est acquise à de si justes titres. Il n'appartient qu'à bien peu d'hommes de résoudre le problème aussi parfaitement.

*Ma vaglia ed argomento
Diversamente.....*

Je souhaite de tout mon cœur que vous jouissiez longtems de votre bonheur, mais je crois toutefois que, dans l'intérêt des arts, on pourrait tirer un plus grand parti de votre retour en France, s'il arrivait qu'on eût un peu de leur (*sic*) commerce.

J'ai toujours le projet de voir le midi de la France, car je n'ai jamais traversé le Rhône. Si ma santé ou, pour parler plus clairement, mes véritables infirmités me permettent d'entreprendre ce voyage, croyez que le plaisir de vous visiter en sera le premier attrait.

Lettres de Girodet-Trioson.

Paris, 30 Juin 1809.

J'ai reçu par M. Mallet, mon cher camarade, la gravure d'après le Poussin, que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et je vous en remercie de tout mon cœur. Je vous aurai l'obligation de voir, quelque jour, mon œuvre complète, quand j'aurai recueilli ce qui me manque encore. En quittant Paris, lorsque vous étiez prêt vous-même de retourner en Italie, j'ai confondu les estampes du Poussin, que vous m'aviez dit ne pas avoir, et je ne me suis plus ressouvenu de votre choix, de sorte que je n'ai pu vous procurer, de mon côté, ce qui vous manque, soit dans mes doubles, soit ailleurs. Si vous vouliez m'envoyer une note écrite et le moindre croquis des estampes que vous n'avez point, malgré mon défaut d'ordre, je parviendrais à contribuer, de mon côté, à compléter votre œuvre. Mandez-moi, je vous prie, vos intentions, et je me trouverai heureux de les remplir.

J'ai vu avec grand plaisir, au Salon, votre tableau du *Jugement de Paris*, que nous regardons toujours, avec Bertin, quand je dîne chez lui, où souvent nous nous entretenons de vous. Je désirerais que ce tableau fut gravé par quelque bon graveur ; il ferait une estampe très-agréable.

Bertin m'a dit que vous avez bien voulu prendre part au petit succès de mon *Atala*; je suis bien sensible à cet intérêt d'un ancien camarade que j'estime et que j'honore et que je verrais avec grand plaisir se rapprocher de nous.

La personne qui vous remettra cette lettre est un de mes élèves qui ne continue plus la peinture. Il voyage avec une dame très aimable; je vous demande vos bontés et vos complaisances pour tous deux. Vous m'avez gâté par le bon accueil que vous avez fait à mes élèves de Rome, et vous voyez que je compte là-dessus pour ceux qui doivent faire ce beau voyage.

Adieu, mon cher camarade, nous verrons toujours avec plaisir de vos nouvelles productions, et votre talent, comme vos ouvrages, nous sont de sûrs garants de nos jouissances. Si vous êtes un peu moins paresseux d'écrire que moi, laissez-moi espérer de vos nouvelles directes, et recevez l'expression franche des sentimens d'estime et de dévouement sincère de votre vieux camarade

GIRODET-TRIOSON,
rue Grange-Batelière, n^o 26, Paris.

Je voulais écrire un mot au bon Desmarais (1), mais je n'en ai pas le moment. Si, comme je le

(1) Frédéric Desmarais, peintre, prix de Rome en 1785, mort à Carrare en 1814. Le musée de Montpellier possède plusieurs esquisses de lui.

présume, vous le voyez quelquefois, voulez-vous bien lui faire part de mon souvenir affectueux ?

Paris, 21 Septembre 1811.

Vous avez si bien accueilli deux de mes élèves que je vous avais adressés il y a quelques années, que je prends confiance de vous demander les mêmes bontés pour un troisième, M. Dejuinne (1), allié à la famille de M. Bertin que vous aimez, et porteur de la présente. Ce jeune homme, qui m'est très attaché, parfaitement honnête et de beaucoup de talent, a essuyé une injustice assez marquée, dans le dernier concours du grand prix, que ses camarades, le public et une grande partie de ses juges lui décernaient unanimement, et qu'il n'a cependant pu avoir par les menées et l'influence d'un chef d'école que vous connaissez aussi bien que moi, et qui ne veut point souffrir que d'autres élèves que les siens soient couronnés dans les concours.

Lassé d'en être toujours éloigné, M. Dejuinne a pris le parti d'y renoncer et d'aller étudier en Italie, et il m'a prié de vous le recommander particulièrement, rempli d'estime qu'il est et pour votre talent et pour votre personne; et j'accède à son désir avec d'autant plus d'empressement que je partage de tout mon cœur, et depuis longtems, les mêmes sentimens. Veuillez

(1) François-Louis Dejuinne, peintre (1786-1844).

donc l'accueillir et l'aider de vos conseils, comme il saura s'inspirer de vos exemples, si vous voulez bien lui permettre l'entrée de votre atelier, où je suppose et désire que vous soyez occupé, comme vous méritez de l'être. En lui accordant cette faveur, vous aurez droit à la reconnaissance de tous les deux.

Je désire beaucoup apprendre que vos affaires s'arrangent à votre satisfaction et qu'elles vous permettent de revenir au moins quelques fois à Paris, toutefois si cela vous convient, car il ne faut souhaiter aux personnes que l'on estime et que l'on aime, que ce qui peut leur être avantageux et agréable. Croyez, cependant, que tout ce qui pourra étendre et resserrer mes rapports avec vous me le sera infiniment à moi-même.

Depuis votre départ, l'embarras de mes affaires m'a interdit tout travail. Je n'ai rien fait, absolument rien, depuis le dernier tableau que vous avez vu de moi, tout entier occupé à faire finir ma fatale maison, où je compte cependant m'installer dans un mois. Je n'ai pu même faire terminer encore la gravure de l'*Endymion*, commencée depuis longtems, et dont j'avais espéré pouvoir vous offrir une épreuve par M. Dejuinne ; il faudra que j'attende une occasion plus tardive. Que Dieu vous préserve, mon cher camarade, de la folie de bâtir, si jamais cette mauvaise pensée vous passe par la tête ; mais comme je vous crois plus sage que moi, je suis sans inquiétude pour vous.

J'espère que votre santé est toujours bonne, malgré les petites visites que la goutte vous fait quelquefois. Si vous étiez tout simplement un bon campagnard, je vous en guérirais avec des gousses d'ail prises tous les matins, mais ce n'est pas un remède à proposer à un homme de bonne compagnie.

Veillez me rappeler au souvenir de M. votre frère, s'il est toujours à Florence ; je me ressouviens toujours avec plaisir du tems où j'ai eu l'honneur de le voir à Rome. Je vous prie aussi de faire mention de moi à madame d'Albany, à qui j'ai l'honneur d'offrir mes hommages respectueux. Et vous, mon cher camarade, recevez l'expression bien franche de l'estime et du dévouement sincères de votre ancien camarade et confrère.

Paris, 20 Juin 1819.

Je profite de l'occasion que me présente M. Potrelle (1), qui vous remettra cette lettre, pour me rappeler à votre souvenir. Plus les années s'écoulent, plus je vois disparaître autour de moi d'anciens compagnons de ma jeunesse, plus je me rattache, par l'affection et le souvenir, à ceux qui me restent encore. Je désire qu'eux-mêmes aient conservé quelque mémoire de moi.

Ainsi, mon cher camarade, c'est avec un

(1) Potrelle, graveur, 2^e grand prix de gravure au concours pour Rome, en 1806.

extrême plaisir que, malgré ma paresse à écrire, qui ne peut être surpassée que par celle de Bertin, je m'entretiens un moment avec vous, désirant beaucoup que vous ayez quelque contentement de recevoir de nos nouvelles, et que vous me donniez des vôtres à votre loisir. On nous avait inquiété sur votre santé, et un de nos amis, M. Sitiveau (1), (c'est ainsi, je crois, qu'il se nomme), auquel vous avez rendu le service de restaurer un tableau de Raphaël, m'avait dit, si je m'en souviens bien, que vous deviez, il y a déjà quelque tems, venir à Paris pour consulter sur votre santé. J'étais fâché du motif, mais il paraît que vous n'avez pas eu besoin de prendre cette grande résolution, et j'en augure que vous vous portez mieux qu'on ne nous l'avait dit.

Je voudrais vous dire aussi que je me porte bien, mais il s'en faut de beaucoup. Ma santé est détériorée et affaiblie au point que je ne pourrais pas, fussé-je libre, faire un voyage d'Italie. Cependant *hoc erat in votis*, mais je serai forcé de renoncer à bien d'autres espérances. Je désire que, si vous faites encore des projets, vous puissiez les réaliser mieux que je n'effectuerais les miens. La goutte vous laisse-t-elle assez tranquille pour ne pas vous faire tomber le pinceau des mains ? Je le souhaite, et que notre prochaine exposition, fixée désormais à la Saint-Louis, s'enrichisse de quelqu'un de vos ouvrages.

(1) M. Scitiaux, payeur du département de la Seine.

Nous commençons, pour la génération de peintres qui se lève, à être de vieux maîtres. Si vous étiez ici, vous trouveriez, ce me semble, que l'École ne marche pas beaucoup, dans la route d'études sévères que nous avons suivie. Vous pouvez même en juger, si vous voyez à Rome les expositions de MM. les Pensionnaires ; aussi, aucun de nos élèves n'a encore pu remporter le prix à l'Académie ; nos confrères trouvent qu'ils finissent trop. On ne veut plus que des esquisses ; passe encore si elles étaient belles, mais il s'en faut souvent de beaucoup.

Je suis fort occupé encore d'un tableau qui me tient depuis longtems, et que j'ai recommencé plusieurs fois sans succès, ne sachant même pas si je serai plus heureux cette dernière. Le sujet est : *Pygmalion et sa statue*. Pour vous donner l'idée de la difficulté principale que je me suis imposée, figurez-vous une femme très-blonde, toute dans le clair et se détachant décidément en demi-teinte sur un fond plus clair et avec l'effet de la dégradation et du passage, le plus doux qu'il m'a été possible de le faire, de la partie animée avec celle qui est encore de marbre ; un fond de ciel et presque point d'ombre dans le tableau. Je ne sais, en vérité, comment je m'en tirerai, mais le sort de cet ouvrage doit être d'avoir un succès décidé ou de tomber tout à plat ; je n'y vois pas d'alternative. Je vous fais toutes ces confidences à vous, mon cher camarade, car mes illustres confrères de Paris

n'en savent pas tant que vous, à cet égard. Nous vivons fort circonscrits, comme vous savez ; ce n'a pas été ma faute, mais à toutes mes avances de confiance et d'abandon, je n'ai jamais été remboursé dans la même monnaie.

M. Potrelle, mon cher camarade, vous remettra, de ma part, six estampes signées de moi, et avec l'indication de leur destination pour vous : l'*Hippocrate* et l'*Endymion* ; le *Portrait de M. de Châteaubriand*, gravé par un de mes élèves ; celui de la *Princesse de Salm*, femme distinguée en littérature ; la tête d'*Atala* et celle d'un *Jeune Turc*, gravées dans la manière du crayon ; les trois premières avant la lettre, les autres telles qu'elles se tirent toujours. Je désire que cet envoy vous rappelle quelquefois votre ancien camarade, ainsi que la haute estime et le dévouement sincère qu'il vous porte. Si vous avez gravé quelques autres jolies eaux-fortes comme celles dont vous me fîtes cadeau à Paris, je réclame de vous l'obligeance de me les faire passer par quelque occasion sûre qui se présenterait à vous.

Je vois rarement Bertin ; nos demeures ne sont pas voisines et nos occupations sont encore plus distantes. Il est tout entier à la politique que je ne sais pas, que je n'aime pas, et dont je ne me soucie guère. Pourvu que nos députés ne soient pas jacobins, je dirai volontiers d'eux, comme Jupiter :

Tros Rutulusve... nullo discrimine habebo.

Voilà de belles citations, pour un homme sorti du collège depuis près de quarante ans. Mais Bertin a des momens d'intervalle; sa politique est intermittente, et, alors, il se rejette sur les arts qu'il aime, comme dédommagement, ce me semble. Je ne le vois guère que nous ne parlions beaucoup de vous, et nous nous représentons Fabre dans son palais de Florence et découvrant, de sa loge, une superbe perspective; ce qui me fait faire de gros soupirs, quoique la vue du haut de ma maisonnette de la rue Saint-Augustin ne soit pas une des plus désagréables de Paris.

Je vous quitte à regret, mon cher camarade, mais il faut que je laisse dormir M. Potrelle, qui part demain. J'ai des torts immenses avec MM. les Académiciens dell'*Accademia Labronica ed altri Accademie di Fiorenza*; je ne sais comment les réparer. J'aurai recours à vous, mon cher camarade, en vous priant de vous charger de faire valoir mes excuses, que je vous enverrai écrites; mais il faut que ce malheureux *Pygmalion* soit fini. Voulez-vous me rappeler au souvenir del signor Benvenuti, Alessandri, etc., *quali m'hanno onorato della loro stima*.

Paris, 28 aoust 1821.

Cette lettre vous sera remise par M. Schnetz, élève de M. Gros, qui retourne en Italie, dans ce beau pays que vous habitez et que je désespère de revoir jamais. M. Schnetz vous dira que j'ai

failli à me casser la tête, dans une chute de laquelle il m'a officieusement relevé. Cet accident n'a pas eu de suite, heureusement, car autrement il m'aurait privé, non seulement de vous adresser mes remerciements des belles gravures que vous m'avez envoyées, mais même de les voir, car je ne les ai sous les yeux que depuis une demi-heure.

Lorsque vous voudrez, mon cher camarade, faire des envois au loin, si le hasard vous ramène jamais MM. Vernet père et fils à Florence, gardez-vous de les charger de vos commissions. Ils m'avaient annoncé ce dont ils étaient porteurs pour moi, de votre part ; ils ne voulurent pas, me dirent-ils, que je prisse la peine d'aller chercher le paquet moi-même ; ils voulaient absolument me le porter chez moi. Je les ai attendus vainement plusieurs mois ; je retournai alors chez eux, mais inutilement, toujours me promettant de venir et n'arrivant jamais. Enfin, partant moi-même pour la campagne sans avoir pu les joindre, je chargeai un de mes élèves de retirer mes estampes, à quoi il parvint enfin, mais non sans peine. Arrivé depuis peu de la campagne, elles m'ont été remises ce matin, et m'ont fait très grand plaisir, tant les paysages que vos compositions historiques, que je ne connaissais pas, et qui font désirer que vous en augmentiez la suite.

J'attache, pour toutes sortes de raisons, un très grand prix à ce témoignage de votre souvenir et de votre estime. Vous êtes bien sûr de

me causer une véritable satisfaction, toutes les fois que vous me donnerez les moyens de jouir de vos nouvelles productions. Je fais des vœux sincères pour que votre santé vous permette de vous occuper encore longtems. C'est un espoir que j'ai abandonné pour mon compte. Ma vue est affaiblie à tel point que je n'y vois plus à lire une écriture assez grosse sans lunettes, et la faiblesse habituelle de ma santé me fait aller souvent demeurer à la campagne, où j'ay pris le parti de m'occuper comme nos paysans. Je m'amuse quelquefois à dessiner du paysage, mais je m'aperçois trop que celui de mon habitation ne ressemble guère à celui des environs de Florence.

C'est un malheur, pour un peintre, d'avoir vu de plus beaux pays que celui où son destin l'a fixé. Je passe ainsi la plus grande partie de l'été aux champs, forcé d'abandonner les tableaux qui me fatiguent beaucoup trop. J'ai, depuis longtems, commencé une suite de compositions au trait, tirées des *Odes* d'Anacréon; cette suite sera composée de cinquante sujets. J'y travaille tout doucement, tandis que mes brosses se reposent et que mes palettes sont pendues au mur.

M. Massard, qui a gravé l'*Hippocrate*, grave présentement *Atala*. Un graveur, qui a été de mes élèves et qui a acquis un fort beau burin, s'est chargé de *Galatée*. Tout cela n'est pas encore près d'être terminé, mais j'en verrai la

publication avec plaisir, puisque je serai, alors, à portée de vous en faire hommage.

Je devrais vous donner des nouvelles de notre Académie, mais je n'y parais pas souvent. Le tapis verd de l'Institut, que je révère comme il convient, ne me plaît pas autant que celui de mes gazons. Je ne sais pas ce que font nos anciens, et, depuis que je me suis réduit à la condition d'amateur, je ne m'en inquiète guère. Il s'élève une génération nouvelle de peintres qui m'est presque étrangère et qui ne paraît guère marcher dans les voies que nous avons cru bonnes, dans notre tems. C'est une vieille loi que celle qui ne permet pas aux choses de rester longtems stationnaires.

Depuis longtems, mon cher camarade, je suis tourmenté de la négligence impardonnable qui me fait ne pas répondre à des marques très honorables de distinction et d'estime que j'ai reçues de vos Académies, il y a longtems. Je ne sais plus comment y revenir. J'aurai recours à vous, un peu plus tard, pour vous prier d'être mon avocat et mon défenseur, car il n'est pas possible que ces messieurs n'ayent pas pris une idée très défavorable de moi.

Veuillez, en attendant, me rappeler au souvenir de MM. Benvenuti, Alessandri et autres, que j'ai eu l'avantage de connaître, soit à Rome ou ailleurs en Italie, et qui sont à Florence. Je vous prie, surtout, de vouloir bien offrir mes respects à madame la comtesse d'Albany, si elle a

encore la bonté de se ressouvenir qu'elle voulut bien m'accueillir honorablement, à Paris.

Paris, 7 Octobre 1821.

Vous avez dû recevoir de mes nouvelles, il y a peu de temps, par M. Schnetz, qui vous a sans doute remis ma lettre. Je serais charmé de recevoir des vôtres, sans que vous attendiez l'occasion d'aucun voyageur.

J'ai trop éprouvé votre obligeance pour ne pas vous adresser avec confiance M. Light, jeune Anglais, amateur de peinture, qui s'est amusé à dessiner, quelques mois, dans mon atelier, et qui, ayant le projet de passer l'hiver à Florence, désire connaître et admirer vos ouvrages, les beautés de cette ville, et y prendre un maître de dessin. Veuillez, mon cher camarade, lui indiquer à qui il peut s'adresser et lui donner les renseignemens dont il peut avoir besoin, sous les autres rapports.

Vous avez sûrement vu Édouard Bertin, qui va à Rome essayer de marcher sur les traces du Guaspre. C'est, du moins, ce que je lui souhaite, mais, quand il ne ferait que voir un beau pays, c'est toujours un grand plaisir, et que je regrette de ne pouvoir plus espérer. Son père vous a écrit un volume, à ce qu'il m'a dit. Je ne vous répéterai donc pas beaucoup de choses qu'il a pu vous dire.

S. d.

J'envoie (1), mon cher camarade, savoir comment se comporte cette maudite goutte qui vous faisait tant souffrir, hier. Si elle s'est calmée et que votre voyage ne soit pas retardé, recevez de nouveau mes adieux, mes remerciemens des momens agréables que vous m'avez consacrés, qui ont été trop rares, et mes souhaits d'heureux retour dans la belle Florence. Recevez aussi le souhait que je forme de vous revoir parmi nous, dans un tems qui ne soit point trop éloigné. Que si vous étiez forcé de rester encore quelques jours ici, j'irais vous tenir compagnie et vous renouveler de vive voix ce que je viens de vous exprimer.

Voici une lettre pour M. Benvenuti, à qui je vous prie encore de donner place dans votre portefeuille.

Je m'acquitterai auprès de Bertin et de Cousin de votre commission. Présentez, je vous prie, mes vœux et mes hommages les plus respectueux à madame la comtesse d'Albany. Que ne puis-je espérer d'aller les lui offrir moi-même à Florence! Mais je conserverai toujours le souvenir de l'accueil plein de bonté qu'elle a bien voulu me faire, et celui des momens que vous avez eu

(1) Cette lettre n'est pas datée, mais les analogies qu'elle présente avec la suivante indiquent suffisamment qu'elle doit être intercalée ici.

la complaisance de me consacrer ici, où je vous prie de regarder comme votre correspondant celui de vos anciens camarades qui vous est le plus sincèrement dévoué et auquel vous avez inspiré la plus haute estime et l'attachement le plus vrai et le plus invariable.

Un mot de réponse verbale à mon domestique. Vous devez avoir renversé l'écritoire avec la marmite.

Paris, 23 May 1823.

J'ai toutes sortes de raisons pour commencer cette lettre par les mêmes paroles que vous m'avez dites en tête de celle que j'ai reçue de vous, du 30 novembre dernier : « Plaignez-moi et ne me grondez pas » ; et c'est à plus juste titre que je sollicite votre indulgence. Toutefois, vous ne douterez pas, je l'espère, que je n'aie éprouvé une peine extrême, au récit des souffrances qui vous ont si constamment tourmenté pendant tout votre voyage, et même à votre arrivée chez vous.

Depuis notre séparation, j'ai moi-même été, et surtout pendant le rude hiver que nous avons eu ici, tourmenté de rhumes si violens et presque continuels, que, non seulement j'étais hors d'état de m'occuper de quoi que ce soit, mais que même encore ma santé en est fort fatiguée et réclame impérieusement une vacance à la campagne, où je compte aller bientôt essayer de

reprendre de nouvelles forces, qui me seront si nécessaires pour avancer quelque peu quelque'une des mille et une entreprises où vous savez que je me suis embarqué.

Pour vous donner une idée de l'inaction à laquelle j'ai été condamné, vous saurez que les deux portraits de Vendéens ne sont pas encore finis, et j'ai grand'peur qu'ils ne le soient pas de l'année. Bref, je n'ai pas donné un seul coup de pinceau depuis votre départ, et je n'ai guère quitté un grand fauteuil, au coin de la cheminée. C'est là que, tout en buvant de la tisane pectorale, j'ai quelque peu travaillé à mes dessins d'*Anacréon* (1), dont un graveur s'occupe, d'ailleurs, sans distraction, et que j'ai fait aussi quelques corrections au grand bavardage dont vous avez eu la patiente bonté d'entendre la lecture. Quant aux lithographies, mon teinturier va son petit train, et, incessamment, il y aura de publiées quelques têtes et études nouvelles; celles que je n'ai pu vous offrir sont, je crois, la tête d'*Atala* et celle de *Chactas*, déjà imprimées. Bientôt paraîtront une *Tête de jeune fille en turban*, qui a mieux réussi que les autres, et incessamment le *Portrait de M. de Châteaubriand*, jusqu'aux genoux. Le *Danaé* (celle de grandeur petite nature) est commencée, et formera une planche

(1) *Anacréon, sa maîtresse et l'Amour qui se reposent dans une grotte*, tableau appartenant aujourd'hui au musée de Montpellier.

lithographique de la grandeur de l'estampe de l'*Endymion*.

Je voudrais que tout cela fût terminé, pour avoir le plaisir de vous les offrir, mon cher camarade, puisque vous avez bien voulu donner votre suffrage à nos premières publications. J'aurais pu même vous envoyer quelque chose, si je n'avais été averti du départ de M. Delécluze, qui vous remettra cette lettre, que presque au moment où il va se mettre en route. Et je le regrette d'autant plus que c'est un homme exact et soigneux, et qui aurait rempli cette petite commission avec exactitude. J'ignore si son projet est de repasser par Florence en revenant à Paris, mais, dans ce cas, et vous pourrez le savoir de lui, je serais bien charmé que vous profitassiez vous-même de cette occasion pour m'envoyer de vous quelque souvenir précieux, dont il pourrait se charger sans embarras, dans son voyage. Telle serait quelque petite esquisse de votre composition, et celle du site de Vallombreuse, où on apercevrait le couvent en perspective, dans le beau paysage où il est situé. Quant aux œuvres d'Alfieri, il faudra que je prenne des mesures pour cet envoi, et je vous en écrirai plus tard.

Vous avez appris, sans doute, la perte inattendue de ce pauvre Michallon, dont vous avez eu le dernier tableau. On a fait sa vente, et ses études, jusques aux moindres croquis, ont été vendues des prix fous. Je m'y suis ruiné en

n'achetant presque rien. Nous avons perdu aussi, à notre Académie, M. Prud'hon (1), M. Gois (2), notre ancien professeur, et M. Peyre (3), le doyen des architectes. Je crois, en vérité, que ce sera bientôt mon tour (4); je voudrais, cependant, pouvoir vous envoyer, avant, mon *Anacréon* terminé.

Je vous remercie, mon cher camarade, d'avoir bien voulu, au milieu de tous vos embarras de santé et d'arrivée, remplir les commissions dont vous vous étiez chargé pour moi. J'ai reçu une réponse fort honnête de M. Benvenuti; veuillez l'en remercier quand vous le verrez, et me rappeler à son souvenir.

Je suis bien sensible aux choses honnêtes que vous m'avez transmises de la part de madame d'Albany, mais vous avez oublié de me dire comment elle a supporté la route et si elle était arrivée en bonne santé à Florence. Je le désire, et que la lettre que j'attends de vous me confirme l'espoir que j'ai que sa santé et la vôtre seront aussi bonnes que le repos et la belle saison peuvent le faire supposer. Je vous prie de vouloir bien la prier d'agréer mes hommages respectueux et l'assurance que je ne perdrai jamais le souvenir de l'accueil plein de bonté dont elle m'a

(1) Pierre Prud'hon, né en 1758, était mort le 16 février 1823.

(2) E. P. A. Gois, sculpteur, né en 1731, mort le 3 février 1823.

(3) A. F. Peyre, architecte et peintre, né en 1739, mort le 7 mars 1823.

(4) Girodet est mort le 9 Décembre 1824.

bien voulu honorer, dans son dernier voyage parmi nous.

Je vous donnerais des nouvelles de Bertin, si je ne savais qu'il y a peu de temps que vous n'en avez reçu et que vous recevrez même une lettre de lui par la même personne qui vous porte celle-cy. Il voudrait bien que son fils, qui est maintenant à Naples, devint un bon paysagiste, mais nous en doutons tous deux. Je crois que ce jeune homme laissera le pinceau pour la plume, si toutefois il peut vaincre une certaine paresse qui paraît entrer pour beaucoup dans le fondde son caractère.

De tems en tems, mon cher camarade, je jette les yeux sur votre portrait, et ces moments ont pour moi un véritable charme, en ce qu'ils me rappellent vivement ceux que nous avons passé ensemble, il y a pourtant déjà près d'un an :

Heu! fugaces labuntur anni!...

Et, quand je me demande à quoi j'ai employé mon tems, c'est toujours la même réponse que j'ai à me faire : des désirs, des projets, des regrets et des espérances, et rien de réel, ou si peu que rien. Ne croyez pas, je vous prie, que j'aie oublié la permission que vous m'avez donnée de le lithographier ; je compte, avec mon jeune homme, m'en occuper cet automne, à mon retour de campagne. Nous y mettrons nos soins. L'opération faite, vous en serez averti. Vous détermi-

nerez vous-même le nombre d'épreuves que vous voudrez qu'on en tire, ceux à qui vous voudrez en donner ici, et je vous réserverai celles que vous voudrez recevoir à Florence, avec le dessin original.

Adieu, mon cher et honorable camarade; donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles et des personnes et des choses que vous savez pouvoir m'intéresser en Italie, où ma pensée me reporte si souvent, mais que je désespère de plus en plus pouvoir jamais revoir : « *Italiam! Italiam!* » voilà ce que disaient les compagnons d'Énée en y abordant; et moi je le dis en la regrettant.

Je vous embrasse de tout mon cœur. Votre ancien camarade et sincère ami,

GIRODET-TRIOSON,
rue Neuve Saint-Augustin, n° 55.



LES CORRESPONDANTS

DU PEINTRE

FRANÇOIS-XAVIER FABRE

1808 - 1834

LETTRES INÉDITES

PUBLIÉES PAR

Léon-G. PÉLISSIER

Extrait de la *Nouvelle Revue rétrospective* de 1896.



PARIS

AUX BUREAUX DE LA NOUVELLE REVUE RÉTROSPECTIVE

55, RUE DE BIVOLI, 55